

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

AUGUSTE SABATIER

CRITIQUE LITTÉRAIRE

d'après sa correspondance au *Journal de Genève*

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS,
POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,
ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE FÉVRIER 1910, A HEURES

PAR

HENRY DARTIGUE

« C'est la littérature qu'il faut suivre
« et étudier dans ses manifestations ca-
« pitales, pour se rendre un compte
« exact de la marche des idées et des
« mœurs et pour connaître les besoins
« nouveaux auxquels l'apologétique chré-
« tienne doit répondre. »

AUGUSTE SABATIER. (*Revue chrétienne*,
janvier 1881, p. 48.)

PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

Société anonyme

33, RUE DE SEINE, 33

1910

AUGUSTE SABATIER

CRITIQUE LITTÉRAIRE

d'après sa correspondance au *Journal de Genève*

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS

EXAMINATEURS

M. JOHN VIÉNOT, *Président de la soutenance.*

MM. JOHN VIÉNOT,
RAOUL ALLIER, } *Examineurs.*
JEAN MONNIER, }

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions
particulières du candidat.

N° 439.

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

AUGUSTE SABATIER

CRITIQUE LITTÉRAIRE

d'après sa correspondance au *Journal de Genève*

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS,
POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,
ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE FÉVRIER 1910, A HEURES

PAR

HENRY DARTIGUE



« C'est la littérature qu'il faut suivre
« et étudier dans ses manifestations ca-
« pitales, pour se rendre un compte
« exact de la marche des idées et des
« mœurs et pour connaître les besoins
« nouveaux auxquels l'apologétique chré-
« tienne doit répondre. »

AUGUSTE SABATIER. (*Revue chrétienne*,
janvier 1881, p. 48.)

PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

Société anonyme

33, RUE DE SEINE, 33

1910

INTRODUCTION

De son vivant ou peu après sa mort, on a beaucoup écrit sur Auguste Sabatier, mais personne, jusqu'à ce jour, n'a encore étudié, documents en main, son œuvre littéraire¹. On savait bien qu'il écrivait chaque dimanche, dans le *Journal de Genève*, un article qui traitait parfois de questions sociales ou religieuses, et plus souvent rendait compte du livre du jour; on connaissait quelques-uns de ces articles que M. Frank Puaux avait eu la bonne pensée de reproduire dans la *Revue Chrétienne*; mais le domaine particulier de Sabatier étant la théologie, on envisageait volontiers son œuvre littéraire, faite à temps perdu et en délassement de la pensée pure, sinon comme une excroissance, du moins comme un rameau adventif qui ne méritait pas une étude particulière.

Dans les pages qui suivent, je me suis proposé,

1. Voyez pourtant, dans le *Journal de Genève* du 21 avril 1901, un excellent article de M. J.-E. Roberty sur *Auguste Sabatier, critique littéraire*. M. Roberty a succédé à Sabatier, comme correspondant parisien du *Journal de Genève*.

en premier lieu, d'aborder ce côté assez peu connu, mais fort remarquable, à mon sens, de l'activité de Sabatier, et de démontrer ensuite, accessoirement, que, sans la pratique assidue de la critique littéraire qui étendait à l'infini le cercle de ses observations, nous n'aurions ni l'*Esquisse d'une philosophie de la religion*, ni *Les Religions d'autorité et la Religion de l'Esprit*, telles que nous les possédons.

Ce n'est pas toujours une mauvaise méthode que de prendre ainsi les hommes supérieurs par leur côté le moins en vue. Outre que l'on a parfois la chance de faire des découvertes, on a celle de pénétrer plus avant dans leur intimité. Doit-on s'attendre à trouver, dans les pages qui suivent, un Sabatier différent de celui que nous connaissons? A mon avis, une telle attente prouverait seulement qu'on ne l'a pas lu ou qu'on ne l'a point compris. Sabatier s'est mis tout entier dans ses ouvrages de théologie. La substance même de son âme y passait tout entière; et le plus éminent peut-être des philosophes contemporains, M. Emile Boutroux, rendant hommage à sa dernière œuvre, a pu dire : « Cet ouvrage n'est pas un livre comme les autres; c'est la vie d'une âme, de l'âme la plus haute, la plus sincère, délicate, ardente, pieuse et droite que l'on puisse concevoir¹. » Et cependant,

1. *Revue chrétienne*, août 1904, p. 97.

les *Lettres* qu'il écrivit de Paris au *Journal de Genève*, de 1873 à 1901, pourront étendre les vues qu'il nous a ainsi ouvertes sur la vie de son âme, et confirmer l'idée que nous en avaient donnée ses œuvres systématiques et de longue haleine¹. En tout cas, on ne pourra guère écrire la biographie de Sabatier sans se préoccuper de ces articles.

N'auraient-ils que cette valeur d'information psychologique, ces articles méritaient une étude particulière; mais ils en ont une autre, plus spéciale et moins relative. Ce sont des pages de solide et généreuse critique littéraire², et c'est comme critique que nous voulons avant tout considérer Sabatier.

En essayant de lui restituer un de ses titres oubliés, je ne songe pas à en exagérer la valeur. Certes, quand un homme comme lui entreprend une œuvre, même d'importance secondaire, il la marque toujours de son empreinte. Sabatier a été, sinon un des maîtres les plus autorisés de la critique contemporaine, du moins un critique solide, pénétrant, fécond en idées et en vues originales

1. Elles nous font pénétrer plus avant dans son intimité que ses articles du *Temps*. Sabatier s'y raconte et s'y abandonne davantage.

2. Et en même temps, on y trouve l'histoire intellectuelle et morale de notre temps, d'autant plus intéressante qu'elle est écrite de semaine en semaine, sous l'impression même des événements, et sans être retouchée après coup pour mettre en harmonie les prévisions et les résultats.

sur toutes les œuvres de notre littérature actuelle, notamment sur celles qui ont abordé le problème moral ou religieux. Quand on décerne à Gaston Frommel le titre enviable, mais difficile à porter, de successeur de Vinet dans la critique littéraire, on se trompe et l'on oublie au moins Sabatier. Il nous sera permis d'ajouter que les progrès faits dans la dernière moitié du siècle par la méthode historique ont frayé à Sabatier dans le domaine littéraire des voies que Frommel, dont la science était surtout intérieure, n'a point connues. Sur ce point, l'influence de Sainte-Beuve et de Taine l'emporte chez le critique français sur celle de Vinet.

Ses articles de critique étaient souvent un événement pour ce nombreux public genevois qui aime à lire et qui sait lire. C'est un bon juge dans la matière, M. Edouard Rod, qui m'écrivait :

L'autorité de ces articles était très grande; le livre qu'il avait approuvé ou seulement signalé passait aussitôt de main en main. Avant de se demander l'un à l'autre : « Avez-vous lu tel ouvrage? » on se demandait : « Avez-vous lu l'article de Sabatier sur tel ouvrage? » Et l'on ne parlait guère d'un livre nouveau sans ajouter aussitôt : « Qu'en dit Sabatier? »

Bien peu de critiques ont joui d'un prestige aussi solidement établi sur un public aussi fidèle ¹.

Cette critique si pleine de largeur et de péné-

1. Voyez mon *Enquête sur Auguste Sabatier* dans la *Revue chrétienne*, sept. 1904, p. 223.

tration n'était pas pour passer inaperçue, même en France. Rappelons ici ce qu'en ont dit quelques-uns de ceux que Sabatier avait été appelés à juger dans le *Journal de Genève*.

La correspondance de Flaubert avec sa nièce Caroline renferme de nombreuses preuves des relations qui s'étaient établies entre le célèbre romancier et Sabatier¹. Leurs rapports dataient de 1874, d'un article que Sabatier avait écrit dans le *Journal de Genève* sur *La Tentation de Saint Antoine*, et ils étaient devenus tout à fait intimes, malgré l'opposition absolue des natures et des talents. Gustave Flaubert écrivait, en 1879, à Mme Sabatier : « Votre mari a raison de m'aimer, car, de mon côté, je l'aime beaucoup : c'est un brave homme et un lettré, — donc quelqu'un de très rare, un oiseau bleu. »

M. Octave Gréard n'était pas moins cordial dans l'appréciation, quoique moins démonstratif. Dans le discours d'adieu qu'il a prononcé le jour de ses funérailles, il a fait de Sabatier publiciste ce bel éloge : « A Paris comme dans la presse étrangère, avec laquelle il entretenait une correspondance régulière, il représentait supérieurement, il faisait aimer l'esprit français. Il en avait la clarté dans l'exposé des questions, la solidité et l'aisance dans

1. Voyez, dans la *Revue chrétienne*, janvier 1908, p. 41-29, notre article sur *Gustave Flaubert et Auguste Sabatier*.

les procédés d'argumentation, la variété, la fécondité primesautière dans les points de vue. Sa plume souple et toujours prête s'accommodait à toutes les discussions. »

Citerais-je Henri Chantavoine, René Bazin, Gaston Boissier, Anatole Le Braz, et dix autres qui ne l'apprécient pas avec moins d'intelligence et de sympathie¹ ?

M. René Doumic ne faisait probablement pas une phrase en l'air, lorsqu'il m'écrivait un jour, me remerciant de l'envoi des *Lettres du dimanche* : « Il est extrêmement important pour moi de savoir ce qu'un homme qui avait tant d'autorité pensait de mes premiers livres. Vous m'avez rendu un vrai service en me communiquant ces *Lettres du dimanche*. »

La crainte de prolonger outre mesure ces citations² ne saurait m'empêcher de rappeler encore ce précieux témoignage :

Sabatier venait de publier dans le *Journal de Genève* une grande étude critique sur la théorie de la solidarité de M. Léon Bourgeois, à propos du Congrès d'éducation

1. Nous renvoyons, pour ces divers témoignages, à notre *Enquête* déjà citée.

2. Quelques-uns de ceux qu'il fut appelé à juger dans le *Journal de Genève* ont tenu compte de ses critiques dans ce qu'elles leur paraissait avoir de fondé. C'est, par exemple, Ernest Havet qui, dans ses savantes études sur *Les Origines du Christianisme*, t. IV, p. 191, fait droit à une juste observation que Sabatier lui avait présentée (*J. de G.*, 27 janv. 1882), à propos du récit de la discussion de Paul et de Pierre à Antioche.

sociale. Des amis communs demandèrent à l'homme d'Etat et à l'écrivain de consacrer une soirée intime à la discussion de leurs opinions sur ce beau et poignant sujet. Ceux qui eurent le bonheur d'assister à cette soirée ne l'oublieront pas : le débat fut long, animé, plein de feu, et à mesure qu'il se prolongeait, nous voyions, émus, ces deux esprits aussi peu préoccupés l'un que l'autre de leur propre succès, aussi visiblement emportés par le même amour de la vérité, par la même soif du progrès social, par la même foi dans la raison et dans la justice comme règle dernière du gouvernement, se rapprocher en s'élevant toujours plus haut. Sabatier insistait sur l'insuffisance de la solidarité purement économique, il réclamait avec toute son éloquence pour les droits de l'âme, il entrevoyait au-dessus de l'accord des intérêts habilement ménagés quelque chose de plus beau et de plus fort et de plus humain en somme, ce quelque chose qui était le fond de sa religion comme de sa morale, comme de sa politique. Et l'homme d'Etat, qui est lui aussi un philosophe et même un idéaliste, se laissait entraîner avec une joie visible vers ces sommets lumineux où il se sentait respirer plus à l'aise¹....

Nous n'avons d'autre titre, pour nous permettre de juger Sabatier après des maîtres aussi éminents, qu'une sympathie éveillée de bonne heure, accrue dans un commerce étroit avec ses livres, et si complète le plus souvent, que nous aurons moins à critiquer ses vues qu'à les exposer. Cela ne veut pas dire, bien entendu, que nous soyons d'accord avec lui sur tous les points. Nous souhai-

1. Ferdinand Buisson, *La Semaine littéraire*, de Genève, 2 avril 1901.

terions que le lecteur reconnût dans le présent ouvrage, que l'admiration n'exclût pas la liberté de pensée.

M. Victor Giraud, professeur de littérature française à l'Université catholique de Fribourg, et rédacteur à la *Revue des Deux-Mondes*, m'exprimait le vœu, dans une lettre particulière, qu'un choix fut fait parmi les articles que Sabatier a laissés. M. Giraud avait raison. Les pages qu'écrivent les journalistes courent le risque de se perdre. Aussi il en est bien peu qui n'aient pas cherché à rassembler au moins quelques-unes de leurs feuilles éparses et à les publier sous forme de livres. Sabatier, après avoir dispersé dans divers journaux et revues tant d'articles sur toutes sortes de sujets, ne paraît pas avoir éprouvé le besoin de leur donner une existence plus durable. Était-ce sévérité pour lui-même? En partie au moins : notre maître se jugeait sans complaisance, et l'on a justement fait ressortir la modestie si simple et si touchante avec laquelle il parlait de son œuvre. Il faisait bon marché de ses productions de journaliste ; il avait coutume de dire que ce n'était là « que la blanche écume de son travail. » Nous osons ne pas souscrire à ce jugement. Au surplus, ce qui est sûr, c'est que Sabatier ne partageait pas le préjugé admis dans certains milieux littéraires d'après lequel un recueil d'articles

ne constituerait pas une œuvre. ce que les latins appelaient un *justum volumen* :

On s'est beaucoup récrié contre ces sortes d'ouvrages, et je crois que l'on a eu tort. Les *mélanges* sont devenus un vrai genre littéraire. C'est peut-être le seul qu'ait créé notre époque. Aussi est-ce le plus riche, le plus vrai, le plus vivant ; et, au risque de scandaliser les fidèles de la vieille littérature, j'oserai dire qu'il n'est point de livres que j'accueille plus volontiers et que je lise avec plus de plaisir¹.

J'espère donc qu'on nous donnera un jour quelques-uns des articles hebdomadaires de Sabatier. Je ne crois pas me tromper en disant qu'on peut tirer de la suite de ses lettres du dimanche au *Journal de Genève* la matière de deux ou trois volumes qui ne périraient pas.

On peut ajouter que M. Frank Puaux a, du vivant même de Sabatier, reproduit dans la *Revue chrétienne*², où chacun peut aisément les retrou-

1. *Revue chrétienne*, janvier 1872, p. 44. — Et ailleurs : « Ce sont les meilleurs *mémoires* d'une vie intellectuelle, les révélations les plus sincères d'une pensée qui, obligée de se donner tous les jours, y met plus de franchise et de laisser-aller qu'on n'en trouve dans les grandes œuvres savamment comprises. » (*J. de G.*, 12 avril 1876.)

2. De 1875 à 1880, les « revues du mois » de la *Revue chrétienne* ont été faites alternativement par Sabatier et Edmond de Pressensé. En 1881, la « chronique littéraire, » comprise jusqu'alors dans la « revue du mois, » a pris une existence indépendante et a été confiée à Sabatier qui l'a continuée sans interruption pendant plus de trois ans, jusqu'au mois de mai 1884. La plupart de ces articles littéraires avaient été publiés déjà, sous une forme un peu différente, dans le *Journal de Genève*. Beaucoup ont été en majeure partie refondus.

ver, près d'une centaine de ces articles. Il les a ensuite réunis en un volume qui parut en 1900 sous le titre de : *Lettres du dimanche*¹, et qui est inédit en ce sens que le livre n'était destiné qu'aux amis de Sabatier et que le tirage en fut restreint.

De propos délibéré, nous introduirons dans notre texte de nombreuses citations, quelques-unes même assez longues. Nous voulons que le lecteur puisse juger avec nous et après nous. Si nous avons cité, non pas seulement des phrases, mais des pages, les admirateurs et les amis de Sabatier au moins nous en saurons gré. Après chaque citation, nous indiquerons entre parenthèses *la date de la lettre* d'où elle aura été tirée.

Tous ces articles de critique sont des travaux d'occasion. Pourtant, un même esprit anime ces pages dont la diversité reflète l'existence de l'auteur. Eminemment personnelle, cette critique se distingue des autres critiques personnelles en ce qu'elle procède d'une foi déterminée. Sabatier expose et il juge, mais toujours inspiré par les principes auxquels il a donné sa vie. Il faut le reconnaître à son honneur, il n'est pas de ces hommes qui « se scindent, » suivant l'expression de Sainte-Beuve, et desquels on puisse dire : je parlerai du journaliste politique ou du critique

1. Un vol. grand in-8, de 478 p., Paris, 1900.

littéraire sans toucher au théologien. Ses jugements littéraires dérivent de ses principes moraux et ceux-ci de sa vie chrétienne. Nous espérons montrer sans trop de peine que tout se tient dans son système littéraire, depuis sa conception de la littérature jusqu'à ses conseils sur le respect de la grammaire et de la langue maternelle, qui devient à ses yeux une question de conscience. La même sève circule partout, s'élançant du germe profondément caché sous la terre.

Il est donc impossible, pour bien comprendre ce qu'a été Sabatier comme littérateur, de faire abstraction des principes qui ont dirigé sa vie et sa plume, en d'autres termes, d'isoler sa correspondance de sa théologie. Et ainsi, l'on doit avoir présente à l'esprit l'œuvre de Sabatier prise dans son ensemble, et compléter ou éclairer au besoin ses articles littéraires par des rapprochements avec ses autres ouvrages.

Sabatier a cette solide originalité d'être, dans le plein et le beau sens du mot, un littérateur chrétien. Il est d'autant plus digne de ce titre qu'il a su allier à la sincérité, à l'intensité de son christianisme, la passion la plus délicate et la plus vive des choses de l'art et de la littérature. Sa critique n'a rien d'étroit ni de sectaire, et cela grâce à sa conception du christianisme plus morale qu'intellectuelle et qui fait dépendre la vertu de la foi bien

plus des dispositions du cœur et de la conscience que des formes et des formules consacrées. Ce qu'il convient de dire encore, c'est que ce huguenot des Cévennes n'a pas fait de critique confessionnelle, au sens négatif et polémique du mot. C'est précisément ce dont lui a su gré Sully Prudhomme, qui m'écrivait un jour : « Auguste Sabatier est l'homme chez qui le sentiment religieux a le moins influencé l'indépendance du sens critique. »

J'ajouterai que l'étude de la théologie, bien loin de nuire à la critique de Sabatier, l'a au contraire singulièrement aidée. Comme l'a remarqué F. Brunetière, presque toutes les grandes œuvres de notre littérature, de l'*Institution chrétienne* à l'*Histoire des Origines du christianisme*, sont plus ou moins pour ou contre la religion. « Il serait bien étonnant, dit très bien à ce propos l'éminent critique, que la connaissance ou la curiosité des choses de la religion ne fussent pas de quelque secours à l'intelligence et au jugement d'une telle littérature¹. »

Mais il y a plus. Toutes les fortes qualités que Sabatier a portées dans sa critique littéraire et

1. *Essais sur la littér. cont.*, p. 126. — Cf. aussi un livre dont on ne saurait trop recommander la lecture, et que nous avons mis abondamment à profit, *Pascal, l'homme, l'œuvre, l'influence*, par Victor Giraud, p. 162, note 1 (3^e éd. Paris, Fontemoing, 1905).

qui en font la solide originalité, la hauteur des vues, la pénétration d'esprit, la profondeur de l'intuition psychologique, la rigueur et la précision des analyses, c'est, pour une grande part, sous la discipline étroite et austère de la théologie que son esprit les avait acquises. « Ce n'est point un mince avantage, a-t-il dit en parlant de Scherer, même quand on doit finir par la pure littérature, d'avoir été de bonne heure rompu à tous les procédés et à toutes les méthodes des sciences historiques et philosophiques, d'avoir touché le fond des grandes questions de l'âme et de la vie, d'avoir eu la passion du vrai, du juste, en un mot d'être remonté et de s'être trempé aux sources cachées et profondes. »

Un mot encore. En essayant de parler de son œuvre littéraire, nous ne nous flattons pas d'avoir dit tout ce qu'il y avait à dire. Nous sentons tout ce qui nous a manqué pour satisfaire aux exigences d'une étude complète et détaillée. Nous avons dû laisser de côté ou mentionner seulement en passant, pour respecter les limites que nous imposait le caractère de cette étude, une foule d'auteurs sur lesquels Sabatier a cependant écrit d'assez nombreux articles¹. Nous ne prendrons

1. En général, les écrivains qui n'ont voulu être que des poètes ou des artistes, les auteurs qui ne valent que par la forme, ne retiendront pas notre attention. Ce ne sont pas les questions de

dans la correspondance de Sabatier que ce que nous y trouverons de plus nouveau et de plus caractéristique : il nous suffira d'analyser en leurs principaux traits les articles littéraires de Sabatier qui nous paraîtront refléter le plus complètement sa pensée et ses préoccupations favorites. Tel qu'il est cependant et malgré ses imperfections, notre travail contribuera, nous l'espérons, à fixer, ne fût-ce que dans une très petite mesure, les traits et l'expression d'un des hommes à qui l'avenir « fera une belle, une grande place dans l'histoire des idées de notre temps, parmi ses penseurs les plus originaux¹. »

En terminant cette préface, il me reste un devoir à remplir : c'est de remercier publiquement ceux qui m'ont particulièrement aidé dans ma tâche.

A cet égard, je dois une mention spéciale à M. Francis Chaponnière, le distingué directeur de *La Semaine religieuse*, de Genève, qui a rendu possible ce travail en amassant, à force de temps et de peine, la collection la plus complète, à ma connaissance, des lettres que Sabatier écrivait de Paris au *Journal de Genève*, et en me la donnant tout entière, avec un désintéressement et une générosité que je ne saurais assez reconnaître. J'ai comparé cette collection considérable — elle comprend plus de huit cents articles — avec celle que Mme Henry-Coulmann m'a très aimablement confiée; j'ai consulté d'autres

littérature et d'art qui importent le plus ici, mais les questions de morale et de religion.

1. Cette expression est de M. Abel Lefranc, professeur de langue et de littérature françaises modernes au Collège de France (lettre particulière.)

sources encore, et je me suis assuré qu'il n'y manque, ou peu s'en faut, rien d'essentiel¹.

Mais je me reprocherais d'oublier les personnes qui, en dehors de M. Chaponnière et de Mme Henry-Coulmann, ont collaboré de près ou de loin à cet ouvrage :

Mme Auguste Sabatier qui m'a communiqué, par une rare faveur, les carnets, notes de cours, manuscrits achevés ou inachevés, en un mot, tous les papiers littéraires qui pouvaient m'intéresser; — M. Armand Lods qui a bien voulu tirer, à mon intention, de ses inépuisables archives, plusieurs lettres et brochures intéressantes de Sabatier, ainsi qu'une étude anonyme du théologien protestant sur l'*Etat du protestantisme en France*, parue dans un périodique catholique, *L'Ami du Clergé*, n° du 17 mai 1894; — MM. John Viénot et Jean Monnier qui m'ont encouragé à entreprendre ce travail et aidé de leurs conseils et de leurs indications²; — M. Ernest Morel, professeur à la Faculté de théologie de Neuchâtel, de qui je tiens un grand nombre d'articles de Sabatier dont plusieurs m'ont servi à combler les lacunes du recueil de M. Chaponnière; — enfin, M. Edmond Barde, secrétaire de la rédaction du

1. Sabatier n'a pas donné au *Journal de Genève* moins de quinze cents articles. Trente-cinq articles de trois colonnes environ formant un volume, cela nous donne plus de quarante volumes; — sans préjudice des œuvres de longue haleine, de vingt ans de collaboration presque quotidienne au journal *Le Temps* (1882-1901) et d'un très grand nombre d'articles dans la *Revue chrétienne* (1867-1901), dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses*, dans la *Revue critique*, ailleurs encore. C'est une marque de puissance qu'une semblable abondance; et l'on est saisi de respect devant ce grand labeur intellectuel, si vaillant et si consciencieux.

2. C'est grâce à M. Viénot que mon attention fut attirée sur le sujet de cet ouvrage, qu'il eût traité lui-même avec plus de compétence que personne : outre l'avantage du talent, il possédait sur moi celui d'avoir connu personnellement A. Sabatier, et de l'avoir vu de près dans la collaboration de tous les jours où les mettait l'administration de la Faculté.

En 1901, au lendemain de la mort de Sabatier, il écrivait : « Quel beau et bienfaisant travail pourra faire l'homme de loisir qui étu-

Journal de Genève, que je n'ai cessé pendant des années de consulter sur des questions de fait, sans jamais lasser sa parfaite obligeance.

Que toutes ces personnes reçoivent, au seuil de cet ouvrage que je souhaiterais n'être pas trop indigne d'elles, l'expression de ma très profonde reconnaissance.

Il m'est impossible d'énumérer ici les ouvrages que j'ai consultés sur des points spéciaux ; on les trouvera indiqués au bas des pages.

diera en Sabatier le psychologue et le littérateur, et quelle moisson il pourra faire, dans ces articles aujourd'hui dispersés, d'observations tour à tour ou fines, ou ironiques, ou profondes, de paroles simplement dites mais de haute portée et qui souvent faisaient poser le journal et réfléchir l'esprit ! » (*La Vie Nouvelle*, 30 avril 1901.)

Ce fut le point de départ de cet ouvrage.

AUGUSTE SABATIER

CRITIQUE LITTÉRAIRE

d'après sa Correspondance au *Journal de Genève*

CHAPITRE PREMIER

Le « *Journal de Genève* » et la Correspondance de Sabatier.

Auguste Sabatier avait pris au *Journal de Genève* la succession d'Eugène Bersier. Celui-ci avait été, pendant le siège et la Commune, l'un des correspondants parisiens du *Journal de Genève*. Après la guerre, M. Adert, directeur de ce journal, lui avait demandé de lui envoyer, sous forme de lettres, des chroniques parisiennes destinées à tenir ses lecteurs au courant du mouvement intellectuel de la France. Ces chroniques avaient paru régulièrement pendant dix-huit mois et avaient obtenu un vif succès.

Après avoir exercé à Paris pendant quinze ans le ministère évangélique dans les Eglises libres, Eugène Bersier venait de créer, en dehors de tout cadre ecclésiastique, l'œuvre de l'Etoile. Il s'occupait de la construction d'une église, répondant au culte liturgique tel qu'il le rêvait; ses fonctions pastorales se multipliaient de plus en plus. Ne pouvant plus désormais collaborer d'une manière régulière au *Journal de*

Genève, il offrit sa place à Auguste Sabatier. Celui-ci, qui avait quitté Strasbourg au mois de mars 1873 dans les circonstances que j'ai rappelées ailleurs¹, et s'était établi définitivement à Paris, accepta l'offre de M. Bersier qui répondait à son plus vif désir.

Fondé en 1826 par un groupe d'hommes distingués appartenant à l'opposition libérale du temps, le *Journal de Genève* avait été placé en 1849 sous la direction de Jacques Adert. Ce fin lettré, helléniste distingué, auteur d'une thèse sur Théocrite que Sainte-Beuve fut un des premiers à remarquer, devenu journaliste parce qu'un gouvernement maladroit l'avait révoqué, a fait du *Journal de Genève* ce qu'il est aujourd'hui. Il ne l'a pas créé, au sens littéral du mot, mais il l'a développé, transformé, et il a su lui donner, à force de tact, de persévérance et de savoir-faire, la position importante qu'il possède aujourd'hui dans la presse européenne.

Pendant sa longue existence, le *Journal de Genève* a conservé une unité d'esprit et de tendance bien admirable en notre xix^e siècle antitraditionaliste. En politique, il a représenté, avec une constance et une fermeté qui ne se sont jamais démenties, l'opinion libérale modérément progressiste. En littérature, il ne s'est jamais prêté sans quelque révolte aux révolutions du goût, se méfiant des violences, mais comprenant aussi la part de vérité qu'il y a presque toujours dans les théories et les œuvres nouvelles, et ne refusant jamais de les examiner et de les discuter avec intelligence. Il a trouvé moyen, en dépit de l'importance

1. Voir ma brochure sur *Auguste Sabatier à Strasbourg* (1869-1873), lettres et documents inédits (in-8. Paris, Fischbacher, 1908).

de plus en plus considérable que *l'information* a prise de nos jours, de concilier les exigences de *l'actualité* avec ses traditions littéraires. Tout en ne le cédant en rien, pour la promptitude et l'exactitude de ses renseignements, aux meilleurs journaux d'Europe, il a su réserver la place nécessaire à des articles littéraires suffisamment développés.

Auguste Sabatier fut, pour le *Journal de Genève*, une recrue importante. Les *Variétés* prirent une importance qu'elles n'avaient pas encore et contribuèrent particulièrement à la réputation du journal. Il lui apporta l'appui de son souple talent; il lui dut, en échange, quelque chose d'infiniment utile : des lecteurs aptes à le comprendre et à l'apprécier. Je ne pense pas qu'il puisse arriver à un écrivain rien de plus heureux que de trouver à sa pensée de plus lointains échos. Avec le cercle de ses lecteurs, il voit s'élargir son horizon; le poids des idées et des préjugés reçus se fait moins lourd, et il a moins de peine à s'en affranchir.

Genève est une ville d'esprits libres et désintéressés; elle est encore aujourd'hui l'une des plus fortes écoles de culture rationnelle qu'il y ait. Elle n'est plus la cité austère que Calvin avait pétrie à son image. Elle porte ses regards bien au-delà de ses étroites limites. Située entre la France et l'Europe, elle est un excellent observatoire pour suivre ce qui se passe dans le monde. Aussi entretient-elle avec les nations voisines, avec la France en particulier, un perpétuel échange d'idées. Affranchie des préjugés de race, libre de toute arrière-pensée politique, son rôle est de pratiquer le libre-échange des valeurs intellectuelles avec

les pays voisins. On y est informé de tout comme dans une capitale. On y lit toujours beaucoup, malgré la croissante rapidité de la vie moderne. N'est-ce pas l'occasion de remarquer qu'il n'est pas de pays au monde où, comparativement, on édite, achète, lise, autant que dans la Suisse romande? Les écrivains de Paris savent qu'ils ont là-bas, de l'autre côté du Jura, un auditoire éclairé, attentif et bienveillant, mais dont la bienveillance elle-même trouve, quand il le faut, ses limites. En 1837, Sainte-Beuve vint faire à Lausanne le cours célèbre d'où devaient sortir les cinq volumes de son *Port-Royal*, qui se succédèrent de 1840 à 1859. Ce cours, dont on se méfiait quelque peu dans le monde officiel, eut un succès considérable. A Paris, l'auditoire se fût peut-être dispersé avant la deuxième leçon. C'est donc à l'hospitalité de la Suisse française que nous sommes redevables de cet ouvrage qui est, dit M. Brunetière, « un des grands livres du xix^e siècle. » Sainte-Beuve garda un tendre souvenir à cette terre française hors de France, comme il l'appelait; et, sous les tyrannies et les gênes que les rivalités mesquines, qui troublent trop souvent la vie littéraire, imposaient à sa pensée, il se transportait dans ce milieu si simple, si honnête et si bon, comme dans un coin propice pour contempler le spectacle des choses et des hommes et les juger en toute franchise et sécurité. « L'étranger, écrivait-il à Juste Olivier, c'est à beaucoup d'égards une province et la dernière de toutes : oui, mais à d'autres égards, c'est un commencement de postérité. Ecrivons pour ce dernier aspect.... »

Sainte-Beuve nous a dit, dans une note de son *Port-*

Royal relative à l'Académie de Lausanne, que « le grand, l'incomparable profit moral qu'il retira du voisinage de Vinet et de son séjour dans ce pays de Vaud, » ce fut d'en arriver à considérer la religion comme sentiment individuel et intime. « *Etre de l'école de Jésus-Christ* : je sus désormais et de mieux en mieux ce que signifient ces paroles et le beau sens qu'elles renferment. » Les fortes traditions protestantes, qui ont été l'honneur de ce pays aux siècles passés, ne sont point mortes. Voilà pourquoi le caractère qui distingue la littérature romande, c'est d'être essentiellement didactique. Qu'ils s'appellent Rousseau, Mme de Staël, Tœpffer ou Vinet, les écrivains de la Suisse française ont toujours visé au-delà des questions d'art et de forme. La « littérature » n'est pas leur préoccupation dominante. « Quand nous prenons la plume, a dit l'historien littéraire de la Suisse française, M. Philippe Godet, ce n'est pas pour le vain plaisir d'écrire, c'est pour défendre une thèse, plaider une cause, répandre des vérités, combattre des erreurs. Depuis quatre siècles qu'on fait chez nous des livres, l'écrivain exerce une fonction sociale. La littérature est ailleurs chose de luxe, elle est chez nous action nécessaire. Et c'est pourquoi elle a plus de mérite solide que de valeur d'art, plus d'étoffe que de façon; elle se recommande beaucoup moins par les séductions de la forme que par sa valeur intrinsèque, par le sérieux de la pensée et l'inspiration morale. »

Il fallait entrer dans ces détails pour bien comprendre, au début de cette étude sur Sabatier, quel était le public auquel il s'adressait, quelles étaient les

préoccupations, sinon de tous ses lecteurs, du moins de l'élite d'entre eux, et ce qu'ils avaient le goût de connaître parmi les diverses manifestations de notre vie intellectuelle, religieuse et morale. Il n'est guère d'entrave plus forte et plus gênante pour un critique que le manque d'adaption entre ses lecteurs et lui : il en est paralysé. C'est justement cette adaption réciproque de l'auteur et du public qui a causé pour une bonne part le succès des articles de Sabatier.

Ce qui distingue encore cette correspondance littéraire, c'est — nous espérons le montrer sans trop de peine — la liberté avec laquelle l'écrivain s'y exprime. « Je suis persuadé, écrivait Sainte-Beuve à Amiel, qu'il n'y a de bonne critique *écrite* possible que hors de France. La liberté de la presse véritable, à cet égard, ne commence qu'à la frontière. » Dans ses articles sur Mathieu Marais, Sainte-Beuve en développe les raisons avec sa pénétration accoutumée : « On peut, avec probité et sans manquer à rien de ce qu'on doit, bien voir à Paris sur les auteurs et sur les livres nouveaux ce qu'on ne peut pas imprimer à Paris même à bout portant, et ce qui, à quinze jours de là, s'imprimera sans inconvénient, sans inconvenance, dans la Suisse française. » Déjà Grimm, au milieu du *xviii^e* siècle, avait su profiter de cette indépendance que l'éloignement de Paris assurait à ses lettres. Sabatier en a usé pour son compte. Il s'applaudissait de vivre à l'air libre, assez loin des coterie's littéraires pour n'être influencé par aucune considération de camaraderie ou d'école, et de pouvoir parler des livres et des hommes du jour avec probité et indépendance. D'autre part, il était bien placé pour recueillir tous

les bruits, tous les échos d'idées, et pour dire tout de suite ce qui se passait et se pensait à Paris. Assurément, il lui arrivait, comme à tout le monde, d'avoir ses préférences qu'il ne cachait pas, et de leur sacrifier quelque chose de son objectivité. Mais l'impartialité absolue suppose un scepticisme si détaché que nous lui préférons même une foi très passionnée. En général, il allait droit son chemin, sans hésitation et sans faiblesse. Dans *le Temps*¹, dont il était l'un des principaux rédacteurs, il lui fallait accommoder ses articles au goût du journal : ses qualités fondamentales se retrouvaient là, pourtant, et l'absence de signature au bas de ses articles politiques de la première page n'empêchait point les lecteurs un peu exercés de reconnaître sa marque particulière. Dans le *Journal de Genève*, il était plus lui-même parce qu'il était plus libre. Sa correspondance doit quelque chose à la Suisse romande, ne serait-ce que cette franchise si malaisée à conserver dans la presse de Paris.

Quand on entreprend la tâche de faire connaître à jour fixe et chaque semaine un livre ou un homme, et qu'on arrive à faire parfois d'un article une œuvre presque aussi originale que celle qui en est l'objet, il faut, en dehors d'une puissance de curiosité et d'une faculté de lecture vraiment prodigieuses, de vastes connaissances préalablement acquises. Ferdinand Brunetière ne croyait pas que ce fût assez, pour être un bon critique, d'avoir l'esprit juste, du goût, de l'usage, et, comme le dit La Bruyère « plus de santé

1. C'est en 1882 que Félix Pécaut le fit entrer à la rédaction du *Temps*. A dater de ce moment, et jusqu'à sa mort, il n'a cessé de lui appartenir.

que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie. » Il lui demande tout simplement de commencer par faire le tour des idées, d'être informé de toutes les littératures, de la scandinave et de la chinoise aussi bien que de la française, d'avoir une opinion raisonnée sur les origines du christianisme et du bouddhisme, de connaître les méthodes particulières des sciences et les moyens techniques des arts. C'est beaucoup demander à la critique, et je crois que Brunetière fut le premier à en rabattre plus tard.

Sabatier avait acquis de très bonne heure cette variété de connaissances qu'exige le métier de critique. Sa critique reposait sur un fonds solide et étendu de science, qu'il avait pour ainsi dire constamment à sa disposition. Au surplus, il ne cessa jamais d'agrandir son horizon et d'amasser, selon le besoin du moment, toutes les connaissances accessoires en tout genre. Il y a, dans sa correspondance au *Journal de Genève*, un mot qui revient souvent, le mot de La Fontaine à Mme de La Sablière : « Il faut de tout aux entretiens. » Le fait est qu'il lisait tout — j'entends : ce qui s'appelle lire — et s'intéressait à tout. Les répertoires bibliographiques dont il a fait suivre chaque chapitre de son *Esquisse* sont d'une richesse extraordinaire.

Pour bien marquer ses acquisitions antérieures, qui lui permirent d'aborder d'emblée au *Journal de Genève* les sujets les plus divers, il faudrait prendre Sabatier à ses origines, le replacer dans le milieu où il s'est formé, dire l'éducation qu'il a reçue et les influences diverses qu'il a traversées et subies. Mais il ne saurait être question ici, sans sortir des limites que

nous nous sommes fixées, de retracer la vie de Sabatier. Ce travail, nous l'espérons, sera fait sans doute quelque jour¹.

C'est le 4 mai 1873 qu'il commença au *Journal de Genève* sa série de *Variétés* : il les continua sans

1. En attendant, il suffira de réunir ici quelques indications et quelques dates pour ceux qui ne sont pas très familiers avec la biographie de Sabatier.

Auguste Sabatier est né à Vallon, dans cette partie de l'Ardèche qui confine par un côté à la Provence, le 22 octobre 1839, d'une famille de paysans cévenols. « Je suis un paysan de France », disait-il parfois avec fierté. L'aîné de cinq enfants, et le seul fils de ses parents, il allait être pris par la terre, lorsque sa mère, qui mettait sur cet enfant studieux et pieux tant d'espérances si brillamment réalisées, obtint qu'il lui fût permis de commencer ses études classiques. Il aimait plus tard à rapporter à sa mère tout ce qu'il avait fait et tout ce qu'il avait été : « Si je suis quelque chose, disait-il, c'est parce que, par la grâce de Dieu, j'ai eu ma mère. » A tous égards, il a bien été le fils de cette pieuse femme. — Il fut envoyé dans un pensionnat de Ganges, dirigé par M. Etienne Olivier, où il fit d'excellentes humanités à l'ancienne mode. Il étudia la théologie à Montauban de 1858 à 1863, puis il fit un premier voyage de découverte en Allemagne durant l'année scolaire 1863-1864. — Il fut consacré au Caylar (Gard), le 26 octobre 1864, par mon grand-père, M. N. Recolin, alors pasteur à Montpellier. Il fut nommé par le consistoire de Vallon pasteur de l'église naissante d'Aubenas, dans l'Ardèche : il y resta environ quatre ans, se consacrant sans réserve aux devoirs de son ministère. — En 1868, à la suite de la mise à la retraite de M. Richard, il fut appelé à Strasbourg, par la majorité des consistoires, comme professeur de dogme réformé. Il faut joindre à son enseignement théologique dans cette ville, des cours de littérature et d'histoire à l'Ecole normale des institutrices protestantes, dans les classes supérieures du gymnase protestant et dans différents pensionnats de la ville. Il ne serait pas sans intérêt ni sans profit, pour notre objet, d'examiner de près le contenu des petits carnets où sont consignées les notes de quelques-unes de ses leçons et qui m'ont été obligeamment communiqués par Mme Sabatier. On y passe d'un sujet à l'autre sans transition, sans avertissement, et c'est à propos de tout une foule de vues originales, d'aperçus ingénieux et profonds qui ne viennent d'aucun manuel. Mais ce qui frappe surtout, c'est la variété des matières que Sabatier a traitées dans ses cours. Non seulement il possède, pour les avoir fouillées dans

interruption chaque dimanche¹, pendant vingt-sept ans, jusqu'à sa mort. Il s'attachait avant tout, dans cette chronique, à renseigner les lecteurs étrangers sur les manifestations les plus importantes de notre vie intellectuelle, religieuse, morale et sociale. Au début d'un article sur un conte de M. Jules Lemaitre, il indique nettement le programme de ces lettres du dimanche, la fin qu'il y poursuit et le point de vue auquel il se place généralement :

Il y a, dit-il, deux sortes de chroniques : la chronique des événements et celle des idées ; l'une de la vie extérieure, l'autre de la vie intérieure ; la première toute mondaine, la seconde essentiellement psychologique et morale. La vie parisienne, avec ses aspects multiples et changeants, offre

tous leurs recoins, les principales périodes de l'histoire de la littérature française, mais on voit qu'il a réfléchi aux divers genres littéraires, qu'il a regardé au delà de nos frontières pour y observer les formes d'art qui s'y manifestent, et qu'il n'est pas jusqu'aux moindres questions de style qu'il n'ait étudiées avec détail et précision. Les notes sont pour la plupart rédigées à la hâte, sous la forme abrupte du sommaire ; elles n'indiquent pas toutes les nuances de la pensée, elles ne sauraient surtout donner une idée de la parole si chaude et si vivante du maître. Mais en général le trait caractéristique de chaque figure est accusé d'un mot sûr, qui fait saillir l'âme avec la physionomie. — Après la guerre de 1870, préoccupé de maintenir la culture française dans un pays qu'on voulait germaniser à tout prix, il fit encore à Strasbourg deux cours publics de littérature qui eurent un succès considérable : l'un sur *La Poésie française au XIX^e siècle, de 1815 à 1870* ; l'autre sur *La Part des femmes dans la littérature française*. Il fut expulsé d'Alsace le 2 mars 1873. — A partir de ce moment là, il appartint à Paris, à son enseignement à la Faculté de théologie et à l'Ecole des Hautes-Etudes, à sa collaboration au *Temps*, au *Journal de Genève*, à la *Revue chrétienne*, et à d'autres journaux et revues. Il mourut le 12 avril 1904, ayant terminé trois mois auparavant son grand ouvrage : *Les Religions d'autorité et la Religion de l'Esprit*.

1. Sauf pendant de courtes vacances d'été.

une riche matière à la chronique mondaine ; mais je suis incapable, pour plus d'une raison, de la suivre et de la raconter. Depuis bien longtemps je me suis borné à l'autre, à l'étude du mouvement des idées, des manifestations de la vie intime de l'âme française, de ses traditions coutumières et de ses lentes ou soudaines métamorphoses. A Paris, cette vie de l'esprit est toujours intense ; c'est ici un foyer incandescent où se consomment les vieilles pensées et où s'en allument chaque jour de nouvelles. Pour être moins brillante que les spectacles de la vie extérieure, cette vie intime n'est pas moins variée et est, en somme, plus constamment intéressante pour tous ceux qui font passer les choses de l'esprit avant celles du monde. C'est jusqu'à cette vie intérieure des âmes que je m'efforce d'atteindre. Rien de ce qui peut la révéler sous un aspect ou sous un autre ne me laisse indifférent. Partout nous trouvons des documents que nous essayons de comprendre, des symptômes qu'il faut relever, des signes qu'il s'agit d'interpréter. Tout rentre dans cette chronique, tout lui appartient, dans la mesure même où toutes les choses qui paraissent sur cette grande scène parisienne révèlent l'état moral de la nation. (6 janvier 1886.)

En général, c'est de la littérature que Sabatier entretient ses lecteurs.

Mais en même temps qu'il parle des livres, il fait une part aux pièces nouvelles qui sont dignes de retenir l'attention. Sabatier, à vrai dire, est plus chroniqueur que critique dramatique. Il ne juge pas la pièce en spectateur, sur la figure qu'elle fait à la scène. Il la lit à loisir, quand elle est imprimée, échappant ainsi aux impressions du public et à l'influence du jeu des acteurs. L'un de ses meilleurs articles est consacré au *Cyrano*, d'Edmond Rostand.

C'est encore lui qui rendait compte dans le *Journal*

de Genève des séances publiques de l'Institut. Malgré la nécessité d'écrire généralement en sortant du Palais-Mazarin, il excellait dans les comptes-rendus de ces séances. Dans une république démocratique comme la nôtre, l'Académie lui apparaissait comme « la gardienne de nobles traditions et le dernier asile de l'aristocratie des talents. » Il voyait dans les fêtes académiques un moyen de maintenir dans les esprits le culte désintéressé de la pensée, de la science, de la beauté. Au reste, il est arrivé à Sabatier de parler irrévérencieusement de l'Académie, de railler son étiquette surannée et ses conventions un peu ridicules. Il est étonné de l'importance que des esprits supérieurs accordent à une candidature académique. Il s'afflige du contraste des grands noms et de la gloire que rappelle l'Institut et des petits travers, des petits calculs, des petites perfidies que la vie académique entraîne. Il reproche à l'Académie, non pas de rester fidèle à ses origines et à ses traditions, mais de s'envelopper et de s'isoler dans sa dignité, d'avoir une attitude passive et toute de résistance, de n'être pas mêlée au mouvement qu'elle est chargée de dominer et de conduire. Enfin il serait temps, selon lui, de renouveler l'éloge académique et de le rapprocher de la vérité. Au reste, que les acteurs soient de taille et qu'ils semblent être le moins possible en scène, aussitôt tout change ; ses griefs sont oubliés et il se sent réconcilié avec les vieux usages.

Ses lettres hebdomadaires se nourrissaient des mille *actualités* qui sont l'aliment ordinaire de la chronique : une leçon au collège de France, un cours à la Sorbonne, une soutenance de thèse pour le doctorat,

une conférence de Renan, un discours de Zola, un congrès pédagogique, la réunion annuelle des Sociétés savantes de France, le centenaire de Corneille, de Michelet, de Balzac, les obsèques de Louis Blanc, la fête de Victor Hugo, l'Exposition, le Salon, etc., etc.

Quand il est fatigué des chemins battus, Sabatier se délasse en prenant les sentiers et en visitant les sites moins en vue, d'où il ne revient jamais sans quelques neuves ou utiles observations. C'est un pèlerinage littéraire, en compagnie de Flaubert, à Petit-Couronne où Pierre Corneille a possédé longtemps une maison de campagne et une ferme. C'est une visite au séminaire israélite de Paris, sur le versant méridional de la montagne Sainte-Geneviève et une incursion dans la science juive. C'est un voyage dans le Vivarais, c'est-à-dire dans la partie inférieure du département de l'Ardèche. C'est, moins loin encore, une visite à ce petit Louvre des champs qui s'appelle Chantilly, à ce manoir si artistiquement rajeuni et si merveilleusement enrichi par l'héritier des Condés et dont on garde une lumineuse vision de nature et d'art. C'est une odyssée de six semaines à travers le Danemark, la Suède et la Norvège....

Les récits de voyage tiennent une si grande place dans notre littérature actuelle que Sabatier ne pouvait les négliger dans sa chronique. Au surplus, il nous avoue que de bonne heure il a eu un goût prononcé pour tout ce qui est cartes de géographie, mappemondes, descriptions de terres et de mers :

Enfant, j'avais la passion de tracer des méridiens, de figurer des contours, de colorier des rives. Aujourd'hui je ne fais plus de cartes, mais j'aime à en voir. Un atlas

me paraît le plus beau des livres. N'est-ce pas le livre de la terre elle-même, et que de choses n'y trouve-t-on pas quand on sait y lire? Quels beaux voyages sans périls et quelles découvertes à peu de frais on y peut faire. L'imagination s'y promène, les yeux s'y amusent et l'esprit s'y instruit. Pourrait-on citer beaucoup de livres réunissant et offrant tant d'avantages à la fois. (30 juil. 1875.)

Fidèle à son rôle de chroniqueur parisien, ce qu'il recherche, ce sont les sujets qui lui permettent d'étudier et de peindre la vie, la physionomie de la grande ville sous quelques aspects originaux et vraiment curieux. Il se plaît à décrire la fin de l'année à Paris, nous parle des petites boutiques improvisées, des jouets d'enfants, de la foire aux étrennes, des arbres de Noël qui s'allument, d'année en année plus nombreux et plus beaux, dans les salons, dans les écoles, dans les temples; des pèlerinages aux cimetières le jour des morts; des mœurs et des misères de cette population d'enfants qui vit dans la rue; de la situation de certaines catégories d'ouvrières parisiennes; des œuvres de propagande ou de bienfaisance instituées par la charité protestante depuis nos malheurs de 1870-1871, etc.

Les nouveautés ou les vieilleries caractéristiques trouvent place dans cette correspondance. On y rencontre par exemple, à côté d'une étude sur l'histoire de l'alphabet et des origines de l'écriture et d'une autre sur les papyrus et les parchemins trouvés en Egypte sous les ruines des vieux temples, des articles sur l'hallucination et la télépathie, sur les miracles de Lourdes, sur Marie Alacoque et le Sacré-Cœur, etc. La vie est faite de ces contrastes, et c'est la condi-

tion même de cette chronique de Paris que les choses les plus diverses y apparaissent côte à côte.

Il est difficile d'écrire une chronique parisienne sans toucher à la politique. Sabatier était souvent forcé d'y revenir. Il sentait très bien d'ailleurs qu'en République et sous le régime du suffrage universel, la politique n'est plus une forme isolée d'activité publique n'intéressant qu'une classe d'hommes, mais qu'elle est la chose et l'intérêt de tous. Ce ne sont pas seulement nos idées qui s'y trouvent engagées, mais nos personnes, notre avenir, notre vie tout entière. Pour n'être pas de l'équipage, les passagers ne restent pas indifférents à la manière dont gouverne le pilote et au sort du navire; et, si le péril éclate, il ne leur est pas permis de se croire dispensés de concourir à la manœuvre. L'action politique de Sabatier fut toute dans ses articles du *Temps*, du *Journal de Genève*, et dans les « Revues du mois » qu'il donna régulièrement à la *Revue chrétienne* de 1875 à 1880. Sans croire à sa propre infaillibilité, il se disait qu'il était du devoir d'un bon citoyen d'aider ses compatriotes à voir clair dans les problèmes politiques et sociaux et de leur offrir un avis sincère et bien pesé. Ce qu'il cherche avant tout dans les événements publics, ce sont les manifestations de la vie morale de la nation, les signes caractéristiques et révélateurs de ce qu'il appelle l'âme de la France.

De même, lorsqu'on sait l'importance décisive que la question de l'enseignement a prise de nos jours, on serait étonné qu'elle ne tint pas quelque place dans la correspondance de Sabatier. D'ailleurs, entre l'état moral d'un pays et l'éducation qu'on y donne, il y a

corrélation évidente et naturelle. Sous la troisième République, des lois nouvelles ont été votées; des réformes ont été faites dans notre enseignement public à tous les degrés. Ni les censeurs, ni les apologistes n'ont manqué. Entre les deux, quelques esprits plus modérés ou plus sages, tout en constatant de sérieux progrès, signalaient des erreurs et des périls. Sabatier était de ces derniers. Il a traité successivement, dans le *Journal de Genève* comme dans le *Temps*, de la plupart des changements introduits par le régime actuel dans nos trois degrés d'enseignement, et montré ce qu'il y a de sérieusement utile dans ces réformes. Nul n'était mieux placé que lui pour tout voir et pour tout savoir. Il siégeait au Conseil de l'Université de Paris depuis ses origines (1885) et avait été appelé trois fois, par les suffrages de ses collègues des facultés de Paris et de Montauban, au Conseil supérieur de l'Instruction publique.

Chacun, dans ses lectures, poursuit l'objet de ses préoccupations ou de ses études. Sabatier était avant tout par goût et par aptitude un théologien. La question religieuse sous tous les aspects a été la préoccupation dominante de toute sa vie. C'est une matière à laquelle, sous une forme ou sous une autre, il n'a cessé de revenir dans sa correspondance. Il a constaté plus d'une fois que la question religieuse est au fond de nos luttes politiques : « C'est le sphinx antique que la France républicaine rencontre à tous les détours de la route, et qui lui propose chaque fois son énigme avec plus d'insistance et de menace. En vain les habiles et les timides espèrent passer à côté; ils ne l'ont évité hier que pour

le retrouver aujourd'hui, leur barrant le chemin¹. »

Il écrivait ailleurs : « Je ne sache pas de sujet d'étude plus intéressant et plus grave, plus propre à faire réfléchir, que la situation intérieure du catholicisme français et la révolution qui achève de s'accomplir dans son sein. Dans l'ensemble du catholicisme, le catholicisme français a toujours gardé sa physionomie distincte et originale. On peut bien dire qu'il forme encore le noyau le plus compact et le plus solide, la force de résistance ou d'agression la plus considérable de toute l'Eglise catholique. Enfin, il a toujours pesé et pèsera encore d'un poids décisif dans les destinées politiques de la France. » (2 avr. 1874.)

Un peu plus tard, il déclarait que longtemps encore le catholicisme serait « l'un des plus importants facteurs, sinon le premier, de la vie morale de la France. » Pour arriver à bien connaître la vie morale de notre pays, Sabatier n'a négligé aucune des manifestations qui viennent de ce côté : organisation, culte, discipline, littérature, prédication, éducation, etc.

En même temps qu'il fait connaître l'état du catholicisme dans notre pays, il jette un coup d'œil sur la situation intérieure du protestantisme français, signalant ce qui se fait ou se dit « dans ce petit monde singulièrement remuant dont la vie n'est pas aisée à suivre si, de temps en temps, l'observateur ne prend la peine de fixer quelques points de repère et de s'orienter. » (25 oct. 1894.) Il n'est que juste de reconnaître qu'il s'exprime en toute liberté, qu'il ne craint pas de signaler à l'occasion les fautes de ses

1. *Revue chrétienne*, octobre 1878, p. 648.

meilleurs amis, et qu'il se dégage complètement des polémiques de nos journaux religieux et des querelles des partis pour considérer les choses dans leur ensemble d'un peu loin et comme du dehors.

Celui qui écrit chaque semaine et à jour fixe dans un journal est en danger parfois de souffrir de la disette de sujets. Les mois d'été sont, en fait de livres nouveaux, la morte-saison. Et dans cette cohue de livres qui nous inonde à d'autres moments, pour un ouvrage de mérite qui paraît de loin en loin, il en est une foule qui ne valent guère la peine d'être lus. Mais comment se taire quand on a trois colonnes à remplir? Il faut parler, il faut s'étendre et motiver ses jugements et savoir intéresser même quand le sujet n'en vaut pas la peine. Lorsque décidément la matière ou le temps lui font défaut, Sabatier se tire d'affaire comme il peut. Ses lettres ne sont alors que des « causeries à bâtons rompus » où il met bien des choses diverses sans autre unité que celle de la semaine qui les a réunies.

On voit par ce qui précède la variété des matières que Sabatier a traitées dans ses articles du *Journal de Genève*. Religion, philosophie, histoire, lettres proprement dites, pédagogie, économie sociale, tous les sujets semblent lui être familiers. Chacune de ces matières, sur lesquelles il a jeté les clartés de sa vive et pénétrante intelligence, mériterait une étude attentive et approfondie. Mais le moyen de faire tenir un si grand tableau dans les limites étroites que m'imposent mon incompetence et le caractère de cet ouvrage! J'aurai sans doute occasion de revenir quelque jour sur les articles consacrés aux questions reli-

gieuses; aujourd'hui, je m'en tiendrai aux articles de critique littéraire, qui forment sans conteste la partie la plus importante de cette correspondance.

C'est une question délicate que celle du plan qu'il convient de suivre pour analyser l'œuvre critique de Sabatier. Réflexion faite, nous avons cru devoir grouper les articles qu'il a laissés suivant le sujet auquel ils se rapportent et les classer sous trois rubriques générales : *la poésie, le roman et l'histoire*. Et cependant, il faut bien le reconnaître, ce classement — comme tous les classements — n'est pas à l'abri de toute critique. D'abord une partie de notre littérature, et non la moins riche ni la moins remarquable, qui a été cependant de la part de Sabatier l'objet de nombreux articles, est laissée dans l'ombre, ou mentionnée seulement en passant. Ensuite, cette disposition des matières ne met pas en relief la marche et le développement des idées littéraires de Sabatier. Mais surtout, il semble bien qu'en groupant ainsi, selon les sujets traités, les jugements du maître épars dans cette vaste correspondance, en présentant cette espèce de collection de ses sentiments sur les livres et les hommes du jour, on lui fait tort : on rend sa pensée un peu pédante. Cependant toute autre méthode présenterait des difficultés peut-être insurmontables.

Si insuffisante et incomplète que soit notre analyse elle n'aura pas été vaine si nous arrivons à résumer fidèlement la pensée de Sabatier sur tel ou tel point, et à marquer par des traits assez précis la valeur et l'originalité de sa correspondance.

CHAPITRE II

Sabatier et sa conception de la littérature.

Il convient d'indiquer tout d'abord les principes généraux de la critique de Sabatier et d'essayer de saisir, dans les articles du *Journal de Genève* et dans les notes inédites où il nous a été permis de puiser, la préoccupation si originale et si haute qu'il y a portée.

Auguste Sabatier n'est pas précisément un théoricien littéraire. Nulle part, que nous sachions, il n'a régulièrement exposé ses théories critiques. Il ne s'est pas fait, d'après certains écrivains éminents et certaines époques heureuses de notre littérature, le xvii^e siècle par exemple, un type abstrait, absolu, du roman, de la comédie, de la critique, etc., auquel il comparerait les ouvrages dont il a à parler et d'après lequel il les jugerait et les classerait. En ce sens et dans cette mesure, il serait exact de dire qu'il est un *critique personnel*. Mais à force de lire des livres, de juger et de comparer, il s'était formé sur les questions générales d'art et de littérature des idées d'ensemble parfaitement liées entre elles, qu'on trouve éparses dans sa correspondance.

On sent, très bien, en le lisant, qu'il aime la littéra-

ture sous toutes ses formes et goûte vivement les belles choses. Il sait discerner avec sûreté les parties solides, les qualités réelles des œuvres actuelles; son goût ne porte jamais à faux. Et cependant, en littérature, la première et la principale question n'est jamais pour lui une question de pure esthétique. Sabatier n'a jamais considéré la littérature en elle-même comme un simple exercice de la faculté plastique. Il croit qu'un livre, même un roman, est un acte; que la parole n'a de valeur que par la pensée, et que la pensée est une force. Il reprend à son compte et il commente, dans un article sur Renan et sur son œuvre philosophique (6 oct. 1892), la page admirable où Pascal, après avoir hardiment défini l'homme « un roseau », « le plus faible de la nature », mais « un roseau pensant, » ajoute : « Toute notre dignité consiste donc en la pensée.... Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale. » Qu'est-ce donc, se demande Sabatier, que *bien penser*, au sens où l'entendait ce grand esprit et où il faut l'entendre avec lui? C'est, sans doute, penser suivant les lois de la logique, ou, si l'on aime mieux, avec toute la rigueur scientifique possible. Mais cela ne suffit point. Toute activité humaine pratique est soumise nécessairement à une règle et tombe sous le contrôle de la conscience. La pensée ne peut seule faire exception; l'exercice de la pensée est donc soumis à la loi morale intérieure. On peut être mauvais ouvrier dans cet ordre comme dans tous les autres, et on l'est assurément si on fait de sa pensée un simple amusement et si on la réduit à un plaisir d'épicurien dont une vaine curiosité est le mobile et la fin. Autant vaudrait faire servir unique-

ment la puissance de la vapeur à faire tourner une toupie d'enfant¹.

C'est la raison qui le rend si sévère à l'égard du *Disciple* de M. Bourget, qui est consacré à l'étude de cette question de la responsabilité morale du penseur.

Y a-t-il des idées malfaisantes? Certaines philosophies, le déterminisme par exemple et le fatalisme scientifique, sont-elles par elles-mêmes dangereuses et funestes? En niant le libre arbitre et le devoir, ne mettent-elles pas en péril l'autorité des lois et l'ordre social lui-même? Et dès lors, ne sont-elles pas responsables devant la société des désordres qu'elles y causent?

M. Brunetière, reprenant la même question dans deux articles de la *Revue des Deux-Mondes* (1^{er} juillet et 1^{er} septembre 1889) essaye de démontrer que, la pensée n'étant pas sans action sur la vie, les philosophes et les savants sont responsables devant la morale des conséquences de leurs doctrines, et que toute physique, comme toute métaphysique, cesse d'être innocente quand elle tend à mettre en question, par voie de conséquence logique, les principes sur lesquels la société repose. La thèse de M. Brunetière a paru fâcheuse à quelques savants et à quelques dilettantes. La *Revue scientifique* s'est alarmée d'une théorie qui tendait, disait-elle, à ramener la science et la philosophie à la *Rhétorique* d'Aristote et à la *Somme* de St-Thomas d'Aquin. M. Anatole France a pris la défense, non de telle ou telle doctrine scientifique ou philoso-

1. Voir aussi, dans la *Revue chrétienne* de mai 1895, l'importante étude de Sabatier intitulée : *L'Âme de la philosophie de Charles Secrétan*.

fique, mais de la science et de la philosophie elles-mêmes. « Subordonner la philosophie à la morale, c'est vouloir la mort même de la pensée, la ruine de toute spéculation intellectuelle, le silence éternel de l'esprit. Et c'est arrêter du même coup le progrès des mœurs et l'essor de la civilisation¹. »

Sabatier est intervenu à son tour dans ce débat et y a apporté une note personnelle. Il a démontré que l'on ne pouvait demander aux savants d'arrêter leurs recherches ou de mettre sous le boisseau les théories scientifiques ou philosophiques dont les conséquences pratiques pouvaient paraître dangereuses. Ce serait leur demander d'abdiquer. Que valent une science dont les conclusions sont réglées par avance et une philosophie mise en tutelle ? Et cependant il a accordé une grande part de vérité à la thèse que défendait M. Brunetière :

La science pure ou absolue, écrivait-il, peut bien être en définitive identique au bien moral ; mais il n'en est pas de même des travaux des savants pris individuellement. Ceux-ci peuvent être entrepris et menés avec des intentions bien diverses. Il est certain que plus qu'aucune autre faculté, la faculté de penser a besoin d'une règle morale. La science exige une honnêteté plus scrupuleuse qu'aucune autre branche de l'activité humaine. On peut donc commettre des crimes au nom et sous le couvert de la science. En toute rigueur, dans une entreprise scientifique, manquer aux règles d'une bonne méthode, tirer de fausses conclusions ou des conclusions dépassant les prémisses, faire des applications hâtives, c'est pécher intellectuellement, et nous ne voyons pas comment on pourrait empêcher que des péchés intellectuels eussent des conséquences

1. Anatole France, *La Vie littéraire*, t. III, p. 70.

funestes comme tous les autres. Les savants restent donc responsables moralement de leurs travaux et de leurs écrits comme chacun de nous reste responsable de ses actes, et s'il n'y a aucun tribunal extérieur qui les puisse juger, on peut les renvoyer au tribunal de leur conscience. C'est cette moralité intérieure de la pensée, ce sentiment grave que penser, raisonner et conclure sont en somme des actes de conscience, qui nous paraissent le plus manquer non pas aux savants de profession, aux spécialistes cantonnés dans leurs observations particulières, mais à ces demi-philosophes, à ces littérateurs de l'école de M. Renan qui ne voient dans le savoir qu'un plaisir supérieur, qu'un jeu aristocratique, et pour qui, en somme, le désir de savoir n'est plus qu'une vaine curiosité. (42 sept. 1889.)

Tandis que d'autres bornent leur ambition à la recherche de quelque belle forme nouvelle, qu'ils reviennent de leurs excursions littéraires tout triomphants d'avoir rencontré un tableau bien peint, un vers heureux ou même une idée ingénieuse et neuve, Sabatier cherche surtout dans une œuvre la personnalité de l'auteur et éprouve un frémissement de joie et de sympathie quand il rencontre plus qu'un écrivain, une âme. Nul n'a plus souvent répété, sous une forme ou sous une autre, le mot de Pascal à propos de Montaigne. Dans l'homme même il ne s'attache aux manifestations extérieures que comme à la révélation de l'être intérieur, « dont tout le reste est sorti et hors duquel tout le reste n'est rien. » Il tient à pénétrer jusqu'à ce foyer intérieur, à aller jusqu'aux pensées secrètes et solitaires, et à retrouver la vérité humaine et éternelle sous les costumes et dans les événements différents. « Car, dit-il, en touchant à la

vie morale, on touche en littérature à ce qui est éternel. » Aussi, dans un roman, « la vérité morale, c'est-à-dire le jeu naturel de la raison, de la conscience et de la passion dans la conduite de la vie, » l'intéresse-t-il autrement que la peinture des choses extérieures. De même, en histoire, il voit avant tout des problèmes de psychologie. Les grandes batailles de Napoléon le laissent froid; ses institutions et ses lois, pour autant qu'elles ne pèsent pas sur notre existence, ne le touchent guère. Ce qui l'intéresse, ce qu'il cherche à déduire des révélations des historiens, c'est l'âme même de cet être extraordinaire. Après tout, cette *vue des âmes* n'est-ce pas ce qu'il y a en histoire de plus précieux et de plus certain?

Sabatier n'aspire à si bien connaître l'homme moderne qu'afin de mieux répondre à ses exigences croissantes. Un fait ici est à signaler : il n'a guère parlé que des écrivains de notre temps. Il est vrai que la plupart de ses articles littéraires ont été écrits à propos d'un livre qui venait de paraître. Attiré par notre époque, il demande aux œuvres qu'il analyse — sans faire pourtant abstraction de leur valeur littéraire — de lui révéler les tendances générales, les aspirations et les misères de l'esprit contemporain : « C'est la littérature qu'il faut suivre et étudier dans ses manifestations capitales pour se rendre un compte exact de la marche des idées et des mœurs et pour connaître les besoins nouveaux auxquels l'apologétique chrétienne doit répondre¹. » Au reste, Sabatier a mis de côté ces miroirs si souvent troublés pour

1. *Revue chrétienne*, mai 1884, p. 50.

regarder en face la société elle-même et se rendre compte de ses besoins et de ses exigences.

Sabatier est très éloigné de croire qu'il n'y ait qu'une forme de beau valable pour tous les temps. Avec le mouvement incessant des temps, des institutions politiques, du langage, des mœurs, la pensée humaine se modifie, le goût littéraire change et la littérature, qui est liée à toutes ces choses, se transforme. L'idéal de beauté que poursuit l'homme est éternel et infini; chaque siècle, chaque génération en aperçoit quelque chose, et c'est dans la mesure où les œuvres individuelles ont atteint cet idéal humain qu'elles sont durables. Il n'y a pas, en dépit d'Aristote et de Boileau, de *canon* de la beauté littéraire. Le beau a bien des formes; et un bon critique doit, tout en conservant et en affirmant hautement son droit de haïr ce qui lui semble laid, mauvais et faux, apercevoir ces formes si diverses partout où il les trouve. Sabatier cherche à comprendre tout ce qui a quelque raison d'être et à goûter ce qu'il peut y avoir de charme et de vie dans les hommes et dans les œuvres les plus éloignées de lui. Il a pu parler avec la même intelligence et la même équité de Brunetière et de Jules Lemaitre, de Sully Prudhomme et de Rodenbach, de Zola et d'Octave Feuillet. Sans doute il a de sages préférences; il ne faut pas beaucoup le presser pour lui faire dire, comme à tous ceux d'ailleurs qui ont approfondi l'histoire littéraire, que l'antiquité est et demeure la grande école du goût et que le *xvii^e* siècle a été l'âge d'or de notre littérature. Mais il ne veut pas qu'on s'attarde à regretter ou à imiter le passé, même en

littérature. Il pense bien plutôt que la littérature est dans une continuelle évolution et que, malgré des détours et des égarements inévitables, le progrès humain s'accomplit de siècle en siècle. « Il y a progrès général dans l'épuration des sentiments, l'élévation des idées, la largeur du point de vue. » Il estime que tout y concourt : les œuvres éphémères aussi bien que les œuvres durables. Les artistes secondaires annoncent et préparent ce que le maître achèvera. La race humaine a été créée pour monter sans cesse vers de plus hauts sommets et de nouveaux horizons.

L'un des articles du *credo* littéraire de Sabatier est qu'à côté de la littérature, précédant la littérature, il y a la vie. C'est la théorie opposée à celle de l'art pour l'art, laquelle donne l'art pour objet à lui-même et l'affranchit de toute préoccupation pratique. L'artiste véritable reste un homme et un citoyen. Aussi, loin de s'isoler dans un dilettantisme débarrassé de tout lien et de tout devoir, doit-il rester en contact avec sa patrie et l'humanité, dont il traduit, dans ses œuvres, la vie la plus profonde, et par conséquent aussi, les luttes, les espérances, les déceptions et les triomphes. De nos jours, rien ne paraît plus ridicule ni plus mesquin à nos littérateurs de profession que cette constante préoccupation de l'humanité. L'indifférence ou le dédain, voilà l'attitude qui leur agréée. En poursuivant dans l'art cette chimère de l'objectivité pure, on réussit à détacher la littérature de la vie nationale et de la vie individuelle, du souci de la patrie comme de celui de l'humanité. L'artiste considère comme une occupation inférieure de donner

une direction pratique à son art et à sa vie. Se mêler à la foule, s'associer intimement à l'effort d'une démocratie qui veut grandir, s'émanciper, monter vers les cimes, serait une entrave à son inspiration. La plus grande sottise qu'on ait dite, d'après eux, c'est ce mot de d'Alembert* qu'une œuvre d'art doit être faite pour d'autres que les artistes. La littérature se réduit trop souvent à une sorte d'art ésotérique, où l'on ne pénètre point sans une initiation particulière. C'est là ce qui fait sans doute sa séduction auprès de ceux qui la pratiquent, mais c'est là aussi ce qui fait sa faiblesse et son impuissance. Ces dédaigneux, en effet, ont reçu le châtiment de leur orgueil. La foule ne montera jamais sur ces hauteurs froides et solitaires. C'est dans une région inférieure que s'écoule sa vie, que se livrent les batailles et qu'éclatent les grandes douleurs auxquelles nos littérateurs de profession ne daignent pas se mêler. Elle est trop positive et trop affairée pour s'arrêter à écouter des rêves ou des chants qui ne sont pas faits pour elle. Elle ignore les écrivains à peu près autant que ceux-ci la méprisent et, en tout cas, les tient pour absolument incapables de lui être utiles dans l'entreprise laborieuse de son éducation et de son gouvernement. Dans la pensée de Renan, Caliban n'a besoin que d'un dompteur intelligent qui le musèle, le nourrisse et l'amuse. Seulement, où les aristocrates de l'intelligence se trompent, c'est quand ils croient que Caliban se laissera faire.

Ainsi toute relation se trouve rompue. Les échanges vivifiants entre l'âme populaire et la littérature ne se font plus. La critique, dont l'office serait de

servir d'interprète entre les deux parties, se sent impuissante; elle n'a plus le courage de parler de la littérature à la foule ou de parler de la foule aux littérateurs, tant elle est convaincue qu'elle ne se ferait écouter ni d'un côté ni de l'autre.

Cette séparation des forces intellectuelles d'un pays d'avec ses forces physiques, de la classe la plus cultivée intellectuellement d'avec la classe la plus nombreuse et la plus nécessaire, paraît être à Sabatier un des signes les plus fâcheux de l'heure présente. A la foule, il faut des guides qui la conduisent : au lieu de pouvoir les prendre au-dessus d'elle, dans la partie éclairée de la nation, elle est réduite, par ce fatal divorce, à écouter et à suivre des esprits presque aussi incultes qu'elle-même, qui exploitent ses passions, parce qu'ils sont positivement incapables de faire appel à ses facultés les plus hautes. Quelle banqueroute notre littérature fait à notre démocratie!¹

Aussi bien si la vie populaire a besoin des impulsions fécondes de la littérature, celle-ci à son tour a besoin du contact de la vie populaire. L'expérience

1. Que l'on nous entende bien : Sabatier ne blâme pas l'abstention des romanciers et des philosophes dans les affaires de leur pays. L'ordinaire de la politique est fait de questions pratiques pour lesquelles il faut des hommes munis d'un savoir et d'une expérience techniques que ne sauraient posséder des esprits habitués surtout à manier des idées et qui, plus préoccupés du but que du chemin, ne tiennent pas suffisamment compte de la résistance des faits et du temps qu'il faut pour les transformer. Mais ce qu'il condamne, c'est le dédain affecté ou réel de nos gens de lettres pour toutes les affaires publiques, c'est cette idée que la besogne qu'ils font est d'un ordre plus relevé que celle qui se fait dans nos assemblées, c'est cet orgueil de l'art qui tue en eux tout sentiment du devoir patriotique et de solidarité avec le reste du genre humain. (3 août 1893.)

a suffisamment prouvé qu'en s'isolant, elle s'étiole et meurt, comme une plante arrachée du sol qui la nourrissait.

Mais Sabatier ne veut pas se résigner à cette brutale perspective. La pensée chrétienne que tous les hommes sont frères impliquant l'amour réciproque, le dévouement des plus forts, des plus savants et des plus privilégiés aux plus petits et aux plus misérables, doit triompher de l'aristocratie païen d'un Aristote ou d'un Renan qui laisse à jamais l'humanité divisée en deux classes : les privilégiés et les esclaves. Au lieu de cette division monstrueuse de l'humanité, il voit, à travers les rangs pressés de notre démocratie, une immense chaîne dont tous les anneaux tiennent ensemble, une de ces théories antiques où tous avancent en se donnant la main :

Nous sommes tous des travailleurs et chacun poursuit son travail propre, non pour sa jouissance ou son utilité personnelle, mais dans l'intérêt et au profit de tous. Le laboureur qui sème le grain, le forgeron qui façonne le fer, le maçon qui édifie palais et chaumières, sont non seulement mes égaux, mais mes collaborateurs et mes auxiliaires. Ils travaillent pour moi qui ne suis qu'un travailleur intellectuel, comme je dois travailler pour eux. Nous mettons en commun nos peines et nos produits. C'est un échange de services fraternels. Je dois les initier à mes joies comme ils me font jouir du bien-être d'une vie matérielle plus sûre et plus facile. En définitive, tous les bons ouvriers de la pensée et de la main collaborent à la même œuvre et sont unis par une solidarité toujours plus étroite et plus consciente. (26 oct. 1899.)

On peut s'imaginer après cela ce qu'il pensait des

succès faciles, de l'industrialisme littéraire, qui règne aujourd'hui. L'analyse à laquelle il se livre des mobiles qui règlent de nos jours la production littéraire et artistique ne laisse aucun doute sur ses sentiments à cet égard.

Dans un article sur la condition sociale de nos gens de lettres (8 déc. 1887), il constate que la littérature s'abaisse depuis le xvii^e siècle, à mesure que la condition sociale des littérateurs s'améliore et s'élève. La raison de ce contraste est facile à saisir. Pas un auteur au xvii^e siècle ne tirait un profit sérieux de ses ouvrages. Maintenant, l'artiste compte sur son art pour vivre. Après tout, cela est légitime, et même c'est un grand progrès. Mais ce progrès a pour l'art d'étranges conséquences. Dès que les artistes ont voulu vivre de leur art, celui-ci est devenu un métier et leurs productions des marchandises soumises à la loi de l'offre et de la demande. Les livres les meilleurs sont nécessairement à ce point de vue les livres qui rapportent le plus d'argent. Il s'agit de plaire, c'est-à-dire de deviner les goûts du public et de les satisfaire. C'est ce que font trop de littérateurs qui écrivent ce qui sera lu avec le plus d'avidité. Avec le théâtre, ce sont les romans qui dans notre littérature actuelle ont pris le plus d'importance. Nous avons tant de romanciers parce que l'article roman a plus de vogue aujourd'hui qu'aucun autre.

La même raison qui explique ce débordement de littérature romanesque explique pourquoi, parmi les romans, le nombre des mauvais l'emporte de beaucoup; ainsi s'explique également le progrès dans la bassesse, l'émulation dans la licence et le scandale.

Sans doute, il y a et il y aura toujours des âmes fières, des artistes épris d'idéal qui résisteront à toutes les tentations qui ne manqueront pas de les assaillir. Mais leur fierté isolée ne changera rien à cette industrie qui règne de nos jours dans la vieille république des lettres. A défaut d'eux, cent autres se présenteront pour faire la besogne qui leur répugne et pour inonder le marché de cette littérature industrielle.

Les vrais coupables en cette affaire, est-ce que ce sont les auteurs? Ne sont-ce pas plutôt les éditeurs, les directeurs de journaux et surtout le public? L'attitude du public, il faut bien le dire, est plus inquiétante que l'apparition de ces œuvres elle-même. Notre génération est-elle donc plus dépravée que celles qui l'ont précédée? Le libertinage du XVIII^e siècle était-il moins pervers que le nôtre? Sabatier reconnaît qu'il serait difficile de répondre à ces questions. Mais ce que l'on peut dire en toute assurance, c'est qu'en se généralisant, la lecture d'œuvres grossières a bien vite habitué l'esprit du public à ce qu'il n'aurait pas supporté naguère sans honte et sans dégoût. Elle a terni cette délicatesse, cette fleur de politesse et d'élégance dont nous nous montrions si fiers. Tant que le public manifestera les goûts qu'il affiche en ce moment, il y aura des écrivains pour le servir suivant ses goûts et pour en tirer tout le profit possible. C'est dans le public que la réaction doit donc se faire tout d'abord pour qu'elle aboutisse à des résultats sérieux. Sabatier laisse entrevoir qu'il y aura beaucoup à faire pour réveiller le public français de son indifférence, pour persuader aux citoyens qu'on ne pourrait voir se prolonger les mœurs ac-

tuelles sans péril pour nos institutions libérales, et qu'au seul point de vue national, il y va de notre art, de notre langue, de notre littérature. Il essaie en toute occasion d'éveiller et même d'alarmer l'opinion publique. Dans *le Temps*, dans le *Journal de Genève*, il élève la voix pour déterminer une réaction et éveiller la vigilance des pouvoirs publics. Au congrès de Marseille pour l'étude pratique des questions sociales, il prononce, après le beau rapport de Fallot, une improvisation d'une indignation éloquente contre les œuvres dégradantes de la pornographie. Le gouvernement, dit-il en substance, n'agira que si les citoyens agissent eux-mêmes. Ce qu'il faudrait, ce serait une ligue de vigilance composée de tous les pères de famille décidés à défendre leurs foyers contre cette honteuse industrie. En s'adressant à leur sollicitude paternelle, on peut être sûr de les émouvoir.

L'argument qu'on oppose volontiers aux plaintes de ceux qu'effraie ce débordement de la mauvaise littérature consiste à dire que l'art a ses droits, ses privilèges, auxquels on ne peut toucher. Il a besoin d'une liberté complète jusque dans ses écarts et dans ses caprices. Cette étrange théorie « eut fait bondir Sabatier et passer un vent d'orage dans les mèches blanches de sa crinière léonine » (Anatole Le Braz). Il avait la compréhension assez vaste pour tout admettre hormis les prétendus chef-d'œuvres de cette littérature. Il n'est pas question ici, déclarait-il avec fermeté, d'imposer à l'art des limites arbitraires, de lui enlever ce qui fait sa valeur propre ; il s'agit seulement d'une exploitation honteuse, par la plume ou le crayon, des plus bas instincts de la nature humaine,

et qui n'a rien de commun avec l'art et la littérature. C'est, en un seul mot, une affaire de voirie. On réclame pour l'artiste des privilèges qui le placeraient au-dessus et en dehors des devoirs communs. Les artistes sont des hommes comme les autres, soumis à toutes les règles sociales. Pour eux comme pour tout le monde, la liberté finit au point précis où elle porte atteinte à l'intérêt général.

La théorie de l'indifférence de l'art, ajoute-t-il, peut fleurir ou être pratiquée à l'aise sous les gouvernements despotiques, lorsque l'ordre social est garanti par une cause extérieure aux volontés individuelles. Mais en démocratie et en république, quand tout repose sur la moralité et la force de résistance individuelle des citoyens, rien de ce qui nuit à ce ressort moral ou le fortifie ne peut être jugé indifférent et négligeable. Les écrivains sont pour leur part responsables des conséquences de leur œuvre au point de vue du salut ou de la perte de la patrie. (22 septembre 1892.)

Contre la mauvaise littérature, on a surtout invoqué le patriotisme et on n'a pas tort quand on sait qu'à l'étranger ce genre de littérature s'affirme comme seule littérature française digne de ce nom. Ce point de vue n'en est pas moins inférieur et étroit. Il faut parler ici au nom de la vérité, de la morale et de la littérature elle-même. C'est ce que fait Sabatier. Il est convaincu que l'art, étant humain par essence, ne peut exister en dehors de la moralité, de la décence, de l'honnêteté des mœurs et du langage. « Tomber dans l'ordure, se plaire dans la bestialité, violer en soi et chez les autres la dignité humaine, c'est sortir des conditions de la littérature autant que violer les lois

de la morale. » (6 juin 1885.) Il ne peut se résoudre à trouver beau ce qui est faux et corrupteur et à admirer ce que sa conscience réproouve. L'art, dit-il encore, n'est vraiment beau qui si l'âme qui l'exprime est exclusive de laideur et d'immoralité. C'est dans la conscience de l'auteur qu'il pose et résout la question si vivement controversée de la moralité des œuvres d'art.

Ce n'est point par ce côté que la plupart de nos critiques en France abordent ordinairement cette question. Ils restent dans l'objectivité pure, c'est-à-dire jugent moralement des livres par les conséquences qu'ils ont. Est dangereuse, disent-ils, toute œuvre qui affaiblit l'énergie de la volonté ou remue le fond malsain de notre nature. Mais, à ce point de vue, « la question ne comporte aucune réponse puisqu'un livre réputé mauvais peut avoir de bonnes conséquences pour tel lecteur et qu'un autre livre réputé bon en aura de mauvaises pour tel autre. Il s'agit de savoir à quel motif l'auteur obéit dans le choix de son sujet et dans la manière dont il le traite. S'il est un homme vraiment moral, il ne fera pas un mauvais livre, même en parlant de choses hideuses. S'il n'est pas moral intérieurement et devant Dieu, il ne fera pas un bon livre même en prêchant la vertu et le renoncement. » (2 juillet 1891.)

Sabatier aime à chercher dans un écrivain par où le talent tient au caractère et à montrer les liens secrets qui unissent la pensée à la vie. Boileau a dit :

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur,

et Boileau avait raison. Zola, après avoir écrit *Pot-*

Bouille et *La Terre*, a voulu nous édifier par une histoire de vierge sainte (*Le Rêve*). Il n'a réussi à faire qu'« une œuvre fausse et bâtarde. » Il y a des convenances morales qui ne s'improvisent pas :

Vous pensez que vous pourrez pendant vingt ans traîner votre imagination sur toutes les ignominies, habituer votre plume à décrire les choses les plus honteuses; que vous rechercherez sans relâche des tours nouveaux et des nuances d'expression pour chatouiller le plus vivement les passions de la bête humaine; que vous affecterez le mépris le plus brutal pour les plus hautes parties de l'humanité, et qu'il vous suffira, un matin, de le vouloir, pour vous nettoyer de toutes ces ordures, vous défaire de toutes ces habitudes de pensée et de style, de toutes ces images grossières et lourdes, et pour être capable de peindre l'âme virginale et les rêves pieux d'une jeune fille, pour écrire, même en vous inspirant de Jacques de Voragine, l'histoire simple et touchante de Sainte-Agnès ou d'Angélique Hubert. Eh bien! non, vous ne le pourrez pas. Votre imagination trahira votre pensée et votre style gâtera votre rêve. (8 nov. 1888.)

Dans *La Mer* de Richepin, comme dans tous ses autres livres, il y a sans doute de très beaux vers. Mais les honteuses images, auxquelles la grande et riche imagination du poète s'est trop accoutumée, « l'obsèdent et lui arrivent fatalement pour rendre les impressions les plus vives et pour peindre les plus grands, les plus nobles et les plus purs spectacles de la nature. Le chant parfois commence comme un cantique, sous l'émotion religieuse, et puis tourne, sans qu'on sache comment, à la farce inepte ou à la chanson de café-concert. » (29 janv. 1886.)

Ce que Sabatier estime le plus dans une œuvre d'art,

c'est la sincérité, « qui n'est pas autre chose que le nom moral de la vérité. » Non seulement il comprend tout ce qui est sincère, mais il a de vives indulgences pour tout ce qui porte cette marque. On s'explique la sympathie profonde qui l'a attiré vers Edmond Scherer. C'est très certainement qu'il a vu en lui un homme « sincère jusqu'à l'intransigeance, » un esprit profondément pénétré de l'amour de la vérité, capable de la rechercher avec passion et de lui tout sacrifier. En revanche, rien ne le froisse et ne l'irrite autant que la rhétorique, le système, le procédé, tout ce qu'on peut résumer d'un mot, l'hypocrisie du style et de l'esprit. C'est la raison pour laquelle il a jugé si sévèrement le roman naturaliste. Il signale, en un endroit, le contraste chez Chateaubriand entre le talent et l'art, l'imagination et le caractère. Chateaubriand en public jouait perpétuellement un rôle où le geste, la pose, le discours, tout était arrangé pour étonner et séduire. N'est-ce pas ce manque de sincérité qui fait paraître creuse et théâtrale toute la rhétorique splendide du plus grand maître de style du siècle? « L'art le plus consommé paraît bien vide et bien mort quand l'âme ne le remplit pas. » (26 juin 1885.)

Cette sincérité de l'œuvre d'art est à peu près entière dans les époques classiques, et c'est elle qui fait la grande supériorité, l'excellence durable des monuments qu'elles ont laissés. De notre temps, le souci matériel et la préoccupation de la vente ont tué la sincérité. Aussi est-ce dans la poésie, qui semble un peu mieux à l'abri de ces misères, que l'on a plus de chances de la rencontrer aujourd'hui. Mais encore ici il faut faire la part « de la recherche du bizarre, de

l'inouï, du *jamais vu*, ou des ambitions d'école et de l'esprit de système. » (15 sept. 1892.)

Je n'ignore pas que ces nouveaux principes de critique littéraire appliqués aux œuvres d'art paraîtront extrêmement dangereux à un grand nombre de nos esthéticiens, uniquement ou presque uniquement préoccupés de la forme. On reprochera cette préoccupation morale à Sabatier, comme rétrécissant l'horizon de sa critique et l'empêchant de comprendre et d'apprécier pleinement les œuvres littéraires. Sabatier était convaincu du contraire :

La vérité morale, disait-il, étant la plus haute, nous élève au point de vue le plus large. De cette cime lumineuse, tous les horizons se découvrent et chaque chose apparaît à son plan véritable. Ce qui rétrécit les jugements de la critique et les fausse, c'est bien plutôt une trop grande docilité à suivre les caprices de la mode, les paradoxes du jour, les théories plus changeantes en fait d'art et de poésie que dans tout autre domaine. La vérité morale qui libérerait la critique de ces servitudes mondaines libérerait aussi la littérature, en lui fournissant un idéal qui ne changerait pas, et auquel l'artiste pourrait se donner tout entier. Dans la vie pratique, rechercher directement et impatientement le bonheur, c'est un sûr moyen de ne pas l'atteindre. De même, dans l'art : la préoccupation du succès affaiblit l'ouvrier et gâte l'œuvre. Le talent est soumis à la même loi que la volonté. Se rechercher soi-même, c'est se perdre ; s'oublier et se donner, ce serait pour l'art le secret de se retrouver fortifié et ennobli¹.

La préoccupation morale forme le principe intérieur et l'âme même de la critique de Sabatier. Et

1. *Lettres du dimanche*, préface.

il n'est pas douteux que, bien loin de nuire à ses jugements, cette préoccupation leur a donné, tout au contraire, ce qui, dans notre siècle, pourrait bien avoir manqué le plus à la grande majorité de nos critiques, je veux dire le fond et la solidité. Quoi qu'il en soit, Sabatier, par ce souci des idées morales, forme un contraste saillant avec la plupart de ses confrères. Il suffit de lire quelques pages de lui pour sentir qu'il a pris son point de départ bien loin de notre littérature parisienne, qu'il a d'autres origines. « Le protestantisme, écrit-il quelque part, a pu être esthétiquement médiocre, il ne l'a pas été moralement; et c'est sa gloire la plus pure que d'avoir mis partout et toujours la conscience au premier rang. » Ce souci des idées morales est la part du protestantisme et de l'éducation protestante dans l'œuvre littéraire de Sabatier. Loin d'oublier lui-même et de faire oublier aux autres ses origines, Sabatier a déclaré, à propos du livre de M. Francis de Pressensé sur le cardinal Manning, combien il éprouvait de reconnaissance et de piété filiale pour l'Eglise dans laquelle Dieu l'avait fait naître :

Dieu m'a donné une mère qui n'était qu'une humble montagnarde. Je veux parler de l'Eglise des Cévenols, Eglise de pâtres et de paysans, qui, persécutée atrocement pendant deux siècles, par cette Eglise objective, une, infaillible, tant admirée par M. de Pressensé, a vécu sans sacerdoce ni sacrements, sans infaillibilité, sans pasteurs même, uniquement avec la Bible au foyer de famille, et le témoignage du Saint-Esprit au fond du cœur. Dans sa misère, sa détresse, son ignorance, cette mère, qui longtemps n'eut d'autres refuges que les gorges des bois ou les cavernes des montagnes, n'en a pas moins enfanté de fortes

générations de chrétiens vivants et fidèles qui s'efforcent depuis un siècle de lui donner ce qui lui manque. Ils peuvent s'y mal prendre et n'y pas toujours bien réussir, mais du moins ils aiment la mère commune d'un amour dévoué jusqu'à la mort. Quant à moi, je ne saurais dire ce que j'éprouve pour elle de reconnaissance et de piété filiale quand je songe à ces deux choses que j'ai trouvées dans son héritage et que je tiens pour les plus grands biens d'ici-bas : l'Evangile et la liberté. (8 oct. 1896.)

CHAPITRE III

Sabatier et la poésie.

Sabatier excelle surtout à caractériser les poètes. Il a écrit des vers dans sa jeunesse. Plus il a vécu, plus il a aimé et goûté la poésie : « Je suis de ceux, je l'avoue, qui ne trouvent rien de plus beau que les beaux vers, qui considèrent la poésie comme le langage primitif et naturel de l'âme, à qui la plus belle prose paraît être une chute et comme un langage abaissé et dégénéré. Toute poésie n'est-elle pas un souvenir de l'Eden et ne nous ravit-elle pas un moment au-dessus des misères au sein desquelles nous sommes tombés? » (11 fév. 1876.)

Il faut être vraiment poète soi-même pour goûter la poésie et en parler comme le fait Sabatier. On peut lui appliquer ce que Rambert disait de Vinet : « Il avait de la poésie dans l'âme. » Sous la vigueur de l'intelligence se cachait une sensibilité très vive et très profonde. L'habitude du raisonnement n'avait pas desséché son cœur et créé en lui une « âme de littérature. » Il nous dit quelque part l'émotion esthétique et religieuse à la fois qui s'empara de lui dans la modeste église de Saint-Pierre-des-Liens, à Rome, devant le Moïse de Michel-Ange et qui, durant plus

d'une demi-heure, le tint à ses pieds la poitrine oppressée et les yeux humides. »

Il nous semble vraiment qu'il a compris la poésie, ou plus exactement l'essence de la poésie, comme peu de personnes l'ont comprise de nos jours.

On peut, selon lui, envisager la poésie sous deux aspects. Ou bien, elle exprime cette vie supérieure que tout esprit actif, tout cœur généreux porte cachée au fond de lui-même. Dans ce premier cas, elle « paraît inhérente à toute âme d'homme que ne satisfait pas la réalité présente, la joie passagère d'un jour de fête, que le malheur a visitée peut-être et qui, depuis lors, se réfugie dans le rêve ou dans le souvenir. Elle ressemble alors, dans la vie des plus humbles, à ces petites sources murmurantes et cristallines qui naissent parfois dans les coins les plus cachés de la montagne, dans les enclos les plus étroits et font germer et fleurir sur leurs bords les fleurs les plus simples et les plus délicates. » Cette poésie de la vie intérieure « remplit surtout un ministère de consolation; elle aide à supporter le fardeau de la vie, elle soulage les peines qu'elle raconte, inspire la patience et le courage et vient rejoindre la religion elle-même, à qui elle ressemble, pour l'aider à remplir cette mission bénie. » Elle est une révélatrice d'âme. Elle jaillit spontanément de l'intimité même de la vie morale du poète et nous en livre du même coup une révélation forte et précise. « Les proportions du cadre, l'illustration du héros n'y font pas grand'chose; le tableau est toujours le même; le héros change de nom sans changer de caractère; ce héros, c'est vous, c'est moi, c'est l'homme partout le même, partout souffrant et

priant, résigné et désespéré, dans toutes les langues et sous tous les cieux. » (25 juin 1896.)

Mais on peut prendre la poésie dans un autre sens. Elle est alors la création du génie; elle crée son monde et ses héros d'après le modèle idéal auquel l'humanité aspire; et elle devient, à un moment donné, « la révélation lumineuse pour tous de l'idéal humain, le verbe qui manifeste à chaque homme le secret de son cœur, la loi de sa conscience et le but de sa vie. » Quand elle apparaît dans l'antiquité, avec un Homère, un Eschyle ou un Sophocle, et dans les temps modernes, avec un Dante ou un Shakespeare, un Corneille, un Goethe ou un Hugo, elle illumine toute une littérature et toute une suite de siècles. « C'est alors la voix même de l'humanité, cherchant sa route dans la nuit, criant au Dieu inconnu, se consolant avec le regret de ses rêves ou essayant de se faire une foi nouvelle de tous les débris pieusement recueillis de ses croyances anciennes. Religion, philosophie, science, poésie, toutes ces grandes choses si différentes de nature se touchent alors par leurs cimes, se mêlent et se confondent en une aspiration suprême qui est comme la prière universelle. » (30 oct. 1885.) « Chaque poète vraiment créateur exprime toujours le plus haut idéal de son temps et prophétise sur la plus haute cime qu'ait atteint la caravane humaine. » (3 mai 1894.) Rien n'est plus rare que cette poésie souveraine. « Elle ressemble à ces cimes isolées qui dressent de place en place, à l'horizon lointain, leur blancheur éclatante dans le ciel bleu. » (24 juin 1896.)

Auguste Sabatier n'a donc pas de la poésie une idée médiocre. Et c'est précisément parce qu'il croit encore

à son rôle bienfaisant et nécessaire, parce qu'il la conçoit comme la plus belle manifestation du génie de l'homme, comme sa plus complète et plus intime expression, qu'il n'ouvre jamais sans défiance les volumes de vers contemporains. Cependant, par le temps qui court, le critique doit aux poètes quelque attention et quelque sympathie. La foule ne leur prête qu'une attention dédaigneuse. Le fait d'écrire en vers témoigne donc d'un réel désintéressement. Si les poètes chantent, c'est qu'ils obéissent à une impulsion intérieure, c'est qu'en eux, sous le choc de la vie ou sous l'impression de la grande et mystérieuse nature, quelque chose a frémi; c'est que la célébrité immédiate ne les tente pas et que le plaisir qu'ils se donnent leur tient lieu de tout le reste.

Il faut encore ajouter que la poésie a ceci de particulier et de supérieur à la prose, c'est qu'elle tient de plus près au fond de l'âme et par suite le révèle plus complètement. Aussi, quand on veut suivre les manifestations les plus importantes de la vie intime d'un peuple, la poésie n'est-elle pas moins intéressante à étudier que les œuvres en prose.

A l'époque où Sabatier commença ses articles littéraires dans le *Journal de Genève*, la poésie française, malheureusement, était en pleine décadence. La plupart de nos poètes célèbres, Musset, Vigny, Lamartine, Gautier étaient morts. Victor Hugo vivait encore, mais son œuvre depuis longtemps ne relevait plus de la critique et il était entendu que son génie n'était pas justiciable des lois ordinaires. La superstition d'une foule ignorante et crédule, qui cherche des dieux nouveaux pour remplacer ceux qu'elle a perdus, imposait

silence à la libre critique. Quand les éloges ont l'air d'être des flatteries, les moindres réserves ressemblent facilement à des attaques inspirées par la passion. Sabatier, qui n'avait pas plus de goût pour les unes que pour les autres, ne s'est jamais résigné, malgré tout, à admirer Hugo comme une « brute. » Il sent vivement la grandeur de son œuvre poétique. Quand le poète reparait tout à coup, il rend les armes, plus heureux et plus convaincu que tous les adorateurs aveugles ou complaisants. Mais il ne trouve pas tout admirable ; il n'hésite pas à dire, même avant la mort de Victor Hugo, qu'il y a dans son œuvre des parties solides et des parties caduques, que l'absurde et le monstrueux restent monstrueux et absurdes chez Victor Hugo lui-même, que le procédé et la déclamation remplissent les trois quarts de ses dernières œuvres, et que ce serait mal honorer le plus étonnant génie poétique du xix^e siècle que de mettre sur la même ligne « son inspiration divine à certains moments » et sa « lourde et fausse rhétorique qui retentit comme une armure vide, avec un bruit de ferraille. » Il parle même de « décadence » et de « râbachage » à propos des œuvres de la vieillesse du poète, *Religions et Religion*, *L'Archipel de la Manche*, *Torquemada*, *Les Quatre vents de l'esprit*, etc.

C'est avec cette même indépendance qu'il analyse les œuvres que le poète, avec cet esprit pratique qui n'était pas moins remarquable que son génie, avait laissé dans ses tiroirs pour tenir en haleine après sa mort l'attention du monde littéraire : « Ce sont, écrit-il, les derniers copeaux ramassés dans l'atelier du grand travailleur, mais ce sont des copeaux, non des

œuvres. » Non qu'il n'y ait dans ces œuvres posthumes, habilement lancées par des disciples qui étaient des maîtres dans l'art de la réclame, « des choses admirables encore, des éclairs — les volcans ne s'éteignent pas d'un seul coup; — mais, de jour en jour, la gerbe de flammes se change en colonne de fumée et la lave d'or ruisselante, en pluie de pierres poncees et de cendres. » (2 avril 1886.)

Vinet pensait que, de tous les grands poètes du siècle, Hugo était celui qui d'instinct allait le plus avant et jusqu'au cœur de l'Évangile. Sabatier a cherché à dégager l'inspiration vraiment chrétienne de cette poésie. Il fait remarquer par quelle idée l'écrivain a rejoint l'Évangile et de quelle façon il peut être présenté comme le poète le plus profondément chrétien de notre âge : « Qu'est cet effort persévérant et en somme heureux de faire éclater aux yeux et à l'imagination la beauté des choses laides, la grandeur de l'âme humaine jusque dans ses dégradations: de retrouver le rayon divin dans le corps de Quasimodo, dans les instincts de Lucrèce Borgia ou la conscience de Jean Valjean, sinon le développement du principe évangélique lui-même et la poésie spécifique de la religion qui a fait son symbole de l'instrument de supplice le plus repoussant¹? » La poésie de Victor Hugo, dit-il ailleurs, rencontre aux bons endroits « de ces mots révélateurs qui illuminent l'âme et ne sont, quand on y regarde de près, que des mots chrétiens traduits avec puissance. » (31 mai 1888.)

Après tout, même en ses erreurs, sa poésie s'élève

1. *Revue chrét.*, avril 1881, p. 251.

contre notre prose, et sa foi contre les négations de notre matérialisme. Il était optimiste jusqu'à l'utopie, il croyait en Dieu et en l'homme, « et trouvait, pour professer cette vieille foi, des accents qui réveillaient l'espérance et consolaient la douleur. » Tout ce que Victor Hugo adorait, notre génération le renie et le foule aux pieds. Les grandes ambitions et les vastes pensées du poète ne répondent à rien dans le présent. « Notre âge, conclut mélancoliquement Sabatier, est comme une plaine immense, unie mais basse, et, quand notre regard la parcourt et la mesure, le point où il revient et s'attache, c'est encore, c'est toujours le grand poète, *le vieux volcan qui fume à l'horizon.* » (15 juin 1883.)

Victor Hugo a prolongé d'un quart de siècle le romantisme. Mais derrière le magnifique déploiement du poète, de nouvelles formes poétiques s'élaboraient en silence. A partir de 1850, sous l'influence des sciences positives, une grande transformation se fit dans notre manière de penser et de sentir. La littérature cessa d'être personnelle, et l'œuvre d'art ne fut plus que d'une manière occasionnelle la manifestation et l'expression de l'écrivain. Ce que Sainte-Beuve et Taine opéraient dans la critique, en la transformant en science de description et d'observation pure, ce que Renan et Littré faisaient en histoire par l'exégèse et l'érudition, ce que Balzac et Flaubert introduisaient dans le roman par l'observation réaliste des mœurs du jour, Leconte de Lisle le réalisait de son côté dans la poésie.

Sabatier ne pouvait se résoudre à mettre la poésie

parnassienne au niveau de celle des grands romantiques. Non qu'il méconnût le service que l'école nouvelle avait rendu aux lettres. Les romantiques en général avaient affecté de dédaigner la correction, la pureté, la beauté du vers. Les parnassiens sont venus leur rappeler qu'on n'exprime rien d'immortel que par le moyen de la perfection de la forme. Par malheur, les poètes de cette école, en s'appliquant à rendre l'expression toujours plus savante et plus riche, en vinrent fatalement à mettre l'essentiel de la poésie dans la construction du vers; ils la privèrent de son âme même et en firent quelque chose d'extérieur où les secrets du métier étaient tout. De plus, en affectant pour la pensée ou les sentiments le plus profond dédain, en limitant leur art à un cénacle, ils isolèrent la poésie de la vie populaire et nationale. « Ils détachèrent la plante de la poésie de la terre nourricière, qui est l'âme du peuple, l'âme publique et commune. » Ce qui manque le plus dans ces vers « c'est la poésie, je veux dire ce frémissement du cœur, ce sourire de l'âme, cette vibration sonore de l'être tout entier qui aime et souffre, rit ou pleure, prie ou espère. »

En revanche, si quelques poètes ont échappé à ce dessèchement, ce fut à la condition de rompre avec le *credo* du nouveau Parnasse. Chez eux, la beauté plastique du vers et l'inspiration intime arrivent à s'harmoniser et à se fondre. Il en est un qui s'offre à nous : Sully Prudhomme, le poète des douleurs intimes, des aspirations impuissantes, des désirs insoumis. Sabatier rencontrait ici une âme toujours en peine, un esprit perpétuellement en travail, cherchant partout la vérité absolue, sans la rencontrer nulle

part, et gardant, même dans le cours d'une existence en somme facile, une tristesse inquiète et comme le ressentiment d'une immense déception :

Ce n'est point chez lui une disposition chagrine ou une humeur mélancolique ; c'est qu'il a placé à une hauteur inaccessible le but de sa pensée et son idéal poétique. Il souffre comme d'une épreuve personnelle d'un mal qui ne tourmente guère le commun des hommes. Il est déçu de ne pas trouver l'idéal réel et le réel idéal. Son rêve même ne le satisferait plus dès qu'il serait réalisé, c'est-à-dire dès qu'il cesserait d'être un rêve. La réflexion brise chez lui l'élan spontané de la vie. Il y a là un raffinement de tourment intérieur et de désespérance¹.

Sabatier admire sincèrement les deux grands poèmes de Sully Prudhomme, *La Justice* et *Le Bonheur* ; il en fait comprendre la nouveauté caractéristique et indique de quel courant d'idées, de quel drame intérieur et profondément moral sont sortis ces deux œuvres philosophiques. Il n'hésite pas à déclarer que *La Justice* est la plus riche et la plus forte création poétique de notre temps. Mais le moraliste intervient à son tour et examine les questions infiniment complexes que soulèvent ces poèmes de si haute inspiration, ou plutôt toute l'œuvre poétique de Sully Prudhomme.

Dès l'origine, la poésie s'est compliquée chez lui de recherches philosophiques ; il a voulu y faire rentrer le monde de la science, de l'industrie, sans renoncer pour cela à l'idéal et au sentiment. « Si l'on met à part dans son œuvre le côté personnel et la part de vie

1. *J. de G.*, 24 mars 1882 ; *Revue chrét.*, 1882, p. 235.

intime que tout vrai poète lyrique épanche dans ses vers, il reste, comme fond et substance de sa poésie, une philosophie de l'effort humain dans l'œuvre de la civilisation, l'inquiétude moderne que laisse après elle dans l'âme toute grande découverte, une ardente sympathie pour tout ce qui souffre injustement et en appelle à une justice définitive. » (25 octobre 1895.)

Quelques-uns trouvent qu'à s'emparer de ces domaines nouveaux, la poésie n'a rien à gagner, qu'elle n'est pas faite pour se plier à l'expression des choses d'ordre tout positif. De là vient, disent-ils, le caractère quelquefois embarrassé et tendu des vers de Sully Prudhomme. La pensée du poète lutte sans cesse pour dompter la matière rebelle, et le succès ne couronne pas toujours son effort. La logique du raisonnement, la réflexion philosophique, décolorent les idées et rendent forcément le style lourd et terne. D'autres croient au contraire qu'à agrandir son domaine en s'alliant avec la philosophie et la science, la poésie a tout à gagner, et rappellent que ce n'est là qu'un retour à des traditions oubliées, puisque, dans les temps antiques, la poésie, la philosophie, la science, n'étaient pas séparées.

Sabatier, lui, estime que le domaine de la poésie n'est pas aussi rigoureusement circonscrit que d'autres l'affirment, et qu'il s'est fait de nos jours, grâce aux découvertes des sciences de la nature, une conception du monde qui ébranle puissamment non-seulement la pensée, mais encore l'imagination et le cœur de notre génération :

La science détruit des rêves, cela va sans dire; mais

elle fait aussi surgir des sources nouvelles d'émotion et de poésie. En tout cas, elle façonne notre esprit et notre langage; elle nous impose ses méthodes, son point de vue général, sa manière de raisonner, même lorsque nous résistons à ses conclusions. Prenez par exemple le darwinisme. Tous les savants ne sont pas encore darwiniens au sens technique du mot, et peut-être ne le seront-ils jamais. Mais quelle importance n'a pas prise la philosophie issue du darwinisme? Quel est le poète ou l'écrivain du jour qui pourrait dire qu'il se serait exprimé de la même façon avant l'apparition de cette nouvelle conception du monde? La poésie s'inspirera donc de la science; mais ne vous imaginez point pour cela qu'elle deviendra plate, utilitaire et positive. Dans ce cas, elle cesserait d'être et il n'en faudrait plus parler. Au contraire, si la poésie survit encore, elle représentera de plus en plus le côté intérieur de la pensée, dont la science ou la philosophie sont le côté extérieur; elle sera toujours plus intime et subjective, et, pour tout dire d'un seul mot, idéaliste. La muse a de ces revanches inattendues et triomphantes contre le savoir positif; il lui suffit de toucher ces lois, ces systèmes et ces formules de son souffle embrasé pour les dissoudre aussitôt, les pétrir à son gré et en faire les expressions d'états intérieurs, la notation harmonieuse de la musique qui toujours chante en elle. Dans cette poésie de l'avenir, le monde ne sera que le signe de l'âme du poète même. Tout le décor de la nature, tous ses trésors de forme et de couleur, toute sa musique, toutes ses forces et ses lois, ne seront que l'expression dans une langue étrangère du drame ou de l'ode intérieurs, tour à tour indéfinis comme l'univers ou limités et personnels comme une âme d'homme. (1^{er} février 1888.)

Mais voici, à propos du *Bonheur*, une observation plus grave et qui va plus au fond des choses. Sabatier constate, dans ce long poème dont le sujet est le problème de la vie future, l'absence presque complète de

Dieu. Dans la courte préface où il expose le dessein qu'il s'est proposé, l'auteur dit bien qu'il lui a fallu, en dépit de la scandaleuse et horrible mêlée des forces naturelles, admettre une divinité paternelle; mais, dans le cours de son ouvrage, « on cherche vainement le moindre recours, le moindre élan de confiance en cette divine paternité. » Après avoir cité ce que le poète dit de plus positif de Dieu dans l'unique passage où il parle de lui, Sabatier continue en ces termes :

Le problème posé en dehors de Dieu, en dehors du sentiment de sa présence, en dehors de la foi en son amour tout-puissant, est radicalement insoluble et parfaitement contradictoire. Orphelin ici-bas, où ira l'homme pour échapper au sentiment de sa fragilité et de son abandon? Vous avez beau, ô poète, le faire voyager d'astre en astre à travers l'espace infini, lui préparer des stations plus ou moins agréables dans ce pèlerinage sans fin, vous ne changerez pas sérieusement sa condition d'être limité, souffrant-et pécheur. Partout il se sentira nul; il porte au cœur un vide, un abîme où vous pouvez jeter le monde entier sans le remplir. Il lui faut Dieu, selon le mot éternellement vrai de Saint-Augustin : *Cor inquietum meum donec in te requiescat*. Voilà pourquoi le bonheur éternel est le plus chimérique et le plus incohérent des rêves en dehors de l'union avec Dieu. Cette union, le cœur religieux la pressent dès ici-bas et même la réalise dans une certaine mesure. Cette expérience intime de la présence de Dieu dans le cœur est, à mon avis, le seul fondement où l'âme humaine puisse appuyer ses espérances d'immortalité. Ainsi compris, *l'éternel* n'est pas seulement le futur; il n'est pas dans la série des temps et des espaces; il est présent aussi bien qu'avenir et se révèle dès maintenant à quiconque sent Dieu vivre en lui, où ce qui revient au même, se sent vivre en Dieu. La foi n'est pas

seulement la promesse, c'est le germe de la vie éternelle. Quiconque ne la sent pas déjà dans son cœur aura beau la chercher jusqu'aux confins de l'univers, il ne la trouvera nulle part. (22 mars 1888.)

De telles pages, et d'autres encore, non moins remarquables, n'étaient pas pour passer inaperçues. On peut dire que la critique littéraire, ainsi comprise et appliquée, devient une éloquente leçon qui s'adresse à la conscience des lecteurs encore plus qu'à leur esprit.

De la réaction provoquée contre l'école parnassienne est née, vers 1885, l'école décadente ou symboliste. L'abus de la forme précise et correcte a provoqué le mépris de la forme même. Aussi bien, dans les littératures vieillies, un excès amène-t-il souvent un excès en sens contraire. C'est à la langue que s'en est prise l'école décadente. D'après elle, le grand secret de la poésie est de rendre l'impossible, l'incomplet, d'exprimer tout ce que la précision, la netteté et la correction de la forme limitent ou détruisent en le déterminant. Les lettres et les syllabes représentent des sensations de son et de couleur; l'art du poète doit consister à les arranger non pour qu'elles forment des propositions cohérentes et claires, mais pour que de leur choc ou de leur harmonie naissent spontanément les sensations que l'on veut provoquer. La phrase poétique se déroule comme une phrase musicale ou comme une gamme de couleurs.

Sabatier s'est montré fort attentif à cette nouvelle école poétique. D'abord il était très indépendant dans ses admirations, et je ne crois pas qu'une seule manifestation d'art lui soit restée incomprise. Il savait

qu'aucun genre littéraire n'est voué à l'immortalité et que la poésie s'est renouvelée plusieurs fois par l'initiative de quelques grands poètes. Dans l'état d'abaissement où se trouvaient les lettres françaises, il avait le regard tourné du côté de l'avenir. Il voyait poindre à l'horizon de vagues formes nouvelles qui allaient, croyait-il, se préciser en s'approchant. Et puis, la plupart des poètes de cette école étaient jeunes; ils se levaient pleins de ferveur et d'ambition et ils exerçaient sur toute une portion de la jeunesse française une réelle influence. Ces nouveaux venus pouvaient donc être intéressants à étudier.

Sabatier a eu la curiosité d'interroger les œuvres des principaux d'entre eux et de parcourir quelques-unes de leurs revues aux couleurs multicolores pour se rendre compte de leurs théories littéraires. Sa déception a été grande. Pendant longtemps, il eut de la peine à prendre au sérieux ce mouvement littéraire; il était tenté de croire que c'était là une de ces excentricités poétiques comme il en fleurit toujours au quartier latin, « le jeu de quelques étudiants en rupture de médecine ou de droit, de quelques survivants attardés de la vie de bohème qui s'amusaient à mystifier le public et à étonner les bourgeois. » (8 octobre 1886.)

Mais il se trompait. Ces jeunes novateurs étaient trop sérieux pour n'être pas sincères, du moins autant qu'on peut l'être quand on s'enferme dans le parti pris et le système. Leurs manifestes poétiques étaient solennels comme des oracles. Au reste, une gageure si soutenue réclamerait un effort disproportionné au plaisir ou au profit qu'on en retirerait.

Sur un point, il donne raison à nos poètes. Ils sont les fougueux adversaires du naturalisme, et leur école est née d'une réaction contre celle des parnassiens. Ils soutiennent avec entrain que l'art n'est pas la copie du phénomène extérieur, que derrière la chose vécue, c'est-à-dire vue et éprouvée, il y a l'idée, et dans le corps, une âme. Or, c'est cette âme cachée des choses, cette signification profonde des êtres, qu'ils croient intéressant d'atteindre avant tout. Pour Sabatier, il y a une vérité profonde dans cette pensée du mystère dont nous sommes environnés de toutes parts : « Quand nous entrons en tête-à-tête avec nous-mêmes, nous nous trouvons en présence d'un Inconnu plus grand que nous et dont nous ne savons tout d'abord s'il nous est ami ou ennemi. Ce mystère est même le mystère initial d'où sort le sentiment religieux, la seule chose qui donne du sérieux et de la gravité à nos actes et à nos pensées. » (16 juillet 1896.)

Les symbolistes ont vu ou senti que la poésie doit suggérer plus de pensées qu'elle n'en exprime. Par là ils ont eu au moins le sentiment de ce qui fait la beauté du vers. Mais en art, pas plus qu'en morale, les intentions ne suffisent. Ce qui caractérise nos poètes, c'est le contraste entre leurs théories esthétiques et leurs œuvres. Ils ont recours constamment au symbole. Sabatier est loin de nier la nécessité du symbole ; il est au contraire le premier à dire que de l'architecture à la musique, il n'y a pas une forme d'art qui ne soit symbolique¹. Mais il croit que ce

1. *Esquisse*, p. 391.

moyen d'expression ne se légitime que parce qu'il rend « plus claires, plus vivantes, plus précises, des idées ou des sentiments qu'une expression abstraite laisserait inertes, sans contour et sans beauté. » Tout symbole est pour lui en ce sens une révélation. « Il doit être lumineux en dedans et transparent au dehors. » (10 mai 1892.) Mais toutes les fois que le symbole n'enveloppe pas dans les plis et replis de ses voiles quelque idée substantielle et profonde, quelque vérité vivante, on tombe « dans le balbutiement inintelligible et dans la glôssolalie mystique. »

C'est ce qui est arrivé à nos poètes symbolistes. Stéphane Mallarmé a été salué grand poète parce que personne n'a pu le comprendre. Les périphrases de l'école de Delille étaient des merveilles de clarté et de précision auprès des énigmes du chef reconnu de l'école décadente. « En voyant des mots qui paraissent d'abord vouloir s'enchaîner d'après les règles de la syntaxe, vous supposez qu'ils doivent avoir un sens; vous cherchez à comprendre, vous tendez tous les ressorts de votre esprit pour deviner ce que l'auteur a caché sous ces tons et ces images. Le dindon de la fable écarquillant ses yeux pour voir les ombres d'une lanterne magique non allumée paraît enviable à celui qui lit un recueil de vers semblables. » (28 juin 1888.)

D'autre part, on ne saurait plus complètement s'affranchir des règles les plus élémentaires de la poésie. On a imaginé de supprimer d'abord la césure, puis l'alternance des rimes, puis la rime elle-même; on a fait des vers de toutes mesures; puis des vers sans aucune mesure. On a réduit tout l'art poétique

à cette simple règle : le vers absolument libre. Cette façon de raisonner rappelle à Sabatier le programme de nos anarchistes politiques : plus de lois, plus de chaînes, rien qui gêne l'expansion des égoïsmes et des appétits. Il craint fort que nos réformateurs « ne soient les anarchistes de la littérature, et, qu'en proclamant cette stupide idée de la liberté pure, ils ne traînent le néant après eux. » (7 mai 1896.)

Il passerait volontiers sur les libertés que prennent ces poètes avec la prosodie — il reconnaît même qu'ils ont débarrassé la poésie de quelques règles tyranniques qui entravaient la liberté de l'expression —, s'ils avaient quelque chose d'original ou de personnel à dire. Malheureusement, ce n'est pas le cas des symbolistes. Au surplus, ils ne renversent pas seulement la prosodie, ils détruisent encore la syntaxe. Notre langue, perfectionnée par une longue succession d'écrivains de génie, se fausse et s'abâtardit par les libertés qu'ils prennent avec elle. Sabatier s'élève avec force contre cette déformation violente qu'ils font subir à la langue française dont ils ne savent plus le prix : « Elle est peut-être la partie la plus précieuse de l'héritage de nos pères. C'est un bien sur lequel les plus petits ont le droit de veiller avec jalousie. C'est la mère qui nous allaite tous dès l'enfance d'un lait pur et fort. C'est elle qui permet la communion des esprits. Personne, pas même les grands seigneurs, n'a le droit de lui manquer de respect. » (19 sept. 1895.)

Sabatier ne constate-t-il donc, dans l'état de la poésie française en cette fin de siècle, que des symptômes de décadence? Et parce que les écoles poétiques sont mortes, faut-il croire les prophètes de

malheur qui viennent nous démontrer que la poésie est en train de mourir et qu'il ne reste plus guère qu'à en mener le deuil? Sabatier ne le pense point. Il fait remarquer tout d'abord « que cette seule pensée est encore poétique, que des poètes seuls peuvent conduire le deuil de la poésie, et que celle-ci, dès lors, ne peut mourir que pour renaître de sa mort même. » (3 août 1899.) Mais il a fait mieux que soutenir cette thèse; il est allé à la recherche de la poésie, et il n'est pas revenu les mains vides.

Il constate, dans les dernières années du siècle, un réveil très remarquable de la poésie provinciale. Son attention et ses espérances se portent souvent du côté de ces poètes de province qui mettent leur fierté à ne chanter que leur pays et qui lui restent attachés par les fibres les plus secrètes de leur être. Certes, il ne songe pas à les surfaire; ce ne sont ni les plus grands, ni les plus parfaits de nos poètes, mais du moins, ce sont des poètes, et c'est l'immense avantage qu'ils ont sur nos artistes d'école. Et ils sont poètes « parce qu'ils ne faussent ni leur cœur ni leurs sentiments : leurs larmes et leurs joies nous touchent parce que ce sont de vraies larmes et de vraies joies. » Alors que les poètes d'école se ressemblent tous « comme des ouvriers anonymes réunis dans un même atelier, se servant des mêmes outils pour faire la même besogne, » et qu'il est impossible de les distinguer les uns des autres autrement que par le choix de leurs sujets, les poètes du sol natal, au contraire, « ont tous leur physionomie individuelle, leur accent distinct, leur manière propre de parler et de sentir. » (7 nov. 1889.) Venus en pleine nature, ils ont le par-

fum du coin de terre particulier d'où ils sont sortis ; ils gardent toujours un certain goût de terroir. « Heureux le poète qui peut inscrire son nom aimé, non pas sur les rayons obscurs d'une bibliothèque, mais au plein soleil, dans un coin béni de l'immense et éternelle nature ! » (13 déc. 1894.)

Partout, Sabatier recherche l'inspiration locale, visitant avec une piété attentive toutes les provinces de la vieille Gaule, passant même les frontières toutes les fois que la langue française est parlée au-delà. C'est dire qu'il n'a négligé ni Rodenbach, le doux peintre des villes mortes ou endormies, ni Rambert, le poète des alpages de Gruyère. C'est de cette poésie des provinces, de cette littérature du terroir que peuvent sortir encore les renaissances futures.

Entre toutes les questions relatives à l'art et à la littérature dont Sabatier est amené à s'occuper, il en est une qu'il a examinée à diverses reprises et que je voudrais reprendre à mon tour : Y a-t-il, peut-il y avoir une poésie protestante, et s'il y en a une, quels en sont les caractères ? La question est particulièrement complexe et délicate. Si quelques faits viennent attester l'existence d'une poésie protestante, il en est une série d'autres de nature à éveiller le doute et à faire hésiter le jugement. Aussi Sabatier ne répond-il pas à cette question d'une manière absolue : il ne fait que passer en revue les divers aspects du problème.

Il ne s'agit pas de savoir si le protestantisme peut avoir une poésie. La question est tranchée d'avance et d'une manière triomphante. En Angleterre, en Allemagne, en Amérique, en Suisse, dans les pays

scandinaves, il serait facile de dresser une longue liste de poètes. Mais, dans ces pays, l'esprit de la Réforme s'est identifié avec le génie de la race; et c'est de cette intime union de la foi réformée et de l'élément national ou populaire qu'est née la grande poésie protestante. « C'est du terroir même, du caractère et des habitudes du peuple, de son génie traditionnel en un mot, que la pensée protestante, abstraite par elle-même et passablement incolore, a reçu sa vie poétique, sa couleur pittoresque et sa physionomie. » (5 janv. 1877.)

Il n'en a pas été autrement en France au xvi^e siècle. La Réforme à son début a été un mouvement d'une telle puissance qu'elle semblait devoir entraîner la cour, la noblesse et le peuple. « De 1520 à 1559, en moins de quarante ans, près du quart de la France est conquis. Les églises jaillissent du sol sous l'orage des persécutions par une sorte d'éclosion spontanée et perpétuelle. Cela tient du prodige et du mystère. Paris et Meaux, la Normandie, la Flandre, le Poitou, la Saintonge et l'Aunis, la Guyenne et l'Agenois, le Béarn, la Lozère, les Cévennes, tout le vieux pays albigeois, semblent se transformer à vue d'œil et on ne sait par quelle contagion religieuse que rien n'arrête. » (12 av. 1894.) Il y a eu certainement rencontre entre le génie de la France et la foi réformée; et c'est peut-être à ce moment, en repoussant la Réforme, que notre nation a laissé passer l'heure historique d'où dépendaient ses futures destinées.

Il y eut alors un mouvement poétique où l'esprit des huguenots se faisait sentir, et qui a sa place dans la suite de notre littérature nationale. Pour avoir été

trop tôt tarie en France, cette veine n'était pas moins féconde; exploitée chez nous, elle eût donné les mêmes résultats que dans les nations du nord de l'Europe. Mais, après les guerres de religion, les protestants français sont matériellement amoindris et — ceci est plus grave au point de vue littéraire — isolés de la nation; ils vivent comme des suspects et surtout comme des étrangers, sauf peut-être dans les Cévennes, où l'on a vu naître, pendant la guerre des Camisards et la période du Désert, une sorte de poésie protestante populaire fort intéressante, mais sans durée. Si l'unité politique avait été moins avancée, il ne faut pas douter que certaines régions de la France fussent restées protestantes. Mais les réformés étaient, comme l'ont montré les historiens qui en ont parlé avec le plus d'équité, des révoltés à genoux. « Ils luttaient pour la liberté de leur foi religieuse, non pour leur indépendance politique. Ils étaient sujets loyaux et soumis jusqu'au fond intérieur. Le crime des rois fut de ne pas s'arrêter à la limite où finit l'empire extérieur de la loi civile. Pour dégager les protestants français de ce loyalisme obstiné, il fallut, non pas les misères de toute sorte, les iniquités révoltantes qui précédèrent la révocation de l'Edit de Nantes, il fallut l'exil. Ce n'est que sur la terre de Hollande que Claude, Jurieu, Basnage, vinrent à douter du droit divin des rois et se trouvèrent, malgré eux, pour ainsi dire, des républicains et des avocats de la tolérance. » (22 juin 1893.)

Détaché du sol qui l'avait vu naître, après la révocation de l'Edit de Nantes, le protestantisme français s'est renfermé en lui-même et a renoncé, même quand

les jours de liberté ont reparu, à exister autrement que comme société religieuse pure, sans lien avec la vie générale. « C'est à ces conditions qu'il a dû de réaliser dans l'histoire ce type si original de l'Eglise réformée, l'Eglise la plus spiritualiste du monde, rappelant peut-être plus qu'aucune autre la vie de la première Eglise chrétienne, qui, elle aussi, isolée et étrangère au sein de l'empire romain, n'a pas eu davantage de floraison poétique pendant les trois premiers siècles. D'ailleurs, la poésie est un véritable luxe dont se passent aisément les églises persécutées, tout absorbées qu'elles sont par leurs luttes pour l'existence. La poésie pour elles est alors dans leur vie, dans leur foi, dans leurs souffrances, dans leur martyre, non dans leurs rêves ou dans leurs chants. N'est-ce pas le cas de notre protestantisme, dont l'histoire n'est guère jusqu'au milieu du XVIII^e siècle qu'un sublime martyrologe ? » (5 janv. 1877.)

Sans doute, au sortir de la période du désert, sa situation a changé. Mais son état de minorité religieuse dans une masse qui le presse de toutes parts et tend à l'absorber peu à peu, le met toujours dans des conditions fâcheuses. Par la force même des choses, l'élément nourricier de la poésie, et Sabatier entend par là l'élément national ou populaire, lui manque. Entre le protestantisme et l'âme de notre peuple, il y a je ne sais quelle antipathie historique que rien ne semble pouvoir conjurer. Comment dès lors pourrait-il y avoir ce courant établi, cet échange réciproque entre l'âme du poète et celle de la foule qui sont, nous l'avons vu, nécessaires à la poésie pour vivre ?

Sauf quelques écrivains dont nous pouvons être

justement fiers, chez qui la forme extérieure et l'inspiration intime parviennent encore à s'harmoniser, il semble qu'au point de vue purement littéraire, notre littérature protestante, et par conséquent notre poésie, se caractérise surtout par un désaccord trop sensible entre ces deux éléments de toute œuvre d'art véritable. C'est une illusion funeste de croire que les intentions vertueuses font la bonne littérature et qu'un livre à visées édifiantes est nécessairement un beau livre. Il serait temps d'en faire justice, car elle contribue pour beaucoup à déformer notre esprit littéraire, à égarer notre jugement, et à développer parmi nous de coupables indulgences pour tant d'œuvres insipides qui encombrent nos bibliothèques paroissiales. Notre style est terne, décoloré, « triste, » suivant le reproche célèbre que Bossuet adressait à celui de Calvin dans *Les Variations*. Il s'adresse à l'esprit sans l'intermédiaire de l'image; la grâce, le sourire lui font absolument défaut. Le sentiment de ce qui fait la beauté de la forme nous demeure étranger. Nous nous en sommes écartés par une longue hérédité de termes impropres, de locutions négligées, de fautes contre le génie de la langue française, qui donne à notre façon d'écrire une apparence étrangère. Sainte-Beuve, avec sa psychologie toujours sûre, disait des récits d'un pittoresque si intense de Mme de Gasparin : « C'est le protestantisme qui fait des siennes pour la première fois. » Rien n'est plus éloigné, en effet, du protestantisme que la fantaisie poétique. Le protestant reste toujours maître de lui; la morale chez lui domine l'art et l'écrase; il rapporte tout à l'intention morale, la cherche tout d'abord et juge tout d'après elle.

Sur beaucoup de bonnes âmes sincèrement religieuses, ce simple mot, *l'art*, fait l'effet d'une chose païenne et par conséquent mauvaise. Elles ne se sont jamais aperçues non-seulement que le besoin de la beauté touche aux racines mêmes de notre être, mais aussi que la religion n'étant autre chose qu'une expérience intérieure, c'est l'art qui lui fournit les symboles dont elle a besoin et qui lui donne prise sur le monde extérieur.

Le caractère essentiel du culte calviniste, c'est d'être profondément spiritualiste. Sans pompe extérieure et sans images, il ne parle qu'à la conscience et à la raison. Le culte protestant était une réaction contre le symbolisme du moyen âge, et, comme il fallait s'y attendre, pour se guérir d'un mal, on est tombé dans un autre. On a soigneusement banni des temples toute manifestation d'art. Il ne faut pas trop blâmer cette défiance huguenote à l'endroit des formes extérieures du culte. Autant les formes sont excellentes et nécessaires pour exprimer la vie religieuse, autant elles sont impuissantes à la produire. Leur danger, c'est de donner et d'entretenir des illusions, c'est d'abuser sur les sentiments réels de l'âme ou de changer en un mécanisme inconscient la vie intérieure. Aussi ne faut-il pas s'étonner si la Réforme du xvi^e siècle a distingué dans la religion l'âme et le corps et dégagé le principe idéal du christianisme de toutes les manifestations matérielles où il se trouvait enchaîné auparavant :

L'âme humaine devint le vrai temple de Dieu ; la prière individuelle fut le vrai culte ; la contrition du cœur, le seul et réel sacrifice. Tout finit par se résumer dans le

drame intérieur de la conscience et le témoignage intime du Saint-Esprit. Dès lors, on comprend la stérilité du calvinisme en fait d'art et de symbolisme religieux. Il a tenu à saisir et à garder dans sa pureté transcendante le Verbe divin ; il a craint de l'altérer et de l'amoindrir en le laissant s'incarner dans des formes terrestres. Même la vie et le culte de l'Eglise sont restés sévères et nus. C'est qu'au fond, pour le calvinisme, l'important n'est pas le fait social de l'Eglise, c'est l'individu ; le calviniste est individualiste de principe et de tendance. Son véritable domaine, c'est la conscience. Là se déroule tout entière la sainte tragédie dont le péché, le repentir, la foi, la régénération et la paix sont les actes essentiels. Les plus beaux cantiques de l'Eglise réformée sont des chants individuels exprimant des expériences et des épreuves individuelles. Ce ne sont point des hymnes anonymes sortant du cœur de l'être collectif qu'on appelle la foule ; tous sont signés d'un nom connu et portent une date précise. (5 janvier 1877).

La conscience chrétienne, voilà quelle sera la vraie source de la poésie protestante, source d'un accès difficile, mais singulièrement fraîche, pure et profonde.

Le poète protestant, s'il est bon protestant, « regarde toujours en lui-même et analyse ses sentiments personnels ; il est toujours et presque exclusivement lyrique, si l'on entend par là la poésie intime, celle dont le moi et les expériences du moi fournissent le motif et le thème. Les formes générales et sociales de l'art, par exemple le drame, l'épopée, la satire, lui restent à peu près étrangères. »

Il n'est pas moins intéressant de noter la forme que la vie intérieure prend dans ces poésies et qui tient au genre de piété dont elle découle :

La piété protestante donne à la vie religieuse la forme

et le caractère d'une lutte morale. Ce qui domine ici, c'est l'effort de la conscience pour triompher du péché. La doctrine de la grâce et de la justification par la foi a pour conséquence d'identifier dans la conscience la religion même avec cette lutte morale. Tout se résume pour la piété huguenote dans la rédemption du mal. Loin d'abdiquer, la volonté individuelle se fortifie par cette lutte constante. Aussi, dans la poésie qui en découle, vous rencontrerez très peu d'effusions mystiques, moins encore cette sorte de défaillance voluptueuse de l'être abîmé dans la vision de Dieu, mais presque partout une note militante, un appel à la vaillance, un sanglot de défaite ou un cri de victoire. La poésie religieuse protestante est infiniment plus humaine que la poésie catholique, parce qu'elle est plus essentiellement morale.

Il faut encore remarquer la forme que le sentiment de la nature prend dans cette poésie. Très rares sont les pièces où le paysage est décrit pour lui-même, et sans lien avec la vie morale du poète. Celui-ci a le regard tourné en dedans; les choses du dehors ne l'intéressent qu'autant qu'il y retrouve l'image reflétée de ses aspirations et de ses rêves. Il semble bien que la tendance de cette poésie serait de trop allégoriser la nature.

Les esprits plus préoccupés d'esthétique que de morale en sont parfois agacés. Et on ne peut nier, en effet, que la manie de moraliser à propos de toute chose gâte souvent les meilleures inspirations. Mais le protestantisme français n'a pas encore eu de génie créateur capable de réaliser au dehors toute la poésie qu'il porte en lui. Vienne un grand poète « qui s'abreuve à cette source divine qui descend des sommets de l'art, ne doutez pas qu'il ne réussisse à don-

ner à ce siècle qui se croit blasé sur tout des œuvres originales et neuves dont il n'a pas même l'idée! » (26 déc. 1895).

CHAPITRE IV

Sabatier et le roman.

Sabatier avait moins de goût pour le roman que pour la poésie. Il me semble qu'il songeait à lui-même quand il écrivait : « Le goût des romans, si vif durant la jeunesse, passe avec les années. Il est très rare qu'un romancier nouveau s'impose à nous et force notre attention dès que nous avons seulement dépassé l'âge de quarante ans. Ce sont les jeunes gens qui font la fortune des nouveaux auteurs. » (25 janv. 1884.) Il n'hésitait pas à déclarer, vers la fin de sa vie, que les romans de Cherbuliez étaient les seuls qu'il lût avec plaisir, et que la lecture des autres était pour lui « une corvée dont il ne s'acquittait, très imparfaitement d'ailleurs, que par nécessité de métier. »

La lecture des romans, en effet, devient vite fastidieuse pour un homme qui cherche dans les livres autre chose qu'un simple amusement de l'esprit. Mais le roman est, avec le théâtre, la forme littéraire qui reflète le mieux le mouvement des idées et des mœurs de la société française. Il tend d'ailleurs de plus en plus à devenir « une denrée de consommation courante, dont la société actuelle ne peut se passer et

qu'on lui sert régulièrement comme l'on fait des ameublements à la mode du jour, des vêtements de confection et des boissons douces ou alcooliques, suivant le goût de chacun. » (29 mars 1888.) Dans ce formidable déballage de nouveautés quotidiennes, Sabatier choisit les œuvres qui lui paraissent avoir le plus de mérite. Il a signalé et jugé presque tous les romans de quelque importance qui ont paru en France de 1873 à 1901. Mais ce serait une erreur de croire qu'il ne s'attachait qu'aux grands noms et aux grandes œuvres. Il ne se préoccupait aucunement de la situation acquise des auteurs dont il parlait, ni des tapageuses réclames qui lui notifiaient presque tous les jours l'avènement d'un génie nouveau. Il était très attentif aux talents naissants ; il savait découvrir avec un discernement rare les auteurs dont la modestie éloigne les foules. Il ne connaissait pas de plaisir plus vif pour un critique écrivant dans une feuille influente, que de signaler au public un jeune écrivain qui débute, d'encourager ses efforts par tous les éloges mérités, et de le mettre en garde contre les tendances fâcheuses.

J'ai ici un précieux témoignage que je ne puis me défendre de citer, parce qu'il vient à l'appui de ce que j'essaie d'établir :

Vous savez, m'écrivait M. Anatole Le Braz, comment est faite l'âme d'un débutant de lettres, et quelle riche cargaison d'espoirs on enferme dans son premier livre pour les traversées inconnues. Hélas le plus souvent il coule sous le poids même de son lest, sans qu'une seule ride dans l'immense océan littéraire avertisse du point où il a sombré. Mais si, par aventure, il fait mine de tenir

la mer, vous savez aussi de quel chant d'allégresse on salue le bon vent qui tout à coup se lève de quelque côté du ciel pour lui souffler en poupe et le faire aborder, fût-ce à mi-chemin. J'ai eu quelques-unes de ces rencontres heureuses. Aucune ne me fut plus propice, aucune ne m'est restée plus chère que celle d'Auguste Sabatier. Et ce qui y ajoute à mes yeux un prix spécial, c'est qu'il ne savait guère de moi que mon effort quand il me jugea digne d'en être loué.... Il avait la tranquille et rare audace d'exalter des inconnus et de leur découvrir parfois autant de mérite que si de longs succès les eussent consacrés. Ce ne fut peut-être pas la moindre de ses originalités que d'écouter la voix de son sentiment propre plutôt que celle du « Tout-Paris »¹.

On assiste dans cette correspondance littéraire à l'éclosion d'une foule de jeunes auteurs qui se sont fait depuis une place considérable dans les lettres : Bourget, Maupassant, Anatole France, P. Loti, Jean Aicard, Jules Lemaitre, Edouard Rod, Paul Margueritte, A. Le Braz, René Bazin, etc., etc.

Il ne peut être question ici de passer en revue tous les jugements que Sabatier a portés sur nos romanciers contemporains. Je m'attacherai seulement à quelques points.

Sabatier fait une large place dans sa correspondance à Octave Feuillet. *Le Roman d'un jeune homme pauvre*, qui lui avait fait battre le cœur à vingt ans, lui avait laissé un inoubliable souvenir, et depuis lors, il n'avait cessé de suivre le romancier, toujours prêt à l'applaudir. Il a très bien montré que si tout

1. *Revue chrétienne*, sept. 1904, p. 202, 203. *Enquête sur Auguste Sabatier*.

n'est pas bon, sain ou vrai dans l'œuvre de Feuillet, celui-ci a laissé du moins le roman à sa destination véritable. On accusait ses récits d'être *romanesques*. « Pour ma part, écrit Sabatier, j'ai toujours pensé que si le romanesque avait sa place quelque part, c'était dans le roman. Peu m'importe qu'un récit tourne au conte bleu pourvu qu'il m'enchanter, m'émeuve et me fasse oublier pendant une heure la prose de tous les jours. » D'ailleurs, les héros et les héroïnes de Feuillet ne sortaient point de son cerveau et étaient bien pris dans la réalité, c'est-à-dire dans le milieu spécial pour lequel il écrivait. Malheureusement, il prêtait à ce monde un peu restreint des goûts et des idées, des règles de mœurs, des préjugés, un idéal, qu'ignorent les âmes ordinaires. Cette morale mondaine, quelquefois plus rigoureuse que la morale de l'Evangile, et d'autres fois plus complaisante, paraît suspecte à Sabatier. Il montre que les préjugés, qui n'ont cours que dans les cercles fermés où fréquentait l'auteur, y ont pris la place de la conscience et « engendrent une morale factice, arbitraire et fausse, aussi bien par les problèmes qu'elle fait naître que par les solutions violentes qu'elle leur donne. » (25 janvier 1884.) Cet élément artificiel fera que ce romancier, malgré l'art discret et savant, la finesse d'analyse psychologique, la délicatesse d'expression qu'offre chacune de ses œuvres « sera un témoin brillant des mœurs de notre temps plutôt qu'un moraliste de tous les temps. »

Chez Loti, que Sabatier mettait volontiers avec Daudet au premier rang de nos romanciers contemporains, la pensée pure, la pensée philosophique est

presque absente. Il est en littérature comme une force de la nature se déployant avec une sorte d'inconscience. Il reste perpétuellement dans la région instinctive de la sensation ou du sentiment. C'est une « machine admirablement organisée pour recevoir les impressions des choses, les répercuter et les rendre ensuite par un choix nouveau de mots qui conservent et renouvellent le frisson primitif. »

C'est peut-être là ce qui explique cette infinie tristesse qui « enveloppe comme d'un brouillard, coloré quelquefois, le plus souvent gris et morne, toutes ses créations même les plus légères. » (15 oct. 1886.) Cette tristesse n'est pas d'ordre littéraire comme la mélancolie du commencement du siècle; elle n'est pas davantage d'ordre philosophique. Loti est triste comme si la terre lui échappait, et parce que la vie instinctive ne peut se suffire à elle-même et qu'elle s'affaisse toujours sous le poids des fatalités extérieures :

Non-seulement la sensation est en soi douloureuse, mais encore elle est nécessairement enfermée dans l'espace et dans le temps, c'est-à-dire qu'elle est dénuée de toute consolation. C'est la réaction de l'esprit pensant et voulant contre les choses, qui peut seule faire contrepoids à l'accablement de la sensation. Or, cette réaction morale qu'exprimait Pascal, quand il dressait sa pensée contre la masse écrasante de l'univers : « L'homme n'est qu'un roseau, etc., » — cette réaction ne se produit pas dans l'esprit de Pierre Loti. Si cet élément d'intelligence et de liberté supérieure au monde s'y trouvait, son œuvre serait peut-être plus tragique, mais moins accablée et moins monotone. (10 sept. 1891.)

Sabatier, après avoir expliqué d'où vient la tris-

tesse du romancier, se demande pourquoi cette tristesse est si humaine et par cela même si sympathique, pourquoi elle nous émeut et nous arrache parfois des larmes. C'est que Loti a le cœur tendre et obstinément fidèle. Aimer, c'est offrir à l'ennemi un plus grand nombre de points vulnérables, c'est s'exposer à souffrir pour les autres et dans les autres :

Loti semble avoir à un degré exceptionnel ce pouvoir de souffrir dans autrui, dans ceux qu'il aime, mais aussi dans tous ceux qu'il voit et jusque dans les bêtes qui souffrent sans se plaindre et nous regardent parfois d'un regard si mystérieux et si angoissé. C'est surtout la mort qui est le grand scandale de son cœur. A une telle puissance de sympathie presque universelle et toujours vibrante, il joint une force d'imagination incomparable qui non-seulement lui donne l'image mais le frisson de la mort. Personne n'a parlé de la mort avec une simplicité, une sincérité plus entière. La terreur que lui fait éprouver, en songeant à tout ce qu'il aime, le sentiment de la destruction et du vide final, plane sur tout ce qu'il écrit et enveloppe ses tableaux d'une ombre crépusculaire, de la mélancolie profonde d'un soir qui n'aurait pas de lendemain et d'une nuit envahissante et sans étoiles. Est-ce encore de la littérature? Non, c'est plus et mieux, c'est notre vie, ce sont nos morts, c'est la réalité toute simple et tout accablante des derniers jours et de la suprême heure. (10 sept. 1894.)

C'est son âme que Loti cherche dans tous les coins de la nature qu'il nous décrits; c'est son âme qu'il nous révèle dans ses livres, avec ses émotions inapaisées, ses plaintes ou ses révoltes devant la tristesse du néant entrevu, avec ses regrets et ses deuils. Mais le cercle des sensations humaines n'est point infini.

Loti a mesuré la terre et la mer dans tous les sens, il est revenu de tous les pays, comme de toutes les illusions et de tous les rêves. La terre n'a plus rien à lui offrir. Sabatier se demande avec inquiétude quels ouvrages nouveaux pourrait bien donner encore un écrivain dont tout le talent se trouve dans l'extrême sincérité : « Pour renouveler son talent, écrit-il, il faut qu'il renouvelle sa vie intérieure, qu'il fasse dans le monde moral d'autres expériences plus neuves, des découvertes plus inattendues; qu'il soit initié par sa conscience et son cœur à d'autres drames que ceux qu'il a *vécus* jusqu'ici. Là se rouvriront tout naturellement d'autres sources d'inspiration. » (6 avril 1892.)

M. Paul Bourget, au contraire, est, par tempérament, un méditatif. Il analyse plus qu'il ne décrit et ne raconte. Les costumes, les gestes, les paroles ne l'intéressent que comme des signes révélateurs de l'homme lui-même. Dès ses débuts, Sabatier se demandait qui l'emporterait chez lui du poète ou du critique. Après avoir lutté vainement pour se vaincre, le poète et le critique se sont fondus, et de cette fusion est sorti un romancier psychologue. Mais chaque genre a ses tentations et ses périls. Sabatier a raison de reprocher à Bourget de mêler toujours un peu trop la réflexion à la poésie et l'analyse à l'imagination. Au lieu de nous abandonner à l'action, il raisonne et disserte, et l'on dirait que la vie se retire de ses romans à mesure que l'analyse psychologique y prend plus de place. « Il faudrait que la psychologie fût *dessous*, non *dessus*; qu'elle apparût dans les caractères et les actes, non en dissertations; qu'elle fût la trame intérieure du roman, au lieu d'être plaquée du dehors. »

Voici un second défaut de sa manière. Le roman psychologique tourne au roman à thèse et la démonstration de la thèse gâte l'histoire en tant qu'histoire. Celle-ci étant conçue pour développer une théorie abstraite, perd de son intérêt : rien ne refroidit plus l'émotion que « cette logique extérieure et préméditée qui, d'une façon trop apparente, préside aux actes des personnages et aux péripéties du drame. » Les idées sont la force et la fortune du roman, à la condition de le dominer et de n'être pas dominées par lui. « Quelle force démonstrative peut avoir une fiction dont on crée soi-même tous les éléments comme tous les personnages ! » (15 déc. 1892.)

Loti ne moralise jamais ; du moins, son œuvre est sans moralité réfléchie et voulue. Bourget moralise toujours, « même quand il fait l'œuvre la plus démoralisante du monde. » Cette préoccupation morale lui a fait écrire, depuis *La Terre promise* surtout, des pages d'un sentiment chrétien véritable. Nous avons vu que Sabatier juge très sévèrement *Le Disciple*, qui a marqué cependant le premier effort du romancier vers les œuvres vigoureuses. Jamais les prétentions moralisantes de M. Bourget ne se sont plus ouvertement affichées que dans ce roman. Et pourtant, au dire de Sabatier, il y a dans *Le Disciple* « une telle perversion de raisonnement ou une telle illusion de conscience, » qu'on peut se demander si les mots de bien ou de mal, de vertu ou de vice ont un sens précis pour celui qui a écrit ce livre. L'écrivain a tort de mettre sur le compte de la science et de la philosophie le crime de Robert Greslou. Le vrai coupable ici, c'est la littérature, celle dont la jeunesse contemporaine se nourrit ;

ce sont les romans, sans excepter ceux de M. Bourget lui-même, qui détruisent les convictions morales, empoisonnent la pensée, excitent et échauffent les imaginations et produisent souvent un état voisin de l'hallucination. « Nous applaudissons, ajoute Sabatier, aux belles paroles qui de temps en temps échappent à nos romanciers. Mais c'est à eux-mêmes qu'ils devraient d'abord les adresser; ce sont eux qui devraient les premiers donner l'exemple de la pénitence et de la conversion. Autrement nous craignons que leurs actes, c'est-à-dire leurs livres, n'aient toujours plus d'efficacité sur la jeunesse que leurs discours. » (27 juin 1889.)

Sabatier a encore raison de dire qu'il ne faut point parler du caractère neutre de la littérature, du roman surtout. La responsabilité des romanciers est plus grande peut-être que celle de tous les autres écrivains, parce que, selon le mot de Bossuet, chaque lecteur de ces sortes de livres est au-dedans un acteur muet. Sans doute, le romancier n'est pas un prédicateur de morale, et il n'est pas indispensable que son récit finisse par une citation de l'Évangile. Le grand négateur Adrien Sixte, courbé au pied du lit où repose Greslou mort, sentant pour la première fois sa pensée impuissante à le soutenir, murmure les mots de la seule prière qu'il se rappelle : « Notre Père qui êtes aux cieux ! » Il y a là quelque chose de théâtral, une sorte d'effet voulu qui gêne, comme l'a très bien vu Sabatier, la fin du roman. Sabatier ne demande pas aux romanciers, puisque l'humanité n'est pas toujours belle à voir, de la déguiser pour la peindre; mais il leur rappelle que la pensée n'est pas sans

action sur la vie et que penser, raisonner et conclure sont, en définitive, des actes de conscience. Que dire de ce singulier écrivain qui emploie tout un volume à expliquer, c'est-à-dire à excuser le déterminisme dont son triste héros est la victime? « Le seul résultat qu'il obtienne, c'est de nous placer et de nous laisser à la fin devant cette antinomie irrésolue, de la science qui n'a pas tort de nier la responsabilité, et de la loi sociale qui ne peut pas faire autrement que de frapper celui qu'on lui défère comme coupable. » (29 juin 1889.)

Au surplus, Sabatier n'est pas d'accord avec M. Bourget quand celui-ci appelle la science à son secours et nous présente le roman comme un instrument de recherche scientifique, comme une « planche d'anatomie morale. » Cette prétention scientifique, loin d'éveiller son intérêt, le refroidit :

Si l'anatomie m'intéresse, croyez-vous donc que j'irai l'étudier dans votre récit? Ne sentez-vous pas la différence qu'il y a entre les êtres de la nature et ceux que crée votre imagination? Ceux-ci ont beau ressembler aux premiers autant que vous le voudrez, nul, pas même vous, ne fera jamais le départ entre ce qu'ils tiennent de la nature et ce qu'ils doivent à la fantaisie.... Ne vaudrait-il pas mieux laisser chaque chose à sa place? L'art poursuit un autre but que la science et l'atteint par d'autres procédés. L'instinct simple et franc, qui crée d'inspiration, y réussira toujours mieux que les calculs les plus sévères ou la psychologie la plus scientifique. (10 fév. 1887.)

Mais c'est en parlant des hommes qui nous sont le plus opposés que nous nous faisons peut-être le

mieux connaître. Ainsi de Sabatier parlant de Zola et de ses émules. Les romans de Zola et les prétentions qu'affichait dans ses préfaces le chef de l'école naturaliste lui ont inspiré ses articles les plus mordants. Notez que ces articles sont de l'époque où Zola triomphait, où les jeunes gens, avec cet esprit d'imitation qui les caractérise, suivaient le romancier et classaient tous ceux qui n'admiraient pas la série des Rougon-Macquart parmi les ennemis-nés de la vérité et de la nature. Sabatier a eu le courage de contrecarrer très nettement l'opinion courante et de se mettre en travers de la mode.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il ait méconnu les qualités très réelles et très fortes de Zola : sa puissance de couleur, sa faculté d'évocation, son don d'animer les choses naturelles et les masses d'hommes d'une vie extraordinairement intense et de laisser, çà et là, au lecteur une forte impression d'ensemble. Par ailleurs, il n'a pas manqué de louer la noblesse des préoccupations qui ont inspiré le romancier dans la copieuse trilogie entreprise avec *Lourdes*, continuée avec *Rome*, terminée avec *Paris*. Quelles que soient les réserves qu'appellent les conclusions de l'écrivain, il reconnaît qu'avec l'âge, Zola s'est adouci et humanisé et qu'il semble avoir découvert le monde moral. Et le jour où le chef du naturalisme, que rien ne semblait prédestiner à ce rôle, se fit le défenseur des principes idéalistes de la Révolution dans une affaire trop célèbre, Sabatier déclara, en plus d'un article, que s'il y avait en cette crise tragique un prophète de justice et de vérité, c'était bien l'écrivain qu'il avait combattu jusque-là avec

moins de mesure peut-être que de sincérité. L'affaire Dreyfus avait révélé à l'écrivain naturaliste la valeur de l'individu libre; malheureusement, il était trop tard pour que son œuvre pût profiter de cette découverte.

Il ne faudrait pas croire non plus que Sabatier condamne sommairement le *naturalisme*. Zola, en rendant ce mot synonyme de cynisme, de bassesse et de grossièreté, en a compromis la fortune. Mais la cause du naturalisme n'est pas liée à celle de ses romans, et Sabatier est disposé autant que personne à reconnaître la part de vérité qu'il renferme. Il n'avait garde de reprocher au naturalisme, dans son inspiration primitive, la juste préoccupation qu'il avait de ramener le roman à une observation plus précise de la réalité, et le souci qu'il affectait de la vie douloureuse ou monotone des humbles et des dédaignés que l'idéalisme ancien avait négligés. Mais ce qui l'offensait, c'étaient les entraînements qui ont suivi les premiers essors d'une réaction légitime; c'étaient les déviations encouragées par le succès trop facile, qui ont amené si vite l'insuffisance de l'observation, les grossièretés du langage et le triomphe du procédé. « On a beau faire : réduire l'art à un procédé, c'est réduire la poésie à la rhétorique, et toutes les rhétoriques, aussi bien celle de la langue noble que celle de la langue verte, n'ont jamais réussi qu'à faire des natures mortes. » (9 fév. 1883.)

Ce qu'il combat chez Zola et ses émules, c'est l'exploitation mercantile des plus bas instincts de la nature humaine, la concurrence dans l'ignoble, le renchérissement de chaque œuvre sur la précédente. Avec *La Terre*, la mesure est comble.

Zola croyait qu'on lui en voulait parce qu'il allait chercher les personnages de ses romans dans un monde où l'on ne songe guère à les choisir. « Pas du tout, » répond Sabatier, qui déclare ailleurs qu'« il faut laisser aux artistes le choix de leurs modèles et qu'il n'est pas de plus sottise querelle, ni de plus insupportable, que celle qu'on leur fait à propos de leurs sujets. » Mais si la matière d'un livre est indifférente au critique, il tient essentiellement à ce que ce livre soit une œuvre d'art. Or Zola ne semble pas se douter de ce qu'est une œuvre vraiment artistique. Bacon a défini l'art, l'homme ajouté à la nature, — et toute œuvre d'art, en effet, ajoute à la nature la personnalité de l'artiste; — ici, on supprime l'homme, et il ne reste plus qu'une nature brute, atroce et fausse par-dessus le marché.

Zola évite avec soin de mettre rien de lui-même dans ses histoires. « Il travaille comme ces clowns de cirque ou ces hercules de foire qui ne nous intéressent que par le déploiement de leurs muscles et le prestige de leurs tours de force. » Il se pique, dans ses œuvres, d'un mépris brutal pour les êtres humains qu'il nous représente. Comment en serait-il autrement? Il va chercher ses héros parmi les êtres les plus dénués de conscience et de raison; il ne connaît que des maniaques, des dégénérés, des types de brutes dont il voudrait faire les représentants de l'humanité entière. Il n'essaie pas d'apercevoir ce qu'il y a si souvent de force morale, de candeur touchante sous une enveloppe épaisse, derrière les corps fatigués et tordus, ni de saisir, même dans les âmes ténébreuses, l'élan généreux du cœur, la fleur d'espérance qui s'épanouit

aux fentes du rocher. Il est impassible par système, son but étant d'observer les faits moraux et sociaux comme un savant observe les phénomènes naturels, et de décrire ces faits sans les condamner ni les absoudre.

La méthode du véritable artiste est à l'extrême opposé de celle de Zola : « Il ne cherche pas ses sujets de roman, dit Sabatier à propos de Daudet, ils s'imposent à lui et sortent pour ainsi dire de son expérience personnelle et de ses entrailles. Il ne fabrique pas ses livres avec des matériaux étrangers; il les crée au sens du vrai mot, il les enfante de sa propre substance; toute sa vie intérieure, son émotion, ses souvenirs, ses joies, ses douleurs, ses colères s'y déversent en quelque sorte, et de là vient l'intérêt constant qu'ils inspirent, la sympathie et l'espèce d'attachement qu'ils font naître. Tous ses héros ont des amis inconnus de par le vaste monde, parce que tous ont cette fibre humaine qui nous les fait reconnaître pour des êtres semblables à nous. » (13 janv. 1888.)

Aussi bien, ce n'est pas à Zola que convient l'épithète de naturaliste, c'est à l'auteur d'*Anna Karénine* et à celui d'*Adam Bede*. Les vrais naturalistes ne reculent pas devant la peinture de la laideur et de la vulgarité, car dans la nature, on rencontre le beau et l'ignoble; ils ne veulent point altérer ou corriger la nature, mais ils veulent la rendre tout entière. S'ils descendent dans l'âme d'une fille ou d'un criminel, c'est pour y chercher l'âme elle-même avec toutes ses désespérantes contradictions de misère et de grandeur qui font de l'homme cet être étrange et illogique que Pascal a si fortement défini.

Sabatier a très bien montré que ce qui met à part le réalisme russe, c'est « le sentiment de pitié, de douceur, d'humanité noble et tendre qui court à travers et sous la réalité. Celle-ci a beau être laide, ignoble, répugnante, Tolstoï a une façon de s'en approcher et de nous la représenter qui sauve son art de toute dégradation et le rend plus pathétique et plus saisissant que les peintures de nos romanciers parisiens. » (18 déc. 1899.) Aussi les héros du roman russe ont beau être pris souvent au bas de l'échelle sociale, ils ne sont jamais hors de l'humanité, et par conséquent, malgré leurs chutes, ils restent sympathiques. « C'est que les âmes tiennent toujours les unes aux autres ; c'est qu'un fil invisible va de nous aux plus basses et aux plus criminelles en qui nous reconnaissons quelque chose de notre propre être, c'est que la dégradation d'un esprit intéresse tous les esprits ensemble et les tient solidaires. Ne serait-ce pas là l'explication de cet amour universel et suprême que l'on appelle l'amour divin, que l'Evangile a fait surgir dans le cœur de l'homme? »

Ce ne sont pas des questions oiseuses que Sabatier a traitées ici. Je sais bien que les dilettantes font profession de trouver ces discussions inutiles. Il leur suffit qu'une œuvre d'art les amuse ; les chefs-d'œuvre sont affaire de goût, et qu'importe après cela qu'ils soient *idéalistes* ou *naturalistes*. On pourrait leur répondre avec Sabatier qu'il resterait à savoir ce qu'est cet amusement qu'ils demandent à l'art et s'il est de même nature que celui que le joueur demande à la roulette ou l'ivrogne à sa bouteille :

Abandonnons leur toute esthétique *a priori* et dogma-

tique, tous les systèmes qui prétendent nous fixer d'après des règles prises d'en haut les limites ou les conditions dans lesquelles nous jouirons de l'œuvre d'art. Il y a de vrai dans leur critique ceci, que la beauté est la chose qui nous paraît belle et que l'esthétique est donc une chose subjective. Mais pourquoi la vie subjective n'aurait-elle pas ses conditions et ses lois qui résultent de l'observation patiente des phénomènes particuliers qui la constituent? Est-ce que mon *moi* n'est pas dans la nature? Tous les phénomènes de la nature sont enchaînés l'un à l'autre; pourquoi les phénomènes de la vie intérieure du moi ne le seraient-ils point? Et dès lors pourquoi, en les observant, le psychologue n'arriverait-il pas à dire : telle jouissance esthétique est liée à telles conditions indispensables, de même qu'on dit : telle éclipse de lune est subordonnée à telles circonstances hors desquelles elle ne se produira jamais. (31 mars 1892.)

On ne s'étonnera pas des sévérités de Sabatier pour les dilettantes et en général pour tous ceux qui se sont fait du scepticisme une attitude. Moins répugnants d'apparence que ceux des réalistes, leurs ouvrages en réalité ne sont pas meilleurs au point de vue moral. Les écrits d'Anatole France n'ont-ils pas fait un grand mal à la jeunesse contemporaine? Loin de reprocher à Sabatier d'avoir très vivement pris à partie cet écrivain, nous le féliciterons bien plutôt d'avoir fait sentir ce qui se cache en définitive de vieil épéicrisme dans la manière qu'il a adoptée et de nihilisme moral sous les grâces de son langage ailé. Son ironie perpétuelle est le symptôme d'un vide intérieur complet, d'une indifférence absolue pour tous les sujets qui intéressent le plus la conscience de l'homme :

La pensée n'existe pas par elle-même, comme Kant l'a

montré, c'est une forme vide dès qu'elle n'a plus pour contenu l'expérience de la vie. Or la vie est volonté. C'est donc la volonté qui soutient et anime l'intelligence comme tout le reste. Il suit de là que l'anémie de la première doit se traduire par le vide dans la seconde. Nos littérateurs n'ont plus aucune philosophie morale, parce qu'ils n'ont plus la force de vouloir moralement. Qu'ils ne se croient pas libres pour être affranchis de la vérité et de la vertu ! Ils deviennent, au contraire, la proie sans défense des sensations. Et c'est là ce que l'on peut constater à chaque pas dans leurs œuvres. Leur ironie se promène sur tout pour tout faner excepté la volupté. (18 déc. 1890.)

Sabatier, voulant situer dans son milieu et dans son moment cet esprit si curieux et si désenchanté, ce philosophe si prompt à pénétrer l'universelle illusion, ne lui trouve pas de patrie et de cadre mieux choisis que « cette Alexandrie du temps des empereurs romains, la ville de Cléopâtre et d'Antoine, des philosophes subtils, des bibliothécaires heureux, des artistes et des poètes raffinés qui se consolaient de la fin d'un monde en savourant jusqu'à l'épuisement des nerfs et de l'âme toutes les espèces de voluptés. » Comme les gnostiques Alexandrins, M. France a l'art d'interpréter les vieilles religions et de réveiller le parfum des croyances évanouies. Il nous a donné des vies de saints et de saintes tout à fait exquises. Il ne tient qu'au lecteur naïf de se laisser prendre à ces pieux récits et de s'édifier à ces rêves suaves d'héroïsme surnaturel et de mortification. Mais Sabatier aperçoit le sourire ironique qui plisse les lèvres du conteur aux endroits les plus touchants de son récit, et lui demande compte de l'idée qu'il se fait de la religion : « La dévotion l'intéresse, dit-il, parce qu'il la tient pour un

grand moyen de jouissance et qu'il ne convient pas à la pauvre nature humaine de dédaigner aucun plaisir et aucune distraction. Les hommes pieux ne sont à ses yeux que des épicuriens du genre mystique. Parle-t-il ainsi par expérience ? Il ne le paraît guère, car autrement son expérience aurait été plus complète et il aurait mieux démêlé la source et le caractère de la religion. Non, il parle des joies de la dévotion d'après les livres des mystiques et c'est pour cela qu'il ne la voit que d'un côté et qu'elle lui paraît être essentiellement analogue aux phénomènes d'une imagination amoureuse. » (23 fév. 1892.)

Le pur *intellectualisme*, voilà la maladie morale dont Anatole France et les autres dilettantes sont atteints jusqu'aux moelles. Cette maladie, qu'on a baptisée d'un mot nouveau d'apparence un peu barbare, est très ancienne, et l'on pourrait en trouver des traces chez les héros de Goethe et de Chateaubriand. Il faut entendre par là cet abus et cette perversion de l'esprit « qui, en nous faisant traverser tous les états d'âme possibles, nous en désenchante avant même que nous les ayons réalisés, et fait que nous sommes blasés avant d'avoir rien goûté et lassés avant de nous être mis en chemin. »

Sabatier fait remarquer que ces aristocrates de l'intelligence, au lieu de légitimer leurs privilèges par leur dévouement à la chose commune, n'ont cherché qu'à en jouir égoïstement et se sont opposés, comme une caste supérieure, aux travailleurs qui font l'œuvre de leurs mains. L'instruction, la science, l'intelligence, ont engendré une nouvelle féodalité. « Cultiver son moi » a été la grande affaire, et l'on sait

jusqu'où Maurice Barrès a poussé, dans ses premiers ouvrages, cette divinisation du moi, ce culte de l'énergie libre et naturelle. Mais l'existence apparaît sans raison dès qu'on lui donne pour seule raison la culture de son intelligence. L'idée isolée n'est pas le but dernier de la vie ; car elle naît dans le relatif et n'en peut sortir sans se contredire. Kant « a démonté la machine syllogistique et l'a trouvée vide. » L'illusion qui faisait des idées les *mères* des choses s'est évacuée ; et nous avons eu dès lors « un sentiment des limites de notre faculté de connaître et du caractère relatif de nos constructions les plus solides qui empêche à jamais que l'homme s'enorgueillisse jusqu'à se croire Dieu¹. »

À la philosophie de l'Idée, faut-il substituer celle de l'Effort, comme le voulaient Maine de Biran, et, plus tard, M. Henry Béranger qui donnait ce mot d'*effort* pour titre à son premier roman. Mais, comme l'objecte Sabatier, cet effort, qui pour vous est la forme même de l'existence, « au nom de quoi m'obligerez-vous à le tenir pour chose plus sérieuse et moins décevante que tout le reste ? Si l'idée est vaine, pourquoi l'effort ne le serait-il pas ? Cet effort intime de la vie, prenez-y garde, ne peut m'inspirer confiance que s'il vient de plus loin que moi et va plus haut que moi, s'il provient d'une source éternelle et tend vers une fin digne de tout mon amour. Je ne puis y croire et le soutenir que s'il est pour moi et en moi la révélation d'une vie supérieure à ma vie empirique et d'un esprit éternel présent dans mon esprit éphé-

1. *Esquisse*, p. 360.

mère. En d'autres termes, l'effort vital vers l'amour et le bien implique la foi au moins en cet effort. Nulle morale sérieuse ne se peut fonder ou achever que dans une religion. » Rien n'était plus loin toutefois de la pensée de Sabatier que de renvoyer M. Bérenger, et avec lui tous les jeunes gens victimes d'un excès de culture littéraire et d'une anémie de la volonté, à une religion extérieure, à une Eglise constituée, mais « à une religion intime et d'abord strictement personnelle, au *Dieu intérieur*, seul vraiment libérateur. » (30 mars 1893.)

Il ne faut pas confondre cet art subtil « d'être incrédule avec piété et impie avec ferveur, » ce goût impuissant et passionné pour la foi disparue, que l'on a souvent remarqué chez les disciples les plus authentiques de Renan, avec cette renaissance de l'idéalisme que les âmes vraiment religieuses saluaient avec joie aux environs de 1890. Sabatier a raconté, en d'assez nombreux articles, l'histoire de ce mouvement mystique, depuis ses origines avec les effusions de M. de Vogüé et l'influence des romanciers russes jusqu'à son terme avec les jeunes gens groupés autour de la revue *L'Art et la Vie*.

Dans le monde moral comme dans le monde physique, l'évolution se produit par révolution. Ce mouvement de renaissance fut une réaction contre le vieil anticléricalisme voltairien et contre ce qui subsistait encore de naturalisme. Un certain nombre de jeunes gens qui, dix ans auparavant auraient emboité le pas derrière l'auteur de *L'Assommoir*, se mirent à protester, au nom de l'art et au nom de la vie, contre

cette physiologie grossière qui étouffait toute psychologie, contre cette esthétique qui était l'écrasement de l'âme sous la matière, de l'art sous la science, de la poésie sous le document. C'était un bel état d'esprit dans la jeunesse, et Sabatier était heureux de le constater et de l'honorer : « Honneur, trois fois honneur aux jeunes hommes qui, arrivant sur la scène du monde, n'y trouvent pas tout arrangé pour le mieux et sentent surgir du fond de leur âme la protestation généreuse de l'idéal de justice, de charité et de vérité qui est en eux ! »

Sur un autre point, il donne raison aux *jeunes* dont il parle. Ils ont soif d'action, ils ne veulent pas s'isoler hautainement dans la vie et ne chercher que des jouissances esthétiques. Leur idéalisme est, au fond, une réaction contre l'intellectualisme. Sabatier voit des preuves de ce réveil de la conscience sociale en eux, d'abord dans la lutte qu'ils ont soutenue contre le boulangisme pour défendre le parti républicain; ensuite, dans la constitution de leur Association générale d'étudiants, qui a créé une solidarité plus réelle entre eux et rapproché, comme au moyen âge, les maîtres des élèves; enfin, dans leur prédilection même pour les hommes d'action et les écrivains qui, comme MM. Lavisser, de Vogüé, Desjardins, etc., ont paru apporter aux âmes qui veulent vivre et agir une conception généreuse de la vie et de nouvelles raisons de lutter et d'espérer.

Ce sont bien là des symptômes dont il faut se réjouir; mais il ne faut pas les surfaire. Non seulement les résultats pratiques sont très faibles, mais, lorsqu'on va au fond de la pensée de ces nouveaux apôtres,

lorsqu'on analyse leurs œuvres ou qu'on lit quelques-unes de leurs petites revues littéraires, on sent bien vite ce que ce mouvement a d'insuffisant pour motiver une espérance générale.

On parle de renaissance du sentiment religieux. Et, en effet, un mysticisme qui contraste avec le matérialisme de la période précédente, se révèle dans une quantité d'écrits divers. Mais le mysticisme, cela s'apprend et se pratique en littérature comme tout autre système. « On peut chercher dans le christianisme autre chose que lui ; par exemple, dans la piété les émotions de la piété et les voluptés raffinées de l'extase ; on peut réciter les litanies les plus sublimes dans un esprit profane et avec le simple désir de goûter et de décrire des jouissances plus exquises et plus rares ; on peut offrir sur l'autel de Dieu un encens sacré dans l'intention de le respirer soi-même. N'est-il pas évident que l'homme n'est point changé par les paroles qu'il prononce, par les idées qu'il professe ou les gestes qu'il fait, et qu'il porte dans ce mysticisme chrétien le mobile toujours le même de sa vie, la recherche de soi et un désir un peu plus exaspéré de jouir ? » (4 avril 1895.) Ces écrivains se sont pénétrés d'évangélisme en lisant les romans russes. Mais il est évident que l'évangélisme n'est pas l'Evangile, et que « l'Evangile n'est rien, s'il n'est pas la guérison de la maladie, la victoire de l'esprit et de la vie. »

Le christianisme subordonne l'imagination et l'intelligence à la conscience morale. C'est là ce que ces jeunes écrivains, qui veulent cependant d'une autre sagesse que celle du matérialisme ou du scepticisme, ne voient pas. Ils prennent l'ombre des choses pour

les choses elles-mêmes. Ce qui leur manque, c'est « la note morale du repentir, » et Sabatier entend par là, non pas « le sentiment de la misère et des servitudes humaines que nos romanciers d'ailleurs ont si cruellement dépeintes, » mais, dans cette misère et dans ces servitudes, « le cri du malheureux qui s'accuse et demande secours, l'élément moral qui éclate dans la vie de la chair et dans les douleurs de la vie de la chair, et qui fait aussitôt apparaître nos hontes et nos souillures, comme la misère d'un roi dépossédé, d'un être déchu qui se souvient des cieux et aspire à y remonter. » (7 juillet 1892.)

Mais cela dit, faudrait-il ne voir que dilettantisme ou cabotinage, comme l'ont cru quelques-uns, dans ce mouvement de renaissance? Assurément non. « La renaissance prophétisée ne s'est pas faite, soit; mais le besoin et le désir qu'on en avait n'étaient pas douteux. Le malade n'est pas guéri, mais sa maladie, il la sentait et il en souffrait. Il y eut réellement en quelques âmes plus profondes une renaissance du sentiment religieux, une aspiration trouble et confuse vers la liberté de l'âme, une nostalgie des choses que l'œil ne voit point, que l'oreille n'entend point, mais que Dieu révèle au fond des cœurs. » (7 janv. 1897.)

Ce qui paraît à Sabatier moins facile à définir, c'est la position de nos jeunes littérateurs à l'égard du catholicisme. M. de Vogüé adjure ceux qui sont le plus portés à se dire ses disciples, de se faire catholiques. Sans doute, l'éminent académicien espère voir l'Eglise catholique, à laquelle il appartient de tradition et de cœur, se renouveler et opérer une révolution dogmatique qui affranchira la science et l'Eglise à la fois du

joug intolérable des idées mortes, des dogmes vieillis et des traditions surannées. Mais ici est le coin de chimère du brillant écrivain. Sabatier, qui connaît le catholicisme traditionnel, montre que l'Eglise, le jour où elle opérerait cette grande révolution, cesserait d'exister.

On comprend pourquoi les belles prédications de M. de Vogüé n'ont pas entraîné jusqu'au bout les jeunes et libres esprits qu'elles avaient séduits tout d'abord. « Les cadres de l'Eglise sont trop vieux et trop rigides. Si le monde moderne y entrait, ou bien il les ferait voler en éclats, ou bien ce sont eux qui l'étoufferaient. » (28 oct. 1891.)

Il est possible que, dans ce tableau d'un moment unique et douloureusement éphémère de notre histoire morale, certains traits soient contestables. Sabatier m'a paru donner à des écrivains comme MM. Henry Bérenger, Victor Charbonnel, Maurice Pujo, etc., une importance qu'ils n'ont pas. Ces auteurs ont prouvé depuis lors qu'ils étaient incapables de tenir ce qu'ils avaient promis. Mais ne lui reprochons pas d'avoir ignoré ce qu'il ne pouvait connaître!... Quoi qu'il en soit, il était impossible de mieux marquer les contradictions morales où se débattait, il y a vingt ans, l'élite de la jeunesse contemporaine, et qui empêchaient ceux qui les observaient avec le plus d'intérêt de se laisser aller à de trop beaux rêves.

CHAPITRE V

Sabatier et l'histoire.

La remarque a été faite souvent : le xix^e siècle a été le siècle de l'histoire. « Ses premières années, écrit Sabatier, furent illuminées par l'éveil dans l'âme humaine d'un sens nouveau, je veux dire le don de voir, d'évoquer et de ressusciter les figures des hommes d'autrefois. Ce qui commençait avec Walter Scott en Angleterre, Herder en Allemagne, Chateaubriand en France, comme une brillante poésie, s'est transformé à la fin en un mode scientifique de penser, qui s'est imposé à toutes les disciplines humaines sous le nom de méthode historique. »

Cette méthode, que nos modernes historiens ont substituée à la méthode métaphysique et autoritaire, nul ne l'a pratiquée avec plus de conscience et de logique que Sabatier. Déjà, en 1863, dans sa thèse de baccalauréat en théologie intitulée : *La Personne de Jésus-Christ dans les trois premiers évangiles*, rejetant toute conception abstraite de l'œuvre et de la personne du Christ, il les étudiait telles que nous les peignent nos évangiles et appliquait à ceux-ci la méthode purement critique.

Sabatier connaissait les travaux historiques qui

ont été faits non-seulement en France, mais encore de l'autre côté du Rhin. Il pratiquait les procédés féconds et sûrs de la critique allemande. Mais il se déliait de la méthode systématique, des allures lentes et pédantes, de l'ordonnance souvent défectueuse des livres allemands; il ne se faisait pas faute de constater le plaisir qu'il y a à reprendre les mêmes sujets élucidés par la critique française, et d'admirer ce qu'une érudition sérieuse peut avoir d'agrément sous la plume d'un véritable écrivain.

Ce n'est pas à dire que notre méthode et notre science françaises échappent à toute critique. Nos historiens sont munis de toutes les ressources à la fois; ils nous apportent une moisson de documents puisés aux sources; et l'on sait si ces sources sont nombreuses et quelle patience, quelle sagacité de critique, quelle droiture et quelle modération de jugement il faut pour les explorer complètement, les contrôler l'une par l'autre, et en tirer une substance historique vraiment définitive! Mais, au milieu de ces matériaux, on risque de perdre le sentiment des ensembles et de ne pas remettre chaque chose et chaque homme à sa place et à son plan.

En outre, nos historiens sont plus préoccupés de fouiller les archives et de montrer qu'ils ont tout vu et tout lu, que de juger les faits. Le goût de l'érudition minutieuse leur fait mépriser la philosophie. Certes l'histoire n'est pas et ne saurait être essentiellement un jugement; et l'*Histoire de Napoléon I^{er}* par Lanfrey, n'est pas toute l'histoire de Napoléon; mais s'il est bon de se défier des généralisations hâtives, il ne faudrait pas cependant avoir peur des

idées générales qui ne sont après tout que les faits eux-mêmes ramenés à ce qu'ils ont d'essentiel et de permanent. Nos historiens modernes ne cherchent pas assez à comprendre et à démontrer « ces rapports nécessaires des choses » que Montesquieu appelait des lois. Il est vrai qu'autrefois on péchait par excès contraire. L'historien s'appliquait à construire d'harmonieux récits ressemblant à des épopées ou à des drames. Les faits y étaient traités comme une matière vile, bonne tout au plus à recevoir la forme qu'il plaisait à l'historien de lui donner. Sabatier espère que l'équilibre finira par se rétablir et que l'histoire pourra sortir de l'antinomie des deux éléments qui la composent : l'objectivité des faits historiques et la subjectivité de l'esprit qui les perçoit, les enchaîne et en tire des appréciations et des peintures générales.

Sabatier ne croit pas que l'on puisse séparer absolument l'histoire de toute pensée subjective et de toute philosophie. L'histoire n'a rien de la fixité des choses extérieures. « C'est une création intérieure, un vrai poème que se chante à elle-même l'humanité; c'est la reconstruction subjective des événements du passé, et, dans cette reconstruction, je ne sais vraiment ce qui tient le plus de place : ou des matériaux empruntés au dehors, ou du ciment fourni par l'âme même de l'historien. » Au dire de Sabatier, l'histoire n'existe à vraiment parler que pour celui qui la raconte ou qui la pense, comme la sensation n'existe que pour celui qui la perçoit :

Tout ce que nous appelons événements historiques n'est

qu'une suite de conceptions subjectives de l'esprit. Vous me parlez de la bataille de Waterloo. Analysez ce fait, vous n'y trouverez qu'une idée générale embrassant vaguement une série de mouvements, qui s'accomplissent à un jour donné, sur un point donné du globe. Dès lors ne sentez-vous pas qu'il y a eu, à vrai dire, autant de batailles de Waterloo qu'il y a eu de gens qui y prirent part ou d'historiens qui l'ont racontée ! En réalité, nous n'observons jamais les faits historiques ; nous recueillons seulement les témoignages de ceux qui en ont parlé, c'est-à-dire l'idée qu'ils en ont eue. Mais le fait objectif, le fait matériel se résout, à l'analyse, en quelques mouvements mécaniques, qui nous échappent toujours. C'est nous qui donnons à l'histoire son importance comme nous lui donnons sa réalité, et voilà pourquoi nous la faisons toujours à notre image. Aussi est-elle vide pour celui qui n'y met rien.

Sabatier aboutissait-il donc au scepticisme historique absolu ? Nullement. Voici d'où découlait à ses yeux la certitude historique, laquelle est d'une autre espèce que la certitude scientifique : « Cette certitude vient de ce que nous sommes hommes et que nous faisons l'histoire d'êtres que nous savons avoir été semblables à nous. Nous pouvons, dans notre expérience intime, vérifier et reproduire par l'imagination les mouvements que nous prêtons aux héros de l'histoire. En d'autres termes, nous pouvons revivre toute l'histoire du passé et elle n'existe vraiment pour nous qu'autant que nous l'avons ainsi ressuscitée en nous-mêmes. » (30 av. 1880.) Ainsi, à ses yeux, la psychologie et les expériences et vérifications intimes qu'elle peut faire étaient la seule base de la certitude historique. On comprend après cela que la psychologie restât pour lui « la partie capitale, la partie vivante de

l'histoire, » (18 juin 1891) et qu'une solide histoire lui parût impossible sans une bonne psychologie. Renan n'a point de psychologie arrêtée, il n'a qu'une psychologie de hasard : c'est un moraliste à bonnes fortunes. De là vient la fragilité des systèmes qu'il élève. Comme historien, il ne fera jamais autorité. Sans doute, la psychologie ne saurait suppléer à l'histoire, mais elle l'éclaire et lui est à chaque pas d'un puissant secours. En réalité ces deux moyens n'en font qu'un. Il faut mener les deux consultations de front et les contrôler l'une par l'autre. C'est ce que Sabatier a fait, par exemple, dans *l'Esquisse*, où il a essayé de confirmer le résultat de sa psychologie religieuse par des témoignages empruntés à l'histoire des religions.

On comprend aussi pourquoi il ne pouvait s'empêcher de trouver superficiel et faux *l'empirisme* en histoire, c'est-à-dire le procédé par lequel on espère raconter la vie de l'humanité en s'isolant d'elle. Un sceptique conséquent ne ferait pas d'histoire. Pour bien écrire l'histoire d'un peuple, le plus sûr moyen est encore de retrouver en soi les aspirations politiques auxquelles il a toujours obéi. Taine a eu beau consulter des documents inédits et recueillir des faits oubliés et ignorés, il n'a pas fait, d'après Sabatier, une bonne histoire de la Révolution, parce que tout le côté noble et généreux de ce grand événement lui échappait, ou plutôt parce qu'il n'y croyait pas.

Si cela est vrai de toute histoire, cela est encore plus vrai de l'histoire religieuse. « Ici, nous n'avons pas même des faits extérieurs, car l'essence de la religion n'est pas dans le rite, mais dans l'émotion de l'âme ou la conception de l'esprit. » La religion est

le plus vigoureux et persévérant effort de l'homme pour échapper aux conditions misérables de son existence et pour résoudre le problème de sa destinée. Se déclarer désintéressé dans cette lutte, sous prétexte d'échapper à tout dogmatisme, c'est se condamner à l'impuissance. Au reste, la liberté absolue à cet égard n'est qu'une illusion. « L'indifférence philosophique elle-même a ses présuppositions comme la foi et elles ne valent pas mieux. Faire le vide dans son esprit est un mauvais moyen de le fortifier. Il vaudrait peut-être mieux que chacun laissât naïvement s'affirmer son point de vue sans afficher, comme on le fait le plus souvent, une impartialité objective qui n'est qu'un leurre¹. » Ce n'est donc pas en voyageurs qui regarderaient avec indifférence un pays étranger où leur cœur n'aurait aucune attache qu'il faut entrer dans cette histoire de la religion sur la terre, mais « en pèlerins pieux qui veulent refaire le chemin qu'ont fait leurs pères, s'arrêter et se recueillir à toutes les stations où ils ont adoré, retrouver quelques-unes de leurs émotions et profiter de quelques-unes de leurs expériences². »

Comment Sabatier apprécie-t-il les historiens de la Révolution française, et en particulier Taine? Cette époque de l'histoire était le terrain de prédilection du théologien, un terrain d'ailleurs peu sûr, mais où il se sentait malgré tout à l'aise; étant exempt de passion, il prenait plaisir à philosopher sur cette

1. *Encyclop. des sciences rel.*, t. III, p. 478. Article *Critique sacrée*.

2. *Esquisse*, p. 108.

grande crise, d'où est issu en définitive notre régime moderne.

Il remarque que l'histoire de la Révolution a traversé deux âges. Tout d'abord, l'âge héroïque et poétique au lendemain de la Restauration. Avec Thiers, Mignet, Lamartine, Louis Blanc, cette époque si glorieuse par certains côtés, par ses chimères mêmes, eut alors sa légende. On sait quel rôle ont joué en politique les grands principes de 89 : ils ont constitué, à cette époque, ce que Sabatier appelle *l'évangile du libéralisme français*. Mais après la déception qui suivit la révolution de 1848, après la débâcle du second empire, de la guerre et de la Commune, il s'est fait sur ce point une réaction fort grande. La religion révolutionnaire n'a pas mieux que toutes les autres trouvé grâce devant la critique historique. Les masques sont tombés, les légendes se sont évanouies, la vérité des faits a été rétablie. Toute une armée de travailleurs s'est partagé la tâche immense de recommencer à instruire ce grand procès. C'est à ce travail, qui semble un peu être un travail de démolition, que Sabatier a assisté. Les articles les plus remarquables qu'il ait consacrés à la Révolution sont, sans contredit, ceux que lui inspirèrent le grand ouvrage de Taine sur *Les Origines de la France contemporaine* et celui d'Albert Sorel sur *L'Europe et La Révolution française*.

Taine a enrichi copieusement le dossier volumineux de la Révolution française, donné à ses investigations une ampleur, et mis dans ses jugements une franchise, une logique et une force qui font de son ouvrage un livre supérieur. Sabatier n'a pas la préten-

tion de contester les faits regrettables qu'il avance, bien qu'il y ait peut-être quelque chose de trompeur dans l'accumulation laborieuse de tous ces faits; mais il croit possible et légitime de les juger avec une autre philosophie.

L'unique souci de Taine, lui semble-t-il, est de chercher la formule d'une époque et de réduire l'histoire à un théorème algébrique. La Révolution est un accident, un désordre physiologique comparable à l'état de l'ouvrier qui jeûne, qui boit, et que l'ivresse mène au délire. Les causes de la Révolution sont réduites à deux : l'exaspération des estomacs par la famine et la surexcitation du cerveau par les doctrines politiques. Cette théorie laisse échapper tout ce qui est impondérable et impalpable, tout ce dont la science ne pourrait donner une explication satisfaisante, c'est-à-dire l'esprit qui a soulevé la nation entière comme le vent soulève les flots de la mer. Sabatier relève les hautes barrières qui séparent le monde moral du monde physique et montre que les lois qui régissent l'un ne sont pas celles qui gouvernent l'autre¹. L'historien philosophe n'a compris ni la profondeur, ni le caractère généreux de ce grand

1. Dans la dernière période de sa carrière, Taine a fini par rendre hommage au rôle de la liberté et des puissances morales dans le monde. « Je l'ai entendu un jour, écrivait au lendemain de sa mort Sabatier, je l'ai entendu un jour dire à quelques-uns de ses disciples fort étonnés de cette confiance : je crois sérieusement que le monde va au mieux, que le bien est une réalité, et c'est ce qui fait que je puis m'associer en toute sincérité d'âme à la prière des humbles : *Adveniat regnum tuum!* » (*Le Temps*, 7 mars 1893.) — Voir aussi *H. Taine, sa vie et sa correspondance*, t. IV, une lettre de Taine à Marc Monnier, 30 avril 1875, à propos d'un article que Sabatier avait consacré à ses études sur la Révolution française.

mouvement. Sous des apparences de désordre et de violence, il y a eu en réalité autre chose que les prédications insensées de quelques philosophes ou les appétits d'une foule en délire, il y a eu une puissante aspirations vers la justice et vers la liberté dont à peine avait-on conscience, un élan de l'âme de la nation; et c'est ce qui a rendu certains abus à jamais impossibles et mis certains avantages politiques et sociaux à l'abri de toute réaction. C'est tout ce côté noble et généreux de la Révolution française, cet immense courant qui soulevait et emportait le peuple au-dessus de lui-même, et dont le parti jacobin était comme l'écume, que Michelet a si bien senti et décrit et que n'a pas atteint l'analyse de Taine. Sabatier tenait pour meilleure et plus profonde sur cette époque de notre histoire nationale la théorie de Tocqueville, et son appréciation restait, à ses yeux, la vraie philosophie de la Révolution française.

Sabatier avait assisté le dimanche, dans le cabinet de travail de Gaston Paris, aux conversations familières de Taine et d'Albert Sorel sur leurs sujets communs d'études. Tous deux s'occupaient en même temps de la Révolution : l'un pour l'étudier dans ses convulsions intérieures en se tenant à un point de vue exclusivement national, l'autre pour expliquer l'action qu'elle a exercée en Europe et les réactions qu'elle a subies. Sans doute, entre l'ouvrage de Sorel et celui de Taine, il n'est pas permis de faire aucune comparaison pour la vigueur, l'éclat et la puissance de l'exécution. Mais Sorel a sur Taine, selon Sabatier, une grande supériorité. Il ne va pas au hasard, il a d'avance tracé sa route. Il est parti de l'Europe

de 1815, telle qu'elle a été constituée au congrès de Vienne, et a recherché par quelle suite de crises, par quelles causes profondes et lointaines, cette situation si complexe avait été amenée. L'histoire qu'il raconte a cette unité puissante qui manque toujours, d'après Sabatier, à l'œuvre de Taine, dont les volumes se sont succédé sans lien intérieur, et dont les derniers ont paru souvent contredire ceux qui les avaient précédés.

Le sentiment que Sorel inspire à Sabatier, c'est un sentiment de pleine et agréable sécurité. Non seulement il déploie une science et une pénétration singulières dans l'exposé des grandes questions politiques, des négociations internationales qui se croisent sans cesse, mais encore il sait faire saillir et fixer les traits cachés, les nuances de l'âme et du tempérament. La qualité souveraine et distinctive de ce maître, c'est une robuste santé intellectuelle : « Par ce temps de maladies épidémiques qui sévissent dans toutes les régions littéraires, c'est chose rare et précieuse. Chez les plus distingués de nos écrivains, chez les meilleurs, il y a comme une pointe de dilettantisme épicurien et aristocratique qui les écarte de la route du bon sens, par la seule crainte d'y coudoyer la foule, qui les jette dans le paradoxe brillant et leur fait pousser même une idée juste jusqu'au point où elle devient une idée fausse. » (6 nov. 1885.)

Le caractère de Napoléon I^{er} est un objet perpétuel de controverse et d'études psychologiques. Sabatier ne croit ni au dieu ni au démon ; il veut connaître l'homme, ses pensées secrètes et solitaires, ses retours

sur lui-même, ses remords, sa manière habituelle de considérer la destinée humaine. Nous avons eu dans ces dernières années un véritable déluge de *Mémoires* relatifs au premier empire, qui ont beaucoup contribué à nous rendre cette vérité humaine, non-seulement par des réflexions très justes, mais encore par des scènes prises sur le vif, où cette étrange nature de l'empereur, libre de tout rôle, se livre avec abandon. A cet égard, les révélations piquantes de Mme de Rémusat, amie et confidente de Joséphine, n'ont pas été inutiles. Sabatier n'accepte pas cependant son témoignage les yeux fermés; il fait la part du vrai et du faux. De même, il note avec conscience les points par où la critique peut s'attaquer à l'étude publiée par Taine. Il convient qu'elle est trop systématique, trop poussée au noir. Mais il nous fait remarquer aussi que les éléments de cette étrange personnalité sont là avec le vice monstrueux qui les relie en quelque sorte, à savoir l'égoïsme d'une ambition démesurée :

Ce qu'a été l'hypertrophie du moi chez Napoléon n'est pas seulement monstrueux, c'est quelque chose d'in vraisemblable. Représentez-vous l'empire qu'il avait fondé devenant en quelque sorte le corps gigantesque de son moi individuel, en sorte qu'il arrive à n'y pouvoir souffrir d'autre volonté, d'autre pensée que la sienne. Nous avons ici ce phénomène inoui de l'absorption d'un monde tout entier dans un seul individu, dont tous les autres individus deviennent des membres ou des appendices.

Voici, selon Sabatier, la lacune qui rendit à la longue inutiles toutes les ressources de son génie. Il n'a jamais compris la vertu désintéressée par laquelle

seule l'homme s'élève au-dessus de lui-même et se dévoue à une cause plus grande que lui. Il n'a jamais su ce que représentaient les forces supérieures de l'âme, le patriotisme, le sentiment religieux. Sabatier relève, en plusieurs endroits, les dispositions superstitieuses de cet esprit si pratique, si fort élevé, semble-t-il, au-dessus des préjugés vulgaires. Par ce côté comme par certains autres, il est bien un fils de ces populations méridionales chez qui la religion subsiste parfois entièrement séparée de la morale et prend des formes si singulières. A ses yeux, la religion se réduit à ces trois choses : ne pas nuire à l'ordre social, ne pas abuser de la liberté, faire du bien à son prochain. Voilà bien le positivisme pratique qui a inspiré, pour ne citer qu'un exemple, le Concordat de 1801 où la nature si peu mystique de Bonaparte se révèle entièrement.

Sabatier revoit la statue colossale qu'avait fait dresser dans la plaine le roi Nabuchodonosor : « Une petite pierre se détacha de la montagne, vint frapper les pieds d'argile de la statue dont les membres épars jonchèrent le sol. Cette petite pierre, c'est la justice. Toutes les constructions où elle n'entre pas en subissent le choc tôt ou tard et sont condamnées fatalement à périr. » (10 mars 1887.)

Il faut parler maintenant des sciences auxiliaires de l'histoire, je veux dire de l'érudition, de la science des mythes et des religions, de l'étude des langues, qui, à la suite de l'histoire, apportent leur contribution à notre littérature¹. Sabatier ne laissait pas à

1. Les mémoires, les « journaux, » les lettres, les biographies se

d'autres le soin de faire connaître à ses lecteurs les recherches et les découvertes faites dans le domaine de ces sciences spéciales. « Toute science, avait-il coutume de dire, devient intéressante pour les profanes eux-mêmes dès qu'elle est poussée à un certain point de perfection et de maturité, dès qu'elle produit des vérités générales que tout homme cultivé peut et doit s'approprier. Il en est des sciences comme des arbres fruitiers dont la culture exige tant de soins. Tout le monde ne peut les cultiver; mais quand les fruits en sont mûrs, un enfant même peut les cueillir et en jouir. » (17 nov. 1887.)

Il ne croyait pas ceux qui disent que l'érudition moderne est chose sèche, froide et morte. Elle ne l'est, pensait-il, que pour les esprits secs et les imaginations stériles. Quel champ que le passé pour servir de carrière à l'imagination, éveillée et guidée tout ensemble par un vieux texte inédit !

Les vieux papiers, pour qui sait les lire, sont d'une mystérieuse éloquence. Souvent, ils sont pleins de larmes, quelquefois, ils sont tachés de sang, et l'on est ému de je ne sais quelle sympathie fraternelle pour des êtres inconnus dont un hasard nous révèle ainsi en passant le nom et l'existence. Ce sont des ombres fugitives comme celles de la *néculia* d'Homère, mais si nous sommes capables par effort d'imagination ou mouvement de charité de leur

rattachent également à l'histoire : ils apportent des documents — souvent sujets à contestation — aux historiens qui les confrontent avec d'autres témoignages. Ces écrits sont fort en faveur aujourd'hui. Il semble que ce soit une sorte de revanche de la simplicité et du naturel sur l'artifice et la fiction. Toujours est-il que plus Sabatier avançait en âge et moins il avait de goût pour les romans, même les meilleurs, et plus il se sentait, au contraire, attiré par les mémoires et les correspondances, même les plus médiocres.

communiquer un peu de notre sang ou de notre vie, elles recouvrent bien vite la parole et nous racontent de tragiques histoires qui ne nous émeuvent guère moins que celles des plus grands poètes. L'érudition est ainsi tissée de romans ignorés de la foule et d'autant plus précieux pour ceux qui les découvrent. (3 mai 1900.)

On se tromperait cependant si l'on croyait que Sabatier attribuait une trop grande importance à ces découvertes autour desquelles nous voyons souvent mener si grand bruit. Il ne préférait pas les matériaux à l'œuvre, l'échafaudage au monument, mais il honorait d'une estime particulière « ces carriers patiemment occupés à extraire des flancs de la montagne les moellons qui serviront plus tard à bâtir l'édifice. » Ces ouvriers-là qui, avec une humilité sincère, bornent leur ambition à préparer des matériaux trois fois éprouvés ne sont-ils pas aussi les plus nécessaires?

Parmi tant de remarquables recherches qui nous rendent le corps même de l'antiquité — le corps sans lequel il n'y a pas de résurrection véritable —, Sabatier s'arrête de préférence aux études spéciales et aux travaux d'ensemble qui ont pour objet l'étude et la critique des religions.

Dans ces dernières années, une science nouvelle est née des études de philologie et de mythologie comparées, la science des religions. Cette science étudie les religions comme des phénomènes sociaux et historiques, aussi objectivement que possible et d'après l'exégèse purement critique de leurs textes authentiques et de leurs monuments. Sabatier l'avait vue naître et avait assisté à ses développements. Il

essaie de préciser ce que nous pouvons considérer comme acquis et ce que nous ne pouvons affirmer qu'avec précaution et réserve. Les vues générales manquent encore ; les classifications que l'on a proposées sont trop étroites et arbitraires. Il en est de la flore religieuse comme de la flore naturelle. « Les phénomènes de la vie débordent sans cesse toutes les classifications et toutes les nomenclatures. »

Cependant, l'histoire des religions, quelque confuse et imparfaite qu'elle soit encore, n'en a pas moins exercé sur sa pensée religieuse, comme sur celle de ses contemporains, une double action.

D'abord, en scrutant les origines de la religion elle-même, en lui montrant l'apparition du sentiment religieux aux âges préhistoriques de l'humanité et sa persistance aux époques de haute et savante culture, elle lui en faisait ressortir la *nécessité*, dans le sens le plus philosophique du terme. Elle lui prouvait que « la religion, qui s'est mise en route avec l'homme au début de son pèlerinage sur la terre, l'accompagnera jusqu'au terme ; que les formes de l'idée de Dieu, les symboles changeront encore ; mais que l'idée même de Dieu ne saurait périr. » En outre, elle lui démontrait, sinon en droit — ce qui n'est au pouvoir d'aucune science — du moins en fait, que le christianisme est la forme parfaite et suprême de la religion sur la terre. « Dans cette constatation historique, l'apologétique chrétienne ne trouvera-t-elle pas de nouveaux arguments et de nouvelles ressources ? »

Mais à côté de cette action positive, la connaissance des autres religions a exercé sur sa pensée religieuse une action critique. Il a dû élargir et renouveler plu-

sieurs notions dogmatiques traditionnelles, comme celles de révélation, de salut, de Providence. La confrontation des autres religions avec le christianisme faisant perdre à celui-ci de son isolement, Sabatier a dû renoncer à la vieille antithèse des religions fausses et des religions vraies. Au lieu de cette opposition absolue, l'histoire des religions a fait ressortir, à ses yeux, dans les révélations de Dieu une succession progressive et une hiérarchie. De même, l'élément proprement intellectuel de la religion, tout ce qui est expression et manifestation extérieure et changeante du sentiment religieux, lui est apparu dans sa relativité nécessaire. Mais, en même temps, il se repliait vers le centre et l'essence de sa foi, et sa vie religieuse s'approfondissait et devenait plus intense. (7 sept. 1900.)

Sabatier expose dans plusieurs articles les travaux que la France a vus se succéder dans le domaine de la science nouvelle. Sans doute, la production française est assez maigre. Ici encore, la Hollande, l'Allemagne et l'Angleterre ont eu la plus grande part dans le développement d'une science qui, chez nous, doit se frayer son chemin entre deux fanatismes contraires : celui de l'infailibilité religieuse qui ne peut tolérer aucune recherche libre, et celui de l'irréligion systématique qui proscriit jusqu'au sentiment religieux. Cependant, d'importantes publications ont été les fruits de cette nouvelle science. Sabatier signale tour à tour les études de M. Albert Réville sur plusieurs sujets d'histoire religieuse, celles de M. Gaston Boissier et de M. Jean Réville sur la religion romaine, les différents travaux de M. James Darmesteter, les enquêtes du comte Goblet d'Alviella, les leçons ou

conférences de la fondation Hibbert (*Hibbert-Lectures*), la *Revue d'Histoire des religions*, fondée par M. Maurice Vernes, continuée par Jean Réville depuis 1884, etc. Sabatier s'était réservé le plaisir, dans le courant si varié de la chronique parisienne, de revenir de temps à autre sur ces ouvrages qui, par le sujet, se rattachaient au genre d'études qu'il préférait. J'ajoute que quelques-uns des articles qu'il leur a consacrés sont des documents d'une véritable valeur pour l'histoire de sa propre pensée religieuse. C'est ainsi que tous les linéaments de son système futur sur la genèse et la nature de la religion sont déjà présents dans deux articles de 1880 sur les *Lectures* (de Max Müller) *sur l'origine et le développement de la religion*.

Aux études d'histoire religieuse se rattache en somme toute l'œuvre de Renan. Renan nous parle, en tête de son *Histoire du peuple d'Israël*, du vœu de *naziréen* qui, dès sa jeunesse, l'attacha au problème juif et chrétien. A peine sorti de Saint-Sulpice, le jeune séminariste émancipé résolut, pour ne pas se séparer tout à fait de la religion de son enfance, de consacrer sa vie à en rechercher les origines. C'était, d'une certaine façon, continuer à vivre encore dans le rêve et par le rêve qu'il voyait s'évanouir.

Il est bien difficile de résumer l'opinion de Sabatier sur Renan. D'abord, parce qu'il a eu continuellement à parler de cet écrivain, qu'il avait beaucoup connu et fréquenté; ensuite, parce que le *naziréat* de Renan a comporté, pendant la publication même de ses deux grands ouvrages, des intermittences de plus d'une sorte.

Arrêtons-nous d'abord à l'historien. Sabatier a discerné avec sûreté les parties solides de cette longue histoire, mais en même temps, il a marqué nettement les réserves nécessaires. Il se trouve placé ici sur un terrain qu'il connaît admirablement pour l'avoir fouillé dans tous les sens. Du reste, il ne fait pas étalage de son érudition et évite les détails techniques qui trahiraient qu'il est au courant de ces sortes d'études. En général, il se garde de faire œuvre de théologien, de discuter l'exégèse et les conjectures de Renan; c'est à la critique biblique à faire ce travail de révision minutieuse qu'il était difficile d'aborder dans un journal quotidien.

Il ne sépare point l'histoire des *Origines du christianisme* de celle du *Peuple d'Israël*. Ces deux ouvrages ne forment à ses yeux qu'un seul monument qui se dresse, en douze volumes, dans toute son ampleur. Si l'auteur a inauguré cette grande histoire par la *Vie de Jésus*, c'est qu'il voulait avant tout traiter la partie à laquelle il tenait le plus, c'est-à-dire les cent cinquante premières années du christianisme. Sabatier nous fait remarquer à ce propos que Renan n'a pas hésité un seul instant au sujet de la conception historique sur laquelle repose son œuvre entière : la cause finale du judaïsme a été le christianisme. Il estime que, malgré toutes les légèretés regrettables d'un auteur qui aimait à jouer avec l'impiété, cette double histoire a été dressée comme un monument à la gloire du Christ. *Finito libro sit laus et gloria Christi*. Sabatier pense que cette exclamation mystique est très sincère.

Les grands esprits sont ceux qui cherchent la vérité

avec leur âme entière, et qui, même quand ils ne la possèdent pas encore, croient qu'elle existe, et que pour elle seule il vaut la peine de penser. Or Renan n'obéissait dans ses recherches qu'à la curiosité scientifique; après avoir proclamé la vanité de tout, sous prétexte que la vérité est insaisissable, il en réduisait la recherche à un divertissement de dilettante. « Qu'il puisse y avoir un lien, une solidarité quelconque entre la loi morale et la loi de la vie spirituelle, que la première soit immanente dans l'âme humaine, et que la violer, ce soit mourir, Renan n'en a pas le moindre soupçon. » Il a compromis comme penseur la *dignité de la pensée* en abaissant la pensée au point qu'elle n'est plus qu'une façon de jouir ou la satisfaction raffinée d'un égoïsme intellectuel qui se croit sans responsabilité d'aucune sorte. L'épicurisme littéraire et moral, voilà, selon Sabatier, le piège où cette puissante intelligence se laissa prendre. Et on pourrait signaler, dans les premières *Etudes religieuses* et dans les *Essais de morale* par lesquels Renan a fondé sa réputation d'écrivain, les symptômes morbides de ce dilettantisme épicurien. Tant que vécut sa sœur Henriette, elle tint en respect le mauvais démon qui devait plus tard prendre sa revanche et réussir à faire fléchir la pensée de Renan et à la soumettre à peu près tout entière. De ces « tours incroyables » et de ces « mines de singe » que le Gascon faisait au Breton, il est résulté cette désillusion absolue, cet art de s'amuser de tout, de se prêter à tout sans être dupe de rien, et ce besoin maladif de flétrir d'un mot brutal les plus belles fleurs, que nous offre la fin de la carrière de l'illustre écrivain. Pour réagir, il

aurait fallu le contrepoids de la volonté, ou, comme le dit Sabatier, « la boussole de la conscience. »

Prenons la crise théologique qui le jeta hors de Saint-Sulpice et de la voie sacerdotale ; les mêmes observations se présentent. Sabatier nous fait remarquer la facilité avec laquelle Renan s'est détaché de ses croyances traditionnelles. La crise fut une crise d'idées, non une douleur de conscience ; elle s'est passée tout entière dans sa raison. Sa foi catholique a été arrachée d'un seul coup, dès que les choses que lui enseignaient ses professeurs ne lui ont pas semblées tout à fait vraies. Il n'a point connu, semble-t-il, les luttes sacrées et terribles d'un saint Paul, d'un saint Augustin, d'un Luther, ou même d'un Scherer disant en prenant congé du christianisme : « Désormais, je marche vers un avenir qui ne m'inspire ni intérêt ni confiance. »

Sabatier note d'ailleurs que la transformation a été moins complète que Renan lui-même ne l'a cru et qu'il est resté foncièrement catholique à travers toutes ses aventures intellectuelles. Ainsi, à sa sortie du séminaire, il donne sa foi à la science pour remplacer la religion qu'il quitte ; son âme a changé de culte, mais elle garde encore toute sa ferveur. S'il se livre ainsi à la science, c'est qu'il a besoin d'une autorité infaillible et que la science, dont il attend à cette époque non seulement la révélation théorique des mystères de l'univers, mais encore la solution pratique de tous les problèmes sociaux, lui paraît remplir ces conditions d'infaillibilité que la dogmatique catholique assumait jadis à ses yeux. Plus tard, quand la foi scientifique aura disparu à son tour, il la remplacera par

le scepticisme, ou plutôt, comme le scepticisme répugne à son catholicisme breton, par la contradiction érigée en système : il aura ainsi la chance d'avoir quelquefois touché juste et dit vrai sans le savoir. C'est à cette sorte de probabilisme philosophique que la pensée de Renan, avec les années, a fini par aboutir.

Sabatier montre encore que Renan, ayant perdu la religion de son enfance, en a du moins retenu les émotions esthétiques. Et non seulement il enveloppe son scepticisme des formules mystiques de la litanie et adresse au néant les prières qu'il récitait autrefois dans les chapelles de sa Bretagne au Dieu de Jésus-Christ, mais encore, il comprend admirablement la dévotion catholique, les joies de l'extase, tout ce qui est sensibilité, émotion, poésie. Il se proposait de nous donner, avec les passages édifiants de ses écrits, un petit volume destiné à remplacer le *Paroissien*. Sabatier ne doute pas que ce volume aurait eu des pages édifiantes ; mais il lui aurait manqué, à son avis, ce qui est le trait caractéristique de la religion d'Israël : la *catégorie* de la Sainteté. Dans la personne de Jésus, c'est précisément cette note sainte que Renan n'a pas comprise. Son Jésus parle moins à la conscience qu'au sens esthétique.

Sabatier ne reproche pas à Renan les audaces de sa critique historique. Il ne connaît rien de plus conservateur que ce révolutionnaire. Il remarque par exemple que sa conception de l'histoire du peuple d'Israël est beaucoup plus conservatrice que celle de l'école allemande ou hollandaise, d'après laquelle le progrès religieux se serait fait en ligne droite depuis

la barbarie primitive, en tout semblable à celle des peuples congénères, jusqu'à l'Evangile, la fleur divine du prophétisme hébraïque. En général, d'ailleurs, l'*Histoire du peuple d'Israël* lui paraît marquer un affaiblissement dans l'œuvre de Renan.

Il relève encore fort justement tout ce que le brillant écrivain a mêlé de sa propre image à la résurrection du passé. « Son Jésus est un jeune Renan breton qui aurait été élevé et aurait vécu en Orient. » De même, Renan ne peut s'empêcher de tirer à lui Saint-Paul, et il essaie de se figurer le vieil apôtre en ses derniers jours arrivant à reconnaître qu'il a usé sa vie pour un rêve, doutant de sa foi et mourant solitaire sur quelque plage inconnue en s'écriant : *Ergo erravi*. On peut se demander ce qui restera d'une histoire dans laquelle l'auteur s'est ainsi projeté lui-même, et où les faits habilement exploités sont devenus les reflets de tous les moments de sa vie.

Sabatier remarque encore une autre habitude littéraire de l'historien, que Renan a toujours eue, mais qui est devenue avec le temps une sorte de tic fatigant : le goût des rapprochements historiques entre les hommes et les choses antiques et les hommes et les choses de l'histoire moderne. C'est ainsi qu'il compare Esaïe à Armand Carrel ou à Emile de Girardin, sous prétexte que de leur temps les prophètes remplissaient l'office de tribuns et de journalistes. Et que dire de cet artifice de style qui consiste à appeler Jérémie le Félix Pyat de son temps? Il y a là, même au seul point de vue littéraire, une faute de goût; et il y a un vice de méthode que Sabatier reproche à l'écrivain. Il ne s'agit pas d'illustrer le passé par le

présent, mais de nous défaire de nos habitudes modernes, et de nous transporter si possible à l'époque et dans l'âme de ces héros d'autrefois. En histoire, il n'y a pas d'autre bonne méthode.

En définitive, l'exemple de Renan montre clairement, avec la légitimité incontestable, l'insuffisance foncière de la méthode historique moderne. « La proclamer exclusive et souveraine, c'est dire que l'homme n'a plus rien à faire désormais sur la terre qu'à étudier ce qui a été fait, c'est proclamer que ce qui a été sera, c'est abdiquer devant les choses, c'est sacrifier la spontanéité créatrice de l'esprit aussi bien dans l'ordre de la philosophie et de l'art que dans celui de la morale. » Là est le vice secret du *renanisme*. Pour que l'histoire soit vraiment une lumière et une expérience, il faut qu'il y ait dans la conscience des principes fixes, des lois, des idées qui éclairent l'histoire et en dessinent le cours. Renan n'a point de philosophie arrêtée, de discipline intérieure, puisqu'il n'abonde jamais en un sens sans éprouver aussitôt l'irrésistible désir d'abonder dans le sens contraire. Le ciment qui devrait souder les matériaux qu'il amoncelle est sans morsure et les laisse disjoints et désagrégés. De là vient que son œuvre historique charme toujours, mais satisfait rarement.

Lorsque Renan a fini ses leçons au Collège de France et fermé ses livres d'histoire, il aime, comme il le dit lui-même, à se divertir. Il le fait en écrivant des drames philosophiques : *Caliban*, *L'Eau de Jouvence*, *Le Prêtre de Némi*, *L'Abbesse de Jouarre*, où il se plaît à assaisonner sa philosophie de propos libertins. Ce libertinage d'imagination répugne au robuste

cévenol qu'était Sabatier. En vain, Renan a-t-il écrit : « Il y a des heures dans la vie la plus religieuse où l'on fait une halte au bord de la route et où l'on oublie les devoirs austères pour s'amuser un moment comme les femmes du sérail de Salomon avec les perles et les perroquets d'Ophir, » — cette singulière assimilation ne suffit pas à l'excuser. Dans ces gamineries d'un homme grave, qui, après tout, s'occupe de religion et parfois prononce des oraisons édifiantes, Sabatier peut sans injustice voir un manque de dignité.

Mais ces drames philosophiques sont indispensables à qui le veut bien connaître. On y surprend comme à nu les secrètes faiblesses, la maladie intérieure de cette brillante nature. C'est le seul genre d'intérêt que Sabatier trouve à les lire, malgré toutes les grâces insinuanes du style. Au point de vue philosophique, on y retrouve la plupart des idées que Renan a exprimées déjà sur sa façon d'entendre la vie, le devoir, la dignité humaine, et surtout ses idées politiques.

Après 1870, le problème social tourmentait l'écrivain. Quelque dédaigneux qu'on soit d'exercer une action efficace sur la marche des choses humaines, ce n'est pas impunément qu'on traverse des événements comme ceux de la guerre et de la Commune. Tous les bons Français se sont promis alors à eux-mêmes de travailler au relèvement de la « noble blessée. » Pour un grand nombre d'hommes de la génération de Renan et de Sabatier, les jours qui suivirent la guerre ont été une époque de crise et de renouvellement. Ceux qui n'ont pas vu dans ces tragiques épreuves un sujet de regret ou de repentir, y ont

trouvé tout au moins une matière à réflexion, et par contre-coup, leur pensée a pris une direction nouvelle. Renan, dont les services politiques n'avaient pas été agréés par le peuple, écrivit ses *Dialogues philosophiques*. C'était à Versailles, pendant la Commune, devant un horizon embrasé par les incendies de Paris. A l'idéal républicain qui séduisait alors toutes les âmes généreuses, il opposait l'idéal d'une forte monarchie groupant autour d'elle une classe aristocratique. Il y est revenu dans la préface de ses *Mélanges d'histoire et de voyages* qu'il écrivit peu après et dans *Caliban* et *L'Eau de Jouvence*. L'illustre écrivain, comme l'on sait, a une peur atroce de Caliban, cette bête farouche à tête humaine que nous montre Shakespeare et qui paraît à Renan personnifier d'une façon très exacte la démocratie. Il en a peur pour la science qui fait ses délices, pour les plaisirs raffinés des gens d'esprit et de savoir. Toutefois, après la réaction du 16 mai, il a trouvé Caliban moins brutal qu'il ne l'avait craint tout d'abord, et même capable de sagesse et de libéralisme. Il s'est familiarisé avec lui mais sans chercher pour cela à l'instruire et à le moraliser. Sabatier ne partage à aucun degré cet idéal aristocratique qui partage en deux classes tous les hommes. Il ne peut dissimuler combien il est blessé au fond par cette théorie brutale de la sélection et par le dédain avec lequel l'écrivain, sorti du peuple cependant, parle de la foule anonyme dont l'unique fin, d'après lui, est de produire les êtres privilégiés et supérieurs qui s'appellent les savants :

Quant à nous, nous n'appartenons pas sans doute à l'élite, à ce monde supérieur, dont nous essayons pourtant

de suivre et de comprendre la pensée, mais nous éprouvons un tout autre sentiment en songeant à ces amis d'école primaire avec lesquels nous avons appris à lire, qui ont continué à rester au village et à labourer le champ paternel, se contentant d'être bons et pieux ; à qui l'occasion ou les ressources seules ont manqué pour occuper dans une plus haute sphère une autre place, et la mieux remplir que nous-mêmes. Quand je pense aux circonstances qui ont élevé les uns et laissé les autres dans l'ombre, je ne suis pas tenté d'y découvrir un privilège ; j'en éprouve au contraire une certaine honte et comme un regret. J'ai besoin de me rappeler qu'à plus de savoir correspond une plus grande responsabilité, que tous ceux qui travaillent au bien commun ont droit à la même récompense. Ames humbles et simples qui passez inconnues ici-bas, vous dont la gloire humaine ne touchera jamais le front, consolez-vous ; vous n'avez rien à envier aux savants. Le monde marche par vos vertus encore plus que par leurs découvertes et leurs rêves. « Les membres les plus faibles sont les plus nécessaires ¹. »

Sabatier a constaté à diverses reprises le vif intérêt que l'on a pris de tout temps en France aux questions de style et de mots. Il rappelle que, parmi les traits distinctifs du génie gaulois, César notait déjà l'amour du fin langage, *argute loqui*.

Sabatier partage sur ce point le goût public. De là vient l'importance que prennent, dans sa correspondance, les questions de grammaire, d'orthographe et de style. Il se montre particulièrement curieux de la grammaire comparée. Ses principes n'ont pas, d'après lui, toute l'étendue ni ses conclusions toute la certitude que l'on est quelquefois tenté de lui donner.

1. *Revue chrétienne*, juin 1876, p. 382.

Mais elle a ses règles, ses conditions, elle a aussi sa méthode avec lesquels on doit compter, et elle a pu donner, dans un très court espace de temps, des résultats étonnants dont la psychologie et l'histoire n'ont pas manqué de faire leur profit.

C'est une vérité, devenue presque banale, que la vie d'un peuple est tout entière déposée et dort dans les mots de sa langue, à peu près comme la faune et la flore des époques antédiluviennes ont été conservées dans les couches supérieures de l'écorce terrestre¹. La grammaire comparée, à l'aide de quelques racines primitives patiemment recueillies, a éclairé pour nous des périodes historiques entières dont l'homme n'avait gardé ni monuments ni souvenirs et ouvert sur les commencements de notre race de nouveaux horizons. De même, elle a réussi à percer les mystères du mythe religieux, en en expliquant la formation primitive et pour ainsi dire inconsciente et les développements successifs. Le mythe ne serait pas autre chose à l'origine qu'« une métaphore hardie, personnifiant et dramatisant les grands phénomènes de la nature dont on oublia plus tard le sens et qui se transforma en un récit dramatique ou épique que l'imagination populaire développait et diversifiait à l'infini. » L'application de l'analyse philologique aux idées mêmes de l'esprit humain n'a pas été moins féconde. Elle « en dissout l'essence et les ramène par l'étymologie à l'expression d'une simple qualité sensible qu'on s'est habituée à séparer de son objet et à

1. Voir Auguste Sabatier, *Mémoire sur la notion hébraïque de l'Esprit*, dans *La Faculté de théologie protestante de Paris à M. Ed. Reuss*. Paris, Fischbacher, 1879.

considérer comme ayant une existence indépendante. Ce sont primitivement de simples adjectifs, devenus substantifs à la longue, par la même raison qui avait changé en dieux des expressions métaphoriques. »

Certains savants, suivant rigoureusement jusqu'au bout ce procédé de dissection, sont tentés de demander aujourd'hui à cette science la solution de problèmes qui la dépassent. Ils en arrivent à réduire la religion, la philosophie, la morale, la science elle-même, à un nominalisme universel qui laisse se perdre le fond intime de notre pensée et de notre vie et les mystères de notre nature. Ce n'est pas le cas de Sabatier. Il indique très nettement l'insuffisance de la méthode philologique dès qu'il s'agit de questions religieuses et philosophiques, et les limites naturelles de cette science.

Il y avait là des problèmes qui devaient attirer un esprit curieux et réfléchi comme celui de Sabatier. Aussi bien ces études de philologie touchent encore à la psychologie. « Etudier et analyser les mots et les phrases, n'est-ce pas encore étudier l'activité la plus subtile et la plus profonde de l'âme? Notre esprit ne dépose-t-il pas dans notre langage l'image la plus fidèle et la plus délicate de lui-même? » (23 mai 1879). Les mots lui apparaissent, à la lumière de ces études, semblables aux êtres organisés, doués d'une vie intime qui, pour être d'ordre intellectuel, n'en est pas moins régie par des lois aussi constantes et positives que celles qui régissent les organismes du végétal ou de l'animal. Bien plus : Sabatier croit que, dans le langage, la théorie de l'évolution qui a prévalu en histoire naturelle, « a une évidence qu'elle n'a pas au

même degré dans la science de la nature. Les mots se conduisent entre eux comme des êtres vivants; ils naissent les uns des autres; ils se développent par la lutte et la concurrence et meurent dévorés par de plus jeunes et de plus forts. »

Sabatier en vient à dire que l'intensité de vie d'un idiome se mesure à sa puissance de transformation¹. Une langue vivante est en évolution incessante. Elle obéit à deux forces toujours agissantes : une force révolutionnaire qui la pousse vers l'acquisition d'éléments nouveaux, *néologismes*, et un courant conservateur qui maintient la tradition et les formes consacrées. La santé d'une langue consistera dans le juste équilibre de ces deux tendances, aussi légitimes et nécessaires l'une que l'autre. Une langue, pour rester vivante, doit suivre les transformations du peuple qui la parle : autrement, il arriverait un moment où elle ne serait plus comprise. N'oublions pas qu'elle n'est pas faite pour les seuls artistes; elle est la chose de tout le monde, la chose des enfants et du peuple. Mais, d'autre part, le danger n'est guère moindre pour une langue d'obéir sans contre-poids à la force révolutionnaire. Sans doute la littérature ne vit que de renouvellement; et rajeunir par des alliances imprévues et heureuses des formules usées, c'est le plus grand service qu'on puisse rendre à une langue qui a déjà une longue histoire. Mais il est clair que

1. On sait que Sabatier, dans son remarquable discours sur *La Vie intime des dogmes et leur puissance d'évolution* qui ouvrit, en 1889, son cours de dogmatique réformée, a signalé des analogies frappantes entre la vie des langues et celle des dogmes, — ceux-ci n'étant, à les bien prendre, qu'une sorte de « langue que parle la foi. »

cette langue perdrait sa physionomie si elle s'abandonnait sans contrôle à l'amour des nouveautés : elle cesserait d'être une langue civilisée pour devenir une langue barbare. Ici comme en politique, l'idéal de Sabatier c'est l'évolution graduelle, sans heurt ni révolution violente : « Mais ceci, écrit-il sous forme de conclusion, est affaire de sagesse, et nous dirions presque de vertu. La langue d'un peuple ne saurait rester intacte quand tout le reste en lui se dissout, et c'est ainsi qu'à l'observateur attentif les maladies qui travaillent une nation se révèlent dans les altérations de sa langue. » (17 nov. 1887.)

Ainsi la philologie, après avoir rejoint la psychologie et l'histoire, finit par toucher à la morale.

Sabatier croit qu'on pourrait tirer du français qu'on parle ou qu'on écrit aujourd'hui des inductions sur l'état de l'âme française elle-même. De notre temps, c'est la tendance révolutionnaire qui l'emporte, en général, en fait de style. Non seulement les mots plébéiens ont forcé la porte avec la démocratie triomphante, mais, à leur suite, les mots d'argot, les néologismes d'aventure, les barbarismes de toute espèce. Où ne se rencontrent pas la négligence, le manque de propriété dans les termes et de cohérence dans les images, triomphent l'affectation, la bizarrerie, le mauvais goût. Sabatier ne peut souffrir ces efforts pour créer un genre d'écrire nouveau qui lui paraît une atteinte au génie de la langue. Le mot rare, le mot cherché et qu'on s'applaudit d'avoir trouvé, la phrase contournée, en un mot l'apprêt du style le trouvent intraitable. Il se rend compte, au point de vue technique, de la difficulté, car il a lui-même, au

plus haut degré, le sentiment du style et en discerne toutes les ressources; il admire le travail de l'artiste. Mais il préfère cent fois la chanson du roi Henri, qui paraît ennuyeuse à bien des gens, au sonnet d'Oronte. « En fait d'art, écrit-il quelque part, je suis peuple, et je crois que les impressions du peuple, les impressions immédiates de la servante de Molière — je dis ses impressions et non son jugement — sont la vérité critique, et que les artistes ont tort de les dédaigner. » C'est pour lui une vraie jouissance que de rencontrer, par le temps qui court, le bon style français exempt des affectations et des partis-pris d'école, sans prétention, sans recherche, uniquement paré de sa justesse et de sa simplicité élégante.

Puisque nous parlons de style, essayons de caractériser le style de celui qui appréciait si bien le style des autres. Sabatier se défendait d'avoir en aucun temps voulu faire œuvre de littérateur, non qu'il découvrit des germes d'immoralité au fond de nos jouissances purement artistiques, mais parce que *l'art* n'était point ce qui l'occupait d'abord. S'il eût l'ambition de bien écrire, c'est qu'il savait quelle est, surtout en France, la valeur persuasive du style et qu'il croyait que la vérité ne perd rien à être présentée avec art. Il aimait à rappeler le conseil qu'Edmond de Pressensé dans sa jeunesse avait reçu de Guizot : « Vous êtes né, comme moi, dans un coin; tâchez d'en sortir. » Sabatier, lui aussi, aspirait à sortir du coin un peu étroit et obscur où il était né, et il y a réussi, surtout à partir de 1880, sans jamais

rien sacrifier de ses convictions et de son caractère. Mais il savait combien il est difficile à un auteur protestant de franchir, sans le secours du talent littéraire, la muraille de Chine élevée autour de notre protestantisme français et de pénétrer dans ce qu'on nomme le grand public. La forme, si souvent parfaite de l'*Esquisse*, a été le passe-port qui a permis au reste de franchir les frontières. En Allemagne, où la théologie est au foyer même de la vie intellectuelle, on ne s'est pas bien rendu compte de ces obstacles que Sabatier avait à vaincre. Pour ma part, je serais tenté de penser qu'on a fait expier à notre maître, dans les écoles d'outre-Rhin, ses dons littéraires.

Il est peut-être le seul qui ait toujours réussi à rendre la théologie accessible aux esprits les moins habitués à l'abstraction, et à porter la vie, le mouvement, la poésie même, dans des questions qui semblaient par définition les plus éloignées de l'expérience commune. Il reproche à Emile Hennequin, à propos de son livre sur *La Critique scientifique*, ses formules absconses et son étalage de termes scientifiques. En revanche, il admire beaucoup les savants qui donnent une forme intelligible aux découvertes qu'ils ont faites. C'est le cas de Claude Bernard et de Pasteur qui ont fait choix, pour populariser leurs vues personnelles, d'une langue simple, claire, dépouillée de tout appareil technique.

Sabatier lui-même n'est pas, à proprement parler, un grand écrivain. Son style est inégal; il a des parties ternes, des négligences, des incorrections. Il était trop sincère pour n'en avoir pas conscience : « Les articles des journalistes sont pleins, hélas ! de ces

misères. » Deux considérations, selon moi, les expliquent et les atténuent. D'abord, ce sont des tâches assez légères en somme, n'entamant pas la trame bien serrée du style, qui reste d'excellente qualité. Mais surtout nous devons tenir compte de la situation particulière dans laquelle il se trouvait. Autre chose est une étude choisie par goût, méditée à loisir, écrite à son heure, autre chose un article fait au courant de la plume, à propos d'un sujet sur lequel on doit avoir tout de suite un avis précis et clair, et qu'à peine on relit, car il faut que les lecteurs soient rapidement renseignés. Il faut se souvenir que la vie de Sabatier était, suivant sa propre expression, « une course haletante de tous les jours. » Comment il parvenait à accomplir sans aucun aide la colossale besogne qu'il assumait, c'était un mystère ! Il avait réglé minutieusement l'emploi de son temps ; il ne perdait pas une minute ; il estimait que le temps manque souvent « parce qu'on manque de discipline et de méthode, parce qu'on ne se fait pas un plan de travail ou qu'on s'en écarte sans scrupule, et que l'esprit, semblable à un papillon dont le vol obéit au caprice du vent, va d'objet en objet sans tirer d'aucun un miel nourrissant. » Dans ses courses à travers Paris, il lisait et préparait ses articles, classant ses idées, ordonnant ses réflexions et les retrouvant, dès qu'il était de retour dans son cabinet, chacune en sa case. Ses plus beaux articles du *Journal de Genève* ont été écrits au courant de la plume, en moins de deux heures, et cela d'ordinaire sans une hésitation ni presque de ratures, comme on peut s'en convaincre en parcourant ses manuscrits.

Que l'on nous entende bien : l'improvisation ne portait que sur la forme, nullement sur la préparation. D'une probité intellectuelle bien rare à l'heure actuelle, il ne croyait le droit de juger un livre qu'après l'avoir lu d'un bout à l'autre et l'avoir analysé minutieusement dans ses grandes lignes aussi bien que dans ses détails. Il rendait un compte exact, fidèle, des ouvrages dont il parlait ; il en appréciait le sujet, les pensées, le style. Ajoutons que si sa plume souple et toujours prête le rendait apte à cette tâche, c'est que les souvenirs les plus lointains venaient au premier appel se ranger sous sa plume, c'est qu'enfin, nous l'avons déjà observé, il n'y avait pas de sujet littéraire, politique ou religieux sur lequel il ne fût préparé de bonne heure et en mesure de parler en toute rencontre. Très mobile, son esprit sans cesse en éveil saisissait vite les objets qui s'offraient à lui. Il s'orientait en quelques minutes et sans hésitation dans le sujet le plus touffu et le plus complexe ; dans un livre, en une heure de lecture, il démêlait, avec une perspicacité aigüe le point fort d'avec le point faible, et dans les personnalités le trait fondamental d'avec ce qui est simplement contingent et accessoire.

Mais il s'agit de définir de plus près la nature propre de son style et de saisir ce qui en fait le charme et l'originalité.

Ce qui frappe avant tout, c'est la clarté, la simplicité, le naturel de son style. Sa phrase est le vêtement naturel et nécessaire de sa pensée. Il n'use d'aucun artifice et n'a aucun souci de l'effet. Il écrit avec tout son être, dans un état constant de sincérité. On sent

dans ce style comme le battement du propre cœur de Sabatier, et c'est ce qui lui communique quelque chose de si vivant. Il tenait de son origine méridionale et de son éducation latine — de l'éducation qu'il avait reçue d'abord de la Rome païenne, ensuite de la Rome chrétienne, — une impérieuse soif de lumière. L'expression : *mettre en lumière* revient fréquemment chez lui et trahit sa nature ennemie du clair-obscur et de l'à peu-près, et cela à une époque où rien n'intéresse dans le monde que l'inexplicable, où rien ne vaut la peine d'être dit que l'ineffable. Il savait que les sophismes naissent dans les ténèbres. Etre clair n'était pas seulement un des articles de son *credo* littéraire, c'était pour son âme sérieuse et ardente une sorte d'obligation morale : « La clarté, disait-il, est le gage de la sincérité; il y a du mensonge, soyez sûrs, dans tout amphigouri prémédité. » Venant à parler de deux volumes que Georges Rodenbach lui avait adressé, il avait peur d'être injuste à l'égard de ce talent un peu mièvre et alangui : « J'ai peut-être, écrivait-il, dans l'âme trop du clair soleil méridional, et trop de discipline latine dans l'intelligence pour goûter pleinement cette poésie vaporeuse des pays du Nord et me plaire aux formes indécises d'une langue obscure et balbutiante. » (8 déc. 1898.) Cependant Sabatier a rendu justice à Maeterlinck, qui a eu, sur le monde invisible que tout être porte en soi, quelques intuitions profondes.

Il est nécessaire qu'un critique possède une étincelle du feu sacré qui fait les poètes : en littérature, l'idée, quelque importante qu'elle soit, n'est pas tout, et celui-là n'a pas compris qui n'a pas tressailli à de certains

accents. Le mot de *poète* n'a rien d'exagéré quand on parle de Sabatier écrivain. Nous avons dit qu'il avait de la poésie dans l'âme. Du poète, il avait les images. Personne n'a oublié ces formules saisissantes de l'*Esquisse* qui ont fini en quelque sorte par s'échapper du livre et entrer dans la circulation. Mais, par goût pour la simplicité et le naturel, Sabatier ne veut des images que lorsqu'elles ajoutent à la pensée et la rendent plus sensible. Il était surtout poète en ce qu'au jugement le plus scrupuleux il joignait la sensibilité la plus délicate et la plus profonde. Il estimait que « dans les choses d'art ou de morale, le raisonnement, si aiguisé qu'il puisse être, va moins loin et tombe moins juste que le sentiment spontané ou l'intuition première. » Quand il était ému, sa prose devenait réellement de la poésie et ses articles s'achevaient souvent par des strophes inspirées. Les *déracinés*, dont M. Barrès a voulu nous dépeindre la vie et la fin quelquefois tragiques, toujours lamentables, jeunes plantes enlevées de leur sol natal et puis jetées à la dérive dans le courant social, sans qu'elles puissent s'enraciner de nouveau autre part, lui arrachent ces accents mélancoliques qui partent du cœur :

Pauvres enfants d'humbles paysans, fils d'ouvriers courageux, héritiers d'un modeste héritage, mais fait uniquement de vertu, de patience et de probité, que vous êtes à plaindre et de quelles sympathies n'êtes-vous pas dignes jusque dans les égarements ou les hontes où vos déceptions imméritées parfois vous entraînent ! Semblables à ces émigrants que séduisent des voix enjôleuses, vous vous êtes embarqués sur un superbe navire, rêvant de débarquer au jardin des fruits d'or, dans quelque atlantide heureuse, et vous êtes jetés sur le sable d'une côte inhos-

pitaière, où vous mourez de misère et d'ennui. Lequel de vous ne regrette la chaumière où vous aviez toujours un abri que réchauffait le foyer maternel, et le champ qui donnait du moins le pain quotidien à vos aïeux qui le cultivaient? Pauvres plantes déracinées, livrées au gré des vents et des flots, inutiles aux autres, inutiles à vous-mêmes! (27 janv. 1897.)

De ce petit nombre de remarques sur le style de Sabatier, que conclure, sinon que de nul autre on ne peut répéter avec plus d'assurance le vieil adage : « Le style est l'homme même. » Quelle âme que celle qui trouve de pareils accents! Sabatier avait le cœur chaud et généreux et ce cœur donnait à toutes ses idées je ne sais quelle flamme et quelle force de persuasion et d'émotion. La sympathie s'ajoute chez lui à l'intelligence : or il est devenu banal d'observer qu'il nous faut aimer pour bien comprendre et que le degré de notre sympathie est la mesure de notre intelligence. Sabatier, comme j'ai essayé de le faire voir, est très sensible aux défauts littéraires, mais il sent encore plus vivement le beau que le laid. Comme critique, il s'abandonne quelquefois à une bienveillance un peu prompte; il s'attache à tirer au jour et à mettre en pleine lumière des hommes et des œuvres qui ne méritent pas tant d'honneur, et surtout il leur prête des intentions ou des raisons profondes qu'elles n'ont pas toujours. Il en est résulté, à de certains moments, des défauts de jugement que la critique la plus sympathique est obligée de relever, ne serait-ce que pour dessiner la figure vraie de notre auteur et en arrêter les contours. Mais sa bienveillance elle-même, nous l'a-

vons vu, trouve quand il le faut, ses limites. Le propre des critiques, en général, est de formuler des jugements absolus qui enveloppent tout un talent ou toute une œuvre, substituant ainsi dans l'appréciation, à la complexité de la vie une unité factice. Tout autre est la méthode de Sabatier. Il découvre les imperfections des pages les plus séduisantes et discerne les parties caduques qui se dissimulent dans les œuvres soumises à son analyse et qui apparaîtront dans quelques années, quand aura disparu l'élément de vie contemporaine, de passion actuelle, qui en fait pour un temps le prestige et peut-être la valeur. Il n'était point exclusif, étroit et mesquin; il comprenait tout, mais il n'excusait pas tout. Or ce mérite a d'autant plus de prix qu'aujourd'hui, la critique, satisfaite d'avoir tout compris, approuve tout ce qu'elle explique. A force d'être large et ouverte à toutes les beautés, même les plus illusoires, elle n'ose se commettre jusqu'à dire : ceci est bon, cela est mauvais. Quand il faut conclure formellement, elle se dérobe, toute conclusion supposant une règle et toute règle pouvant contredire ou gêner son plaisir ou ses préférences. Sabatier concevait la critique de toute autre façon. Il voulait la ramener à son rôle véritable qui est, comme l'indique assez le sens étymologique du mot, de juger et au besoin de trancher, de décider. Encore une fois, par le temps qui court, la prétention n'était ni banale ni médiocre.

CONCLUSION

La philosophie religieuse de Sabatier et la pensée contemporaine.

Il y avait donc en Sabatier un critique littéraire de premier ordre. Quelques-uns même, qui rejettent sa théologie, disent qu'il n'a été que cela. Les éloges qu'ils adressent au littérateur ne sont souvent que des critiques dirigées contre le théologien. Sabatier n'en était pas moins avant tout, et par goût et par aptitude, un théologien. La littérature, l'histoire elle-même, n'ont jamais été pour lui qu'un moyen et non une fin. C'est à une démonstration de la vérité religieuse que tout aboutit nécessairement ou du moins converge dans son œuvre.

Son effort allait à réconcilier la foi chrétienne avec les exigences de la science et de l'esprit scientifique de notre temps. Nul autre dans ces dernières années n'a décrit en termes plus émouvants le difficile problème de leurs rapports et de leur conciliation; c'est qu'en aucune âme ce problème n'a été plus poignant et plus aigu qu'en la sienne. Ceux qui n'ont jamais connu le doute et n'ont jamais souffert de ces luttes intérieures ne comprennent point les hésitations dogmatiques de chrétiens moins affirmatifs qu'eux et ne peuvent s'empêcher de les attribuer à un affaiblis-

sement de zèle et à une sorte d'infidélité morale. Cependant, ces luttes douloureuses de l'intelligence, qui sont aussi des luttes de conscience, sont les heures les plus saintes comme les plus fécondes dans la vie des hommes de pensée virile; ils obéissent à cette décision intérieure que Pascal nommait justement « le consentement de soi à soi-même. »

Sabatier a longtemps porté en lui-même cette antinomie redoutable entre les exigences de sa foi et les scrupules de sa pensée. Mais on ne peut la porter toujours. Ne trouvant plus l'unité fondamentale dont la vie a besoin, on se trouve placé, pour la reconquérir, dans cette alternative : sacrifier ou sa conscience à sa science, ou sa science à sa conscience¹. Sabatier nous a laissé sur cette tragique lutte de conscience un témoignage fort curieux, dans une étude intitulée : *La Vie religieuse et l'Esprit scientifique*, qui parut, en 1867, dans le *Bulletin théologique* de la *Revue chrétienne*. Sabatier, alors pasteur à Aubenas, y posait le problème qui devait occuper sa vie entière : « Comment concilier avec une vie chrétienne intense un esprit de recherche sérieux et loyal ? Comment unir à une foi qui n'excite pas les soupçons des croyants une science qui se fasse estimer des savants ? En d'autres termes et pour tout dire, comment rester chrétien en gardant les droits et les privilèges de la nature humaine ? » Nous avons là, dans un raccourci lumineux, la pensée mère de l'*Esquisse* où cette préoccupation se traduit d'une façon expressive. Ce livre, pour

1. Cf., entre autres, l'article de Sabatier sur *La Crise de la foi*, dans la *Revue chrétienne*, de mai 1880.

bien des lecteurs le plus considérable des ouvrages de Sabatier, est l'aboutissement d'un projet dont la réalisation, parfois entravée, a été, nous pouvons bien le dire, la préoccupation dominante de toute sa vie.

Sabatier a fini par trouver la paix et la joie dans une conception du christianisme qui en sauvegarde toute la substance religieuse et laisse une entière liberté à la recherche scientifique. Il lui a paru de son devoir d'expliquer à « tant d'âmes altérées et affamées qui trouvent obstrué de difficultés insurmontables le chemin qui pourrait les conduire à la source de vie, » comment s'est résolu pour lui le conflit, et de leur proposer, au moins à titre d'expérience, les résultats auxquels il est arrivé. Chacun sait de quelle manière le problème s'est posé devant sa conscience et est responsable de la solution qu'il lui a donnée. De là vient la forme de confession intime qu'a prise le livre de Sabatier. Nous ne lui demanderons pas une solution absolue d'un problème qui ne peut se résoudre que par un effort personnel. Mais, puisque après lui nous avons rencontré sur notre route les mêmes difficultés intellectuelles, nous pouvons lui demander une méthode pour diriger notre recherche et quelque motif pour ne pas désespérer de la victoire.

Beaucoup, ne pouvant ramener à l'unité ces deux grandes manifestations de la vie spirituelle, la science et la religion, les séparent complètement, marquant des frontières conventionnelles que les deux puissances hostiles s'interdisent de franchir, quitte à reprendre la guerre dès que leur propre intérêt les y oblige. Sabatier n'a jamais admis ce partage néfaste

de l'âme. Il ne pouvait souffrir ces sortes de concordats où la philosophie et la science, la raison et la foi, s'observent à distance en se renvoyant des protestations de respect dont le moindre défaut est de manquer de sincérité. Il affirmait l'unité profonde et nécessaire de la nature humaine, et par conséquent de la science et de la foi. Ces deux sœurs, en apparence ennemies, restent unies même en se contredisant, puisqu'elles ont le même but à atteindre, la vérité.

Ce fut le souci constant de Sabatier, pour mettre fin à cette rupture fatale, de découvrir les titres éternels de chacune d'elles et de leur assurer leur indépendance respective en leur donnant cette entière possession de soi qui fait disparaître toutes les préoccupations de concurrence. Il s'agissait de trouver à la foi un fondement propre qui fut soustrait à l'évolution de l'histoire et aux atteintes de la science, tout en se gardant de solliciter de celle-ci des concessions qui l'amoiendrieraient. Grâce à l'éducation catholique, on se représente Dieu comme extérieur à l'être et la religion comme un ensemble de vérités métaphysiques et morales, comme une institution surnaturelle chargée d'assurer d'en haut et du dehors, le gouvernement des esprits. La vérité, c'est que la religion est avant tout, dans son essence, intérieure et purement morale et qu'elle consiste dans un rapport actif entre Dieu et l'homme au fond de la conscience de ce dernier. Sabatier n'écarte pas seulement la théorie catholique, mais encore celle qui ramène l'origine de la religion à un oracle surnaturel, à une théurgie, à un mystère. Sa théologie prend son point de départ dans le fait

chrétien, tel qu'il se pose et s'impose dans l'expérience chrétienne déterminée et spécifiée par l'expérience de piété filiale faite dans l'âme du Christ. Cette expérience religieuse permanente donne une base ferme à la religion. Quelle que soit la fortune de tel ou tel dogme, nous ne sommes plus ici sur le terrain des choses visibles qui relèvent de la science, mais sur le terrain sacré de la conscience individuelle.

Sabatier oppose nos deux ordres de connaissance et rapporte chacun à sa véritable source. Le savoir scientifique, ne relevant que du raisonnement, est susceptible, en toutes ses parties, de démonstrations objectives contraignant l'intelligence indépendamment des dispositions morales ou religieuses du sujet. La connaissance purement religieuse dépend essentiellement d'un acte de foi et, par cela même, de la participation morale du sujet. Tandis que la première est *objective*, la seconde ne peut jamais sortir de la *subjectivité*. Hors de la piété, hors de ce fait de conscience ou de cet acte de volonté, *Dieu sensible au cœur*, Dieu ne peut être connu. Cela ne veut pas dire d'ailleurs que la connaissance religieuse ait une certitude moindre que la connaissance scientifique. Cela veut dire qu'elle est d'un autre ordre et qu'elle se produit d'une autre façon. La foi et la science procédant de deux sources et allant à deux fins différentes, il devient évident que chacune d'elles sera tenue pour valable dans son domaine sans qu'elle puisse légitimement empiéter sur l'autre.

Mais pour que la foi échappe à la juridiction de la science, il faut qu'elle soit distincte du dogme et même indépendante de lui. De là, la théorie du *sym-*

bolisme de Sabatier qui sépare l'élément d'expérience chrétienne, qui par sa nature échappe à la réfutation scientifique et reste permanent, des formes intellectuelles toujours imparfaites et modifiables qu'il a successivement revêtues dans le cours des siècles. Ce qui ne va pas à dire que Sabatier considère les formes en religion comme indifférentes. Il affirme très nettement, au contraire, qu'une foi religieuse sans rites, sans dogmes, sans institutions, est une âme sans corps, une pensée sans paroles, qu'elle reste indiscernable, inconsciente, et ne se réalise point. Mais il conteste le caractère immuable des formules dogmatiques traditionnelles et insiste sur l'impossibilité de les prendre pour des définitions scientifiques de la religion ou pour une expression directe et suffisante du divin. Ces formules étant empruntées à la philosophie et à la science générale d'une période déterminée de l'histoire, tiennent à des questions très déterminées qu'il faut résoudre, à des témoignages qu'il faut vérifier, à des livres dont l'origine et l'authenticité doivent être établies.

Une paix féconde ne sera signée que lorsque les deux puissances auront reconnu, par une longue et douloureuse expérience, qu'elles sont inexpugnables chez elles, mais qu'elles deviennent vulnérables aussitôt qu'elles en sortent. Malheureusement, elles sont presque toujours sorties de leurs domaines respectifs. L'Eglise, restée fidèle, malgré les leçons de l'histoire, au rêve théocratique de Grégoire VII et d'Innocent III, ne veut pas abandonner ce qu'elle croit être sa destination divine. Dans les découvertes de l'astronomie et de la géologie modernes, quelque impartialement

qu'on les expose, elle aperçoit une atteinte à son dogme de l'origine du monde fondé sur l'historicité matérielle du récit de la création. De même, elle ne peut assister sans protester énergiquement à la dissection que la méthode historique moderne fait subir dans les universités d'Europe à la collection des livres saints; elle entend soumettre à sa censure ce travail critique qui contrarie son idée d'un livre tout divin, absolument vrai dans toutes ses parties et pour tous les ordres de connaissances. Depuis la fin du moyen âge, elle ne cède ses anciennes positions que pied à pied, elle est toujours en procès avec la science.

D'autre part, la science moderne signerait son arrêt de mort si elle renonçait à son indépendance. La religion, telle qu'elle a été constituée et maintenue par la tradition du passé, lui paraît être le grand obstacle à l'éclosion d'un meilleur avenir : elle n'y voit tout au plus qu'un moyen de moralisation des classes inférieures. Dès lors, elle a la prétention d'occuper en conquérante le terrain d'action de sa rivale. Elle promet à l'homme de l'affranchir des misères et des limites de sa nature, d'éclaircir le mystère de son origine et l'énigme de sa destinée, en un mot, de supprimer et de remplacer les religions éteintes. Mais la science a failli aux engagements pris en son nom par Renan dans *L'Avenir de la science*, par certains vulgarisateurs ou par les romanciers naturalistes. Elle ne suffit pas et ne suffira jamais à diriger la vie de l'homme et à lui donner un sens et un but. Elle aura beau découvrir des lois, des faits, des méthodes, créer des instruments merveilleux avec lesquels elle

sondera et mesurera l'univers, jamais elle ne changera sérieusement sa condition d'être limitée, souffrant et pécheur. Jamais elle n'empêchera la plainte douloureuse de l'humanité de monter vers le ciel à une hauteur où elle-même ne saurait atteindre. « Quand l'homme dépouillé par elle de la foi de ses aïeux vient lui demander le mot d'ordre de la vie, quand il la somme et la supplie de remplacer enfin ce qu'elle lui a pris, promettant de lui obéir aveuglément pourvu qu'elle ordonne, la science, en ce crépuscule du siècle, se trouble et balbutie ; elle finit par reconnaître avec terreur que la seule chose qu'elle ait à dire, c'est que la destinée humaine ne lui semble avoir ni but ni signification et qu'enfin la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Ainsi la science ne se peut affirmer qu'en tuant l'énergie morale et en dissolvant la volonté. » (11 mai 1892.)

Les découvertes de Pasteur, apportant au darwinisme un correctif nécessaire, sont venues démontrer que la vie sort de la vie et d'aucune autre source. Elles ont fait sentir « combien était étroite nécessairement la terre ferme de la science humaine, combien profond et riche le mystère infini dont cet îlot est entouré comme d'un océan. » (10 oct. 1895).

Quoi d'étonnant dès lors que les deux puissances soient plus séparées que jamais et que leur conflit, qui a pris tous les caractères d'un conflit de secte, soit tenu à l'heure actuelle pour irréductible ! Aux yeux de beaucoup de savants et à ceux de beaucoup d'hommes d'église, il paraît que la science moderne doit tuer la religion, ou la religion remettre en tutelle la pensée émancipée. Ce divorce, la science l'a déjà

consommé, et la société y tend de plus en plus, comme le prouve le grand mouvement de laïcisation qui a abouti en France à la loi de Séparation.

On comprend que la lutte éclate entre une église qui déclare ses dogmes immuables et ses institutions divines et la science qui ne se développe que par une évolution progressive. Mais elle n'a aucune raison d'être entre la science et le protestantisme. Dans les églises protestantes, — qu'on en fasse à la Réforme un sujet d'honneur ou un reproche, — il n'y a aucune autorité ecclésiastique fixe, aucun tribunal dogmatique infaillible devant lesquels la raison et la conscience doivent abdiquer. « Si le libre examen n'est pas le fond de la théologie protestante, pas plus qu'il n'est le fond d'aucune doctrine religieuse ou philosophique, il en est la forme inaliénable et nécessaire, une forme qui sort invinciblement de son principe, une forme sans laquelle ce principe même n'est plus. Chaque protestant s'en réfère à l'Écriture, mais aucun tribunal autre que celui de sa raison et de sa conscience n'en fixe pour lui l'interprétation¹. » Le dogme de l'autorité souveraine de la Bible en matière de foi, que certains protestants ont entendu au sens catholique, ne va jamais, pour l'individu, sans ce droit de l'interpréter librement. Il est clair, en outre, que les doctrines protestantes sont, au point de vue de la formule, toujours variables et par conséquent révisables, et que les confessions de foi que certaines églises ont pu se donner, restant toujours subordonnées à une meilleure intelligence de l'Écriture et de la foi chré-

1. *Revue internationale de l'Enseignement*, 15 nov. 1898, p. 402.

tienne, aucun synode ne peut les imposer d'autorité comme vérité obligatoire et absolue¹. De plus, le protestantisme n'a aucune peine à accepter l'esprit de recherche, de critique et de libre discussion qui est la première condition de tout travail scientifique véritable. La méthode historique moderne est précisément née dans les académies et dans les écoles de la Réforme, et elle y est pratiquée aujourd'hui avec autant de liberté qu'on peut le faire ailleurs.

Ainsi, dans le protestantisme, religion et culture moderne ne s'opposent plus comme deux puissances étrangères; on les voit apparaître au contraire comme deux grandes manifestations également légitimes et constitutives de la vie morale. Leur antagonisme n'est plus absolu; il se ramène « à la naturelle diversité des facultés mystiques et des facultés rationnelles. Or, ces facultés n'ont-elles pas le droit égal de recevoir en tout homme une réelle et saine satisfaction? » Ajoutons qu'aux yeux de Sabatier, la religion et la science ne peuvent vivre et se fortifier qu'en se pénétrant l'une l'autre. « Elles sont à la fois tellement hostiles et si nécessaires qu'on ne sait ce qui l'emporte

1. Sans définition de foi et sans confession de foi peut-il y avoir une Eglise? Sabatier répond résolument, *non* : « Si vous n'avez pas de confession de foi, qui êtes-vous? Quelle société formez-vous? Pourquoi existez-vous? » Mais, d'un autre côté, si les synodes qui promulguent ces confessions de foi veulent nous imposer d'autorité leurs décisions doctrinales malgré la résistance de notre conscience, que font-ils d'autre que ce que fait le catholicisme et contre quoi les réformateurs se sont révoltés. Ici apparaissent les deux termes de l'antinomie inhérente au protestantisme considéré au point de vue social. Sabatier tient cette antinomie pour insoluble théoriquement, mais il croit qu'elle peut s'atténuer et s'effacer dans des solutions approximatives et progressives. (2 mai 1896.)

2. *La Religion et la Culture moderne*, p. 30.

de leurs affinités ou de leurs répugnances.... L'expérience démontre que rien ne spiritualise, n'approfondit et ne purifie plus la moralité que les contradictions de la science, et qu'en définitive, rien ne sert mieux la science qu'une moralité haute et désintéressée¹. »

Ce conflit paraît à Sabatier dominer et compliquer tous les problèmes de la vie sociale et politique, aussi bien que ceux de la pensée religieuse et philosophique. Il ne perd pas un seul instant de vue, dans ses articles du *Journal de Genève*, les répercussions inévitables et parfois formidables de ce conflit; il l'étudie plus particulièrement dans l'école publique où la lutte semble aller s'aggravant tous les jours....

Mais voici que la conciliation² qui a été la préoccupation de Sabatier est une conciliation réalisée en fait, le fruit mûr et savoureux de toute une vie de recherche scientifique et d'expérience intime, de discussion et de recueillement. Sabatier a réalisé cette conciliation dans sa vie personnelle en faisant uniquement de sa foi quelque chose d'intérieur et d'individuel, mais par cela même quelque chose qui remplissait le foyer de son âme et qui réglait toute sa vie; en en faisant une aspiration, une prière, le mouvement confiant d'un enfant qui s'abandonne instinctivement à Dieu et s'en remet à sa sagesse infinie. On peut dire sans exagération qu'en dépit des crises

1. *Bulletin théol.*, 25 av. 1867 et *Esquisse*, p. 367.

2. Les remarques qui précèdent ne sont que des indications sommaires, destinées à indiquer tout au moins le chemin que suivait habituellement la pensée d'Auguste Sabatier. Chemin faisant, nous avons soulevé des problèmes considérables qui mériteraient de longs développements.

douloureuses que sa foi a traversées, il a été un des disciples les plus authentiques de Jésus-Christ¹.

Sans doute, la forme extérieure de sa foi s'est modifiée. Il a sacrifié avec décision et franchise beaucoup de notions traditionnelles qui lui avaient été chères dans son enfance et qu'il estimait alors très utiles à sa piété. Ses études de critique et d'histoire ont modifié singulièrement l'édifice entier de son ancienne dogmatique; et sur des bases nouvelles, il a essayé d'en construire un autre, d'un style différent et qui répondit non seulement à ses exigences personnelles, mais encore aux aspirations les plus légitimes de ses contemporains, et qui laissât apparaître et rendit plus proche et plus attirante que jamais la personne du Messie de Nazareth altérée ou voilée dans la construction précédente.

Assurément, ce n'est pas sans regrets, sans souffrance personnelle qu'il s'est détaché de ses anciennes croyances. Mais qu'importe après tout, s'il est sorti de la contradiction intérieure où l'avaient acculé les besoins de son cœur et les exigences de son esprit, s'il s'est élevé à un point de vue supérieur, à une conception plus

1. Comment M. Georges Sorel, le célèbre théoricien révolutionnaire, montre-t-il assez d'ignorance pour le juger « un honnête païen que le hasard ironique avait placé à la tête d'une faculté de théologie protestante et qui savait se donner une allure presque chrétienne grâce à l'art de composer des homélies sentimentales? » (*La Religion d'aujourd'hui, Revue de Métaphysique et de Morale*, mars 1909, p. 272.) Ceux qui ont, non pas seulement connu, mais simplement lu Sabatier, savent que ce portrait sommaire n'est pas même une caricature. (Cf. d'ailleurs la belle réponse d'un ancien élève de Sabatier qui est resté son disciple convaincu, M. Henri Monnier, dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, juillet 1909, p. 336.)

large et en même temps plus réaliste de la religion et du christianisme, et s'il a senti sa piété personnelle devenir plus profonde et plus vivante ! Sabatier s'est livré sur la littérature des premiers siècles chrétiens aux recherches les plus minutieuses ; et l'on a fait ressortir la rigueur absolue de sa méthode et le soin qu'il prenait pour qu'aucune autre préoccupation que celle de l'amour désintéressé du vrai ne vînt troubler les opérations de la science et en fausser les résultats. Mais ces études de critique, d'exégèse et d'histoire, il a voulu les faire, il les a toujours faites en présence de Dieu. « Sa vie, a-t-on dit, fut une prière continue » : — la prière d'une conscience virile et d'un cœur aimant éclatait, en effet, jusque dans l'étude des faits matériels de l'histoire, faisant jaillir et entretenant en lui le pur amour de la vérité.

Sabatier a défini en termes singulièrement heureux, à propos de Scherer, cet amour religieux de la vérité auquel Scherer a sacrifié son repos et consacré le labeur de sa vie : « La conquête de la vérité, comme toute conquête, implique de rudes batailles, et toute bataille fait des victimes qu'il faut savoir honorer quand elles se sont dévouées absolument à une juste cause. Y a-t-il rien de plus saint ici-bas que l'amour de la vérité ? Loin d'être hostiles, l'amour de la vérité et l'amour de Dieu s'identifient dans les âmes héroïquement sincères qui ne voudraient ni ne pourraient jouir de la communion de Dieu au prix d'illusions reconnues et conservées par un calcul d'égoïsme¹. » Cette phrase de Sabatier s'applique très bien à Sche-

1. *Les Religions d'autorité*, p. 338.

rer, mais elle s'appliquerait tout aussi bien à Sabatier lui-même.

Je ne prétends pas que tout soit inattaquable dans son œuvre et que sur tel ou tel point ses résultats n'auraient pas besoin d'être amendés ou complétés. Pour ma part, je ferais volontiers mienne la critique que M. Roberty a présentée à Sabatier à propos de l'identité possible de la conscience du chrétien régénéré avec la conscience de Jésus¹. Mais je crois que de lui, plus que de tout autre, on peut dire, suivant le mot de Platon, qu'il cherchait la vérité avec son âme toute entière, et l'on peut ajouter : en songeant aux autres âmes et avec la préoccupation perpétuelle de seconder leurs efforts pour saisir la vérité.

Il semblait à Sabatier que la théologie n'était pas autre chose que la satisfaction intellectuelle des besoins actuels de l'esprit religieux et que sa tâche, mais aussi son privilège, c'était « de satisfaire à l'attente, à la recherche des esprits actuellement vivants et tourmentés, de leur donner le moyen de se justifier à eux-mêmes leur foi et leur espérance ; c'est-à-dire d'être la pensée, la méthode, la solution du moment présent². » Il ne craignit pas d'être de son temps ; il était attentif à tout ce qui l'entourait, il était en communion avec le savoir qui s'élaborait autour de lui. La division scolastique des sciences en disciplines

1. *Deux sermons, suivis d'une critique de l'« Esquisse, »* p. 84 (1 vol. in-16. Paris, Fischbacher, 1898).

2. *Étude sur la théologie de Ritschl*, par Julius Thikotter, trad. d'Aguiléra, lettre-préface de Sabatier (1 vol. in-8. Paris, Fischbacher, 1885).

distinctes ne lui paraissait pas correspondre à la réalité. Toutes se tiennent ensemble et obéissent à une méthode commune. Aussi agissent-elles incessamment les unes sur les autres, se fécondant réciproquement, si bien qu'il ne se fait aucun progrès dans l'une qui n'ait quelque répercussion dans les autres. Il a protesté maintes fois contre le régime de dispersion scientifique, auquel Napoléon I^{er} avait condamné notre enseignement supérieur depuis 1808, et poussé avec ardeur à la création d'Universités régionales symbolisant et réalisant cette unité organique de toutes les sciences. Il a été parmi les protagonistes du grand mouvement de réforme universitaire qui a abouti à la loi du 12 juillet 1896 réorganisant en France les Universités régionales qui existaient avant la Révolution. Telle est aussi la raison pour laquelle Sabatier regardait comme un privilège la place modeste, mais très honorable, qui avait été faite aux Facultés protestantes de théologie dans les Universités. « Il n'y a pas, disait-il, il ne saurait y avoir deux psychologies, deux histoires, deux archéologies, deux morales, deux philologies, ni même deux exégèses. Une théologie qui ne serait pas au courant des progrès accomplis dans tous les domaines, serait une théologie bientôt compromise¹. »

Sabatier ne veut pas que les pasteurs soient formés à l'écart, loin des influences de la pensée scientifique, ni élevés autrement et d'après d'autres méthodes que les juristes, les médecins ou les professeurs. Il estime que cela est nécessaire pour qu'ils ne forment pas un

1. *Rapport sur les travaux de la Faculté*, 1896, p. 6.

groupe isolé et renfermé en lui-même, pour qu'ils restent en communication intime avec les grands courants de la vie nationale, afin d'éviter dans les églises cette distinction funeste, créée par le catholicisme, des laïques et du clergé. A ce point de vue, il estime que la République a fait une grande faute en supprimant les Facultés catholiques. Il n'a jamais cessé de réclamer le rétablissement de ces Facultés dans le corps universitaire. « Pour être l'image du pays et en résumer la vie entière, les Universités doivent concentrer toutes les forces et toutes les richesses nationales. Il nous paraît que les nôtres s'honoreraient et montreraient une vraie intelligence de la situation en s'entendant pour demander le rétablissement de ces Facultés catholiques nationales¹. »

Sabatier ne comprend pas la mission du pasteur comme ayant pour but « de faire sortir d'une Egypte maudite quelques enfants d'Israël en la laissant derrière eux comme une terre étrangère vouée à la perdition². » Le pasteur ne doit pas se séparer de l'humanité, mais la gagner par le sentiment d'une solidarité de sang et d'âme. Pour être bien apte à traduire dans le langage de son temps la parole intérieure de l'Esprit, il ne doit rester étranger à aucun progrès; plus et mieux que personne, il doit entrer au contraire dans la mêlée quotidienne, au cœur de toutes les questions vitales de l'humanité³, et donner

1. *Revue intern. de l'Enseign.*, 15 nov. 1898, p. 416.

2. *Revue chrétienne*, janvier 1891, p. 25 (*Deux conceptions du ministère évangélique*).

3. Ce qui ne va pas à dire que le pasteur doive se jeter dans la politique. Celle-ci « sera toujours fatale à la religion en général et à l'autorité du ministère évangélique en particulier. » Si le pas-

l'idée et l'exemple d'une religion vraiment laïque, réalisant dans l'idéal chrétien l'idéal même d'une pure et haute humanité.

Sabatier prêchait d'exemple. Il n'oubliait pas que la majorité des hommes vit dans le présent et a le souci de l'avenir. Loin de voir dans l'exercice de la pensée un privilège social qui opposerait le philosophe au reste des hommes, il revendiquait simplement « sa place d'ouvrier à côté des autres ouvriers ses frères, dans l'immense atelier social où se fabrique jour après jour, par le labeur et la volonté de tous, la destinée de la patrie et de l'humanité¹. » Un adversaire des idées du grand théologien, mais un adversaire respectueux et loyal, animé d'un sincère esprit de piété et de tous les souffles de l'esprit moderne, M. George Fonsegrive, reproche à l'*Esquisse* d'être un *livre d'aristocrate*. « Pour se faire à soi-même, de toutes pièces, sa vie intérieure morale et pour se faire sa foi, il faut une culture que le peuple n'a pas le temps de se donner². » M. Fonsegrive, ne connaissant la religion que sous la forme d'une institution extérieure infaillible, ayant son chef visible dans le pape, et sa chartre dans le dogme, est incapable de reconnaître la valeur d'une religion avant tout in-

teur doit être avant tout l'homme des petits, des opprimés, des misérables, de tout ce qui est écrasé, souffrant, vaincu, il doit se garder de jamais devenir l'apôtre d'une classe, ou bien un simple agent du socialisme vulgaire. (*La Démocratie et le Pasteur*, dans la *Revue chrétienne*, février 1885, p. 56.)

1. *Rev. chrét.*, mai 1895, p. 356 (*L'Ame de la philosophie de Charles Secrétan*).

2. *Le Catholicisme et la Religion de l'Esprit*, à propos du livre de M. Sabatier ayant pour titre l'*« Esquisse... »* p. 46 (1 broch. petit in-16. Paris, Bloud, 4^e éd. 1905).

térieure et libre. Toutefois, son objection réclame une réponse, d'autres, — en particulier M. Edouard Rod, dans un article du *Journal des Débats* (7 décembre 1897), — ayant adressé à Sabatier le même reproche.

Cette réponse, Sabatier nous l'a donnée lui-même, claire et nette, au cours d'une discussion très amicale qu'il eut avec le regretté Edmond Stapfer dans les *Annales de bibliographie théologique*. M. Stapfer, à propos de la courte dissertation de son collègue intitulée : *La Vie chrétienne et la théologie scientifique*, lui avait posé cette question : Quel moyen sûr et à la portée des plus simples, de ceux qui n'ont pas le temps d'étudier et qui ont cependant besoin de croire, nous donnez-vous pour dégager l'essence de l'Evangile de toutes les traditions ou surcharges subséquentes, pour distinguer ce qui est temporaire de ce qui est éternel ? Sabatier remarque tout d'abord que du point de vue de la théologie traditionnelle, qui est celui de M. Fonsegrive, une solution est impossible, et qu'il faut s'élever à une conception plus large de la religion et du christianisme. Il montre ensuite que le vrai croyant n'a pas besoin d'approfondir les questions historiques, c'est-à-dire de faire le départ dans les récits bibliques entre ce qu'il faut retenir et ce qu'il faut laisser, parce qu'il saisit par intuition ce qui est essentiel dans ces récits et en éprouve la vérité en s'en nourrissant :

Les plus humbles et les plus ignorants ont, non pas dans leur propre savoir ni dans celui des docteurs, mais dans leur expérience personnelle, le moyen de discernerment qu'on demande, et en plus la certitude invincible

de leur foi et de leur salut. L'Évangile auquel ils ont cru s'est incorporé à leur conscience chrétienne, en sorte que, dans l'exercice pratique de la piété, il sert lui-même de pierre de touche pour discerner sa propre essence dans les récits que les évangélistes font de la vie et de l'œuvre de Jésus, ou encore, dans la loi mosaïque et dans la prédication des prophètes. Et non seulement les simples croyants sont ainsi émancipés de la servitude de toute science ou tradition humaine, mais j'ajoute que les savants eux-mêmes, les théologiens, n'ont pas, pour leur propre compte, d'autre critère de discernement religieux et moral, ni d'autre base de certitude pour leur foi personnelle. Il n'y a qu'une porte pour entrer au royaume des cieux, une porte qui s'ouvre aux petits et aux grands, aux mêmes conditions¹.

On le voit, pour Sabatier, la vérité en matière de foi ne peut et ne doit pas être l'apanage des seuls privilégiés de l'intelligence. Il n'y a rien là qui rappelle une vérité ésotérique à l'usage des savants².

1. *Annales de bibl. théol.*, juin 1900, p. 93.

2. Il n'était pas resté étranger au mouvement qui entraîne un nombre toujours plus grand de pasteurs et de laïques vers les questions sociales. Il a entretenu les lecteurs du *Journal de Genève* de quelques-unes des œuvres sociales les plus intéressantes fondées par des protestants dans notre pays. Peu de mois avant sa mort, il leur a fait connaître la Solidarité que M. Wilfred Monod a créée, avec le concours de M. de Visme et de l'Eglise de Rouen, dans le faubourg Saint-Hilaire (19 av. 1900). — Il aimait l'Association pour l'étude pratique des questions sociales, et a pris part, à diverses reprises, à ses travaux. Au Congrès du Havre, il traita, bien qu'il n'eût pas, disait-il, de compétence en la matière, la question de la recherche de la paternité. — Que ceux qui croient être en présence d'un satisfait ou d'un « aristocrate » relisent le discours qu'il a prononcé, le 20 nov. 1884, à la reprise des travaux de la Société de théologie, qui s'est formée à Paris près de la Faculté de théologie (*Rev. chr.*, fév. 1885), et surtout sa belle étude, déjà citée, ayant pour titre : *Deux conceptions du ministère évangélique* (*Rev. chr.*, janv. 1891). Ils verront que, s'il se défiait des théories socialistes,

Une fois ce point établi, il faut bien reconnaître que Sabatier visait surtout à atteindre les plus cultivés de ses contemporains, en particulier le public universitaire qu'il connaissait à fond. Il estimait que c'était par les intellectuels que le christianisme se rajeunirait et descendrait dans les milieux populaires¹. Il remarque très justement que, dans notre siècle, la philosophie d'Auguste Comte et de Littré, la science de Renan, la méthode historique de Taine, la critique de Sainte-Beuve, le roman de Zola, ont pris presque fatalement un caractère anti-religieux. La culture intellectuelle, afin de se sentir plus indépendante, aboutit, en France du moins, à un dilettantisme stérile. Là est à ses yeux le péril politique de l'heure présente. Ce qu'il faut apporter à l'esprit moderne, à la culture scientifique de notre temps, « c'est l'idée et la réalité d'une religion intérieure qui est une inspiration, d'une foi de conscience qui est une liberté, d'un esprit religieux qui profite de tout, qui comprend tout sans s'assujettir à rien de contingent, et qui seul est

qui nient la liberté et le mal radical que l'individu porte dans sa nature même et qui réduisent le problème social à « un déploiement externe des égoïsmes et des intérêts, » il redoutait encore plus cet esprit de conservation bourgeoise qu'il appelait tout crûment de l'égoïsme, et la quiétude de ceux qui se contentent de leur salut individuel et pensent pouvoir consoler les misères présentes par les glorieuses perspectives de l'au-delà.

1. Secrétan, frappé du mal qui devait l'abattre et entrevoyant la fin prochaine de son activité, disait à Roger Hollard que « les croyants étaient loin de faire ce qu'ils pouvaient pour propager leur foi dans les classes cultivées et laissaient, dans ces milieux, la science prendre sur la religion une avance qui lui semblait pleine de dangers. » (*Rev. chr.*, mai 1895, p. 350). — On peut rappeler aussi que tel était le sentiment du doyen Edmond Stapfer (*Rev. chr.*, mai 1908, p. 377).

véritablement le sel vivifiant de la pensée et de la science¹. »

N'ignorant aucune des objections faites au christianisme dans les milieux cultivés, sachant comment s'y posent les questions et quel tour il faut donner à son argumentation pour s'y faire écouter, il s'est rendu compte que les vieilles armes de l'apologétique chrétienne sont décidément insuffisantes et doivent être respectueusement déposées dans l'arsenal de l'histoire. Il affirme la non-valeur apologétique du miracle. Cela ne veut pas dire d'ailleurs qu'il nie le miracle, mais il déclare qu'il n'a de prise que sur les personnes qui sont déjà convaincues d'avance. C'est la condamnation de toute une méthode apologétique qui a prévalu dans le passé et à laquelle Pascal lui-même a payé son tribut; c'est la condamnation de la théologie des Pères de l'Eglise depuis Justin Martyr, de la philosophie du moyen âge, de la scolastique protestante du *xvii^e* siècle et de l'enseignement dogmatique de Jalaguier, le pieux maître de Montauban, que Sabatier, qui avait été son élève, ne pouvait s'empêcher de vénérer. La seule méthode apologétique qui paraisse efficace à Sabatier en présence des sciences naturelles et de la critique historique, c'est précisément la méthode contre laquelle s'élevait avec force Jalaguier, la méthode expérimentale de Schleiermacher et de Vinet. Calviniste convaincu, il prend son point de départ, non pas dans l'autorité extérieure soit d'un Livre, soit d'une Eglise, mais dans le fait

1. *Revue chrétienne*, oct. 1890, p. 260 (Nos Facultés de théol. et les futures Universités).

subjectif de l'expérience, pour arriver à Dieu : pour lui, toute vérité non expérimentée est nulle et non avenue¹. En d'autres termes, et pour employer une très heureuse formule reprise par M. Victor Giraud à propos de Pascal : il a fait descendre l'apologétique du ciel sur la terre.

Or, la question de l'expérience religieuse est tout à fait à l'ordre du jour. Il suffira de rappeler les importantes publications de MM. Starbuck, G.-A. Coë, William James, J. Leuba, Murisier, Pierre Janet, etc., pour montrer que la lacune qui frappait M. Ribot, en 1896, dans la science psychologique moderne, est en partie comblée. Il semble que Sabatier n'a pas été étranger à ces progrès de la psychologie religieuse. Il est vrai que l'*Esquisse* est l'exposé d'un cas individuel, et que son auteur se contente d'y décrire la marche qu'a suivie sa pensée aux prises avec le problème qui de très bonne heure s'est imposé à lui. Il est évident que le but général qu'il poursuit, la grande démonstration qu'il veut tenter, si légitimes d'ailleurs et respectables qu'ils soient, n'ont pas le droit d'entrée dans une science qui exclut l'étude de la transcendance et se borne à l'observation patiente et désintéressée des expériences du croyant et qui exige, à l'endroit des phénomènes de la piété, une

1. Mais il dit aussi que la psychologie ne peut atteindre que l'élément phénoménal de la piété et que le phénomène religieux est de telle nature qu'il implique une première action révélatrice de Dieu. Il commence son chapitre de la Révélation par le mot de Pascal, dans cette admirable conversation avec le Christ qui est intitulée, *Le Mystère de Jésus* : « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais pas déjà trouvé. » Rien n'est plus injuste que de reprocher à Sabatier de donner partout l'initiative à l'homme.

attitude intellectuelle différente de l'attitude religieuse. Cependant, les pages de psychologie religieuse que cet ouvrage contient ont fourni, contrairement à ce que M. Murisier pense, un grand nombre de faits et d'idées, d'observations exactes et d'analyses de toutes sortes, qui ont servi à bâtir l'édifice. Parmi les psychologues de langue française, il en est bien peu qui ne se plaisent à citer Sabatier et à se recommander de lui¹. Et n'est-il pas bien remarquable, comme l'observe M. Th. Flournoy dans les *Archives de psychologie*, une revue de science pure, que la manière dont la psychologie religieuse envisage les dogmes et les symboles, du point de vue biologique qui est le sien, soit précisément celle que l'on rencontre déjà chez Sabatier²?

Sabatier ne se contente pas d'observer les faits tels qu'ils se présentent dans la conscience humaine, il les observe encore dans les conditions mêmes où ils se présentent. Bien des gens ont qualifié son système d'*évolutionnisme naturiste*, et lui ont prêté une conception plus ou moins déterministe de l'univers. Rien n'est plus injuste. Il est vrai que Sabatier aime à considérer tous les phénomènes dans leur succession naturelle, parce qu'un phénomène n'a sa vérité et sa valeur que dans l'ordre et l'enchaînement où il se présente. Mais ce n'est point là une doctrine philoso-

1. Non pas seulement les psychologues de langue française : Cf. W. James, le chef des psychologues américains (p. 387 de la trad. Abauzit des *Variétés de l'expérience religieuse*) ; H. Hoeffding, professeur à l'Université de Copenhague (*Philosophie de la Religion*) ; etc.

2. *Archives de psychologie*, t. II, p. 48.

phique, c'est un procédé d'étude, une méthode qui convient aux besoins de l'esprit scientifique, lequel « n'admet rien dans le développement des choses que de conditionné, » et qui, d'autre part, « met l'idée du progrès religieux de l'humanité dans un jour si clair qu'elle donne à la conscience religieuse une entière conscience dans la légitimité de sa foi. » (23 mars 1893.) Cette méthode de l'évolution n'est pas l'évolutionnisme proprement dit, et appliquée aux phénomènes de la vie morale et religieuse, elle n'y conduit pas forcément, comme quelques-uns l'ont cru¹. « Si par évolution, on veut entendre une marche des choses nécessaire et inconsciente, un mouvement mécanique et continu qui ferait sortir sans effort ni péril la lumière des ténèbres, le bien du mal, et pousserait un peuple ou une race d'une forme inférieure de la vie à une forme supérieure, alors on n'évitera pas le reproche de confondre les lois du monde moral avec celles de l'ordre physique ; on sera condamné à fausser l'histoire en général et à ne rien comprendre à celle d'Israël en particulier². » Cette évolution se fait, dans la nature et dans l'humanité, sous l'action du « Dieu intérieur s'exerçant du fond à la surface et se

1. Gaston Frommel — qui vivait dans l'absolu et dédaignait le relatif — s'opposa de tout son effort au mouvement d'opinion qu'avait suscité le livre de Sabatier. « Je crois avec vous, écrivait-il à un ami, que l'évolutionnisme est un des grands dangers que court la théologie et surtout la morale évangélique. » Il prononça à Sainte-Croix, Genève, Lausanne, Paris, une série de conférences sur les conséquences morales de l'évolutionnisme religieux, ayant au fond pour but de ruiner les théories désastreuses de l'*Esquisse*, auxquelles, selon lui, un certain nombre de fidèles cédaient trop aisément.

2. *Esquisse*, p. 154.

révélant par ses effets ordonnés sur un plan déterminé et suivi. » Faut-il en conclure que Sabatier ne saurait admettre des interventions spéciales de Dieu? Nullement. Il croit que Dieu a agi spécialement pour produire Israël, et dans Israël les prophètes, et qu'Israël a été choisi entre tous les peuples pour recevoir une révélation supérieure « destinée à devenir par Jésus-Christ le bien commun de toute l'humanité. » Voilà pourquoi il reproche à M. Goblet d'Alviella d'avoir fait abstraction, dans ses conférences sur l'idée de Dieu, des consciences individuelles, des héros religieux porteurs de la révélation divine. Son histoire est de l'histoire anonyme, impersonnelle. « Il nous faut scientifiquement revenir de cette fausse démocratie pour échapper au fatalisme et au nivellement universels. L'énergie morale, l'inspiration religieuse, la création esthétique, sont les manifestations de l'activité subjective du moi, de la réaction du sujet pensant, voulant et aimant contre la fatalité des choses extérieures. Il faut prendre ces réactions dans les âmes où elles se produisent avec le plus d'éclat et de force. Seuls, en religion, les prophètes comptent, car, dans la foule, l'âme des prophètes ne fait guère que se prolonger. » (23 mars 1893.)

On sait l'idée singulièrement haute qu'il se faisait du rôle de Jésus-Christ. Surgissant au centre de l'histoire religieuse, Jésus-Christ en forme le point culminant. Sabatier aboutit à la conclusion de Pascal et de tous les apologistes chrétiens : « Jésus-Christ, au centre des deux Testaments, couronnement de l'Ancien qu'il accomplit, et principe du Nouveau qu'il fonde, et dont l'humanité ne cesse de recueillir depuis dix-huit siècles

les inépuisables bienfaits. » (8 fév. 1894.) En lui, le rapport normal et parfait de l'homme à Dieu et de Dieu à l'homme a été réalisé; il ne s'est jamais senti séparé de Dieu ni en lutte avec lui par le souvenir d'une faute; et si Sabatier parle, en un passage bien mal compris de son *Esquisse*, de repentir moral à propos du Christ ce n'est qu'au point de vue de « l'expérience que font ses disciples quand ils pénètrent dans sa conscience lumineuse et pure. Leur premier mouvement est d'avoir honte et repentir de leur propre péché¹. » Jésus-Christ est pour Sabatier le grand miracle de l'histoire. « Sans un acte souverain du Dieu créateur intervenant dans la chaîne fatalement solidaire des générations, nous ne comprenons pas l'anneau qu'y a formé la grande et sainte vie de Jésus². » Et ailleurs : « Jésus-Christ est la dernière et la grande création du Père. Vous me demandez comment je l'explique; je dis simplement : C'est Dieu qui a fait cela³. »

Il s'applique à faire ressortir la grandeur et l'*unicité* du christianisme. Le christianisme n'est pas une secte semblable aux autres et destinée à disparaître de la terre; il est la religion absolue et définitive de l'humanité. D'ailleurs au lieu de limiter la révélation à Israël, Sabatier met en relief le lien qui unit la religion à la révélation. Et une de ses plus fermes et de

1. Lettres à Roger Hollard. *Rev. chr.* août 1907, p. 96. — Cf. aussi une rectification de Sabatier dans *Le Témoignage*, 27 mars 1897.

2. *Encyclop. des sciences relig.*, t. VII, p. 396 (art. sur *Jésus-Christ*).

3. Lettres à Roger Hollard, *Rev. chr.*, août 1907, p. 98.

ses plus joyeuses convictions, c'est qu'aucune religion sérieuse n'est absolument vide de tout action de Dieu :

Si le sauvage cherche un dieu, c'est que l'Esprit divin est déjà en lui à quelque degré et de quelque manière.... Si j'admets une révélation de Dieu en Israël, pourquoi nierais-je qu'il y en ait eu une pour les Grecs, pour les Romains ou pour les Chinois? Mais voici, la révélation religieuse et morale chez les prophètes d'Israël et en Jésus-Christ, leur héritier, m'apparaît comme la plus haute, et je la juge ainsi parce que le témoignage intérieur du Saint-Esprit dans ma conscience la proclame telle. Mais je ne dis pas que ma foi n'ait rien à chercher, rien à trouver dans les monuments de la pensée des Hindous, des Grecs, des Romains. Partout où ma conscience trouve le froment nourrissant de la vérité, elle l'accueille et se l'assimile avec le même profit et la même joie, et elle bénit son Dieu, partout invisible et présent, de n'être resté nulle part sans témoignage, et de se faire trouver de tous ceux qui le cherchent d'une volonté droite et d'un cœur pur¹.

Pourtant, a-t-on pu répliquer, si l'évolution est le dernier mot des choses, cette évolution ne peut être que progressive, ascensionnelle. Dès lors, la place que vous prétendez faire au Christ dans l'histoire universelle est contradictoire. La logique de votre système vous oblige à admettre que le Christ peut et doit être dépassé, et que le christianisme n'est pour ainsi dire qu'une station prolongée dans le progrès irrégulier des connaissances et des mœurs². Mais Sabatier n'avait que faire d'une logique formelle et

1. *Annales de bibliog. théol.*, juin 1900, p. 93.

2. Georges Godet, *Evolution ou Surnaturel* (*La Foi et la Vie*, 1898, p. 82).

abstraite qui aurait faussé les données de l'expérience chrétienne. La vie, pensait-il, se meut au milieu des contradictions. Tout ce qui s'exclut dans la théorie finit par se fondre au creuset de la vie. Au reste, il a prévu l'objection, et il y a répondu. La conscience de Jésus marquait pour lui le degré le plus haut du développement de l'humanité, parce que, dans l'ignorance même ou le doute au sujet de la dignité métaphysique de son être, il avait senti se réaliser en lui « l'efficacité morale de sa parole annonçant le pardon et la paix aux pécheurs, la liberté aux captifs, la guérison aux malades, et révélant le cœur paternel de Dieu au cœur de ses enfants égarés ou malheureux¹. » On se rappelle le mot de Pascal : « Le cœur a ses raisons... »

Roger Hollard, dans son article de la *Revue chrétienne* sur l'*Esquisse*, a dit que « ce livre a contribué à abaisser, devant ceux auxquels il était plus particulièrement destiné, certaines des barrières qui les séparaient de la religion de Jésus-Christ². » Après avoir lu ces *quelques observations* sur son livre, Sabatier écrivait à Hollard : « Oh ! si vous pouviez avoir raison, si beaucoup étaient conduits jusqu'en présence du Christ, je me consolerais de toutes les imperfections de mon livre et de toutes les infirmités de ma pensée³. » Il écrivait encore à M. Pédézert, après l'apparition de l'*Esquisse* : « L'essentiel n'est pas qu'on loue l'auteur qui sent bien sa faiblesse ; l'essentiel est

1. *Esquisse*, p. 381, note.

2. *Revue chrétienne*, avril 1897, p. 281 (*Quelques observat. sur l'« Esquisse »*).

3. *Revue chrétienne*, août 1907, p. 98.

qu'on revienne à l'Evangile du Christ. S'en occuper, ne sera-ce pas pour beaucoup le découvrir¹? »

Pour apprécier complètement la valeur propre de sa théologie, il y aurait lieu de tenir compte du succès de ce livre qui est, de tous les ouvrages de Sabatier, celui qui produisit la sensation la plus profonde, et celui qui renferme son système proprement dit. On a fait grand accueil à cet ouvrage. « Il y avait dans cet accueil, a dit excellemment M. Hollard, beaucoup de reconnaissance, de celle que l'on a pour un homme dont on se sent compris et respecté dans ce que l'on considère comme une des meilleures parties de soi-même. Il y avait surtout dans cet accueil beaucoup d'espérance, de celle que suscite en nous celui qui semble au moins nous apporter ce qui nous manque, et sans nous demander de faire, pour le recevoir, aucun de ces sacrifices auxquels nous nous sentirions obligés de ne pas consentir. »

On remplirait sans doute plusieurs pages avec la seule énumération des articles, des brochures et même des livres dont il a été l'objet. L'apparition de l'*Esquisse* a été, ainsi qu'on l'a très justement observé, « un événement théologique. » Quand Gaston Paris eut lu cette œuvre, il dit à M. Frank Puaux : « C'est l'un des plus grands livres de notre temps. » De son côté, M. Victor Brochard, professeur de philosophie en Sorbonne, et l'un des esprits les plus indépendants que j'aie rencontrés, me disait un jour que ce travail représentait à ses yeux un des plus admirables efforts

1. J. Pédézert, *Auguste Sabatier. Simples souvenirs*, p. 29 (Broch., Alençon, 1904).

de la pensée religieuse au cours de cette fin de siècle. Dans une intéressante notice sur Henry Michel, M. Alfred Rébelliau déclare que le livre d'Auguste Sabatier avait frappé son ami; — il était d'origine israélite, et, dans ses dispositions testamentaires, il appelait à présider à ses funérailles un des disciples préférés de Sabatier :

Non qu'il trouvât, ajoute M. Rébelliau, dans ce protestantisme hardi ce que cherchait le plus son âme tendre, la communion chaude et bienfaisante, le lien et le soutien d'un culte collectif, l'Eglise. Mais à défaut, il y trouvait l'élimination de toutes ces difficultés rationnelles que son exigence critique ne pouvait tolérer dans les orthodoxies dogmatiques, et dont son sentiment religieux s'impatien-tait comme d'une entrave. Il y trouvait aussi cette liberté de la conscience, qui là comme partout lui apparaissait comme le tout de l'homme. De là les précisions auxquelles, après avoir longtemps reculé devant elles, il était, dans les derniers temps, arrivé¹.

Bien d'autres sans doute on été raffermis, éclairés par lui dans leurs raisons de croire; ils ont été libérés d'obstacles qu'ils croyaient invincibles et amenés par lui à une intelligence plus profonde de la question religieuse.

Ses livres ont exercé sur une portion très éclairée du clergé catholique une influence plus particulière. Son discours sur *La Vie intime des dogmes* avait fait un certain bruit, il y a quelques années, dans les

1. *Bulletin de l'Association des anciens élèves de l'Ecole normale supérieure*, 1905, p. 121-127. — Voir, pour de plus amples détails, mon article nécrologique sur Henry Michel, *Revue chrétienne*, avril 1905, p. 327.

milieux catholiques. Son *Esquisse* et sa conférence sur *La Religion et la Culture moderne*, où il renouvelle les conclusions de son livre, ont été beaucoup lues dans le clergé séculier et ont pénétré jusque dans les enceintes fermées des séminaires. Nous avons là-dessus un bien précieux témoignage. M. Paul Sabatier, le rénovateur des études franciscaines, m'écrivait le 10 août 1909 : « Sabatier lui-même m'a répété souvent que c'était à Pérouse et à Assise qu'il avait pris conscience de la brèche ouverte par l'*Esquisse* dans le catholicisme. Je l'avais conduit au séminaire de Pérouse où un prêtre connaissait assez son *Saint-Paul* pour lui poser des questions sur les différences qui séparent les trois éditions; le lendemain, à Assise, dans un couvent, je réunis tout un groupe de jeunes moines avides de faire sa connaissance, et qui le stupéfièrent par leurs questions. Cette atmosphère de catholicisme et de liberté l'avait frappé et ému tout à la fois. Mais j'imagine que la joie de ces moines n'était pas moindre d'avoir trouvé, de l'autre côté du grand mur de séparation, une âme ayant des fibres comme les leurs, des besoins et des aspirations analogues aux leurs. »

Après l'apparition de son livre, Sabatier reçut plus de trois cents lettres de prêtres¹. Quelques uns même, « frappés de certains aperçus, ont regretté qu'un livre analogue n'ait pas été écrit pour la défense du catholicisme². » L'*Esquisse* a provoqué également un grand

1. C'est cette influence secrète du livre, ce travail intérieur dans les consciences, qu'il serait si intéressant de connaître.

2. *Revue du clergé français*, 1^{er} déc. 1898, art. de M. Alfred Loisy. L'abbé Loisy estime, il est vrai, que l'*Essai sur le développement*

nombre d'articles dans les journaux et revues catholiques, dont quelques-uns sont de tout premier ordre. Un savant évêque et l'un des rares théologiens que possède l'Eglise de France, Mgr Mignot, évêque de Fréjus (puis archevêque d'Albi) publia dans *Le Correspondant* du 10 avril 1897 une très remarquable étude sur l'ouvrage de Sabatier, avec des critiques et des réserves sans doute, mais sans lui marchander les éloges ni la sympathie¹. Le retentissement de ce volume ne s'est pas arrêté à nos frontières, puisque, aussi bien, il a été traduit en allemand, en anglais et en suédois. Le P. G. Tyrrell, jésuite anglais d'origine protestante, opposa dans un très pénétrant article du *Month* à l'évolutionisme religieux de Sabatier la théorie célèbre de Newman sur le développement de la doctrine chrétienne².

On essaiera sans doute quelque jour de mesurer, avec plus de précision que je ne saurais le faire ici, l'action qu'a exercée la pensée de Sabatier, par une série de cercles concentriques toujours grandissants,

de Newmann est « mieux documenté que le livre du savant doyen de la Faculté de théologie protestante, d'une expérience religieuse plus complète, d'un esprit plus ouvert et plus impartial. »

1. Mgr Mignot vient de recueillir son article du *Correspondant* dans un livre tout récent, paru au moment même où s'imprimaient ces pages : *l'Eglise et la critique*.

2. *Month*, juin 1898, article recueilli dans son livre, *The faith of the millions*, t. I, p. 115, sous le titre de : *Sabatier on the vitality of dogmas*. — Cf. entre autres, sur la question des rapports entre la pensée de Sabatier et celle de Newman, l'article de M. Maisonneuve, dans le *Bulletin* de Toulouse du 20 juillet 1901 (en réponse à un article de M. Wilfrid Ward dans la *Fornightly Review* de mai 1901, sur le même sujet), où l'auteur montre que la pensée de Newman, « malgré quelques assertions contestables, » était tout le contraire du « chimérique et dissolvant subjectivisme de Sabatier. »

sur tout un groupe d'ecclésiastiques sincèrement religieux et amis de la culture moderne et qui, déplorant les méthodes employées dans les séminaires, désirent ardemment, par amour éclairé du catholicisme, un renouvellement des études théologiques. Je me bornerai à noter ici un point entre beaucoup d'autres. Celui des ouvrages de M. Alfred Loisy qui a été considéré par ses adversaires comme la charte du mouvement qu'on a désigné depuis sous le nom de « modernisme, » *L'Evangile et L'Eglise*, publié en 1902, est une réfutation fondamentale de *l'Esquisse*, en même temps que des conférences de Harnack sur *L'Essence du christianisme* (1899-1900), dont l'esprit et les conclusions sont à peu près semblables. Quelques-uns ont insinué, je le sais bien, que cette réfutation était une sorte de tactique littéraire, employée pour déjouer la vigilance des gardiens de l'orthodoxie, et que M. Loisy avait fait semblant « d'attaquer le protestantisme alors qu'il ne voulait que le servir et lui préparer les voies. » Rien n'est plus faux. La pensée de M. Loisy était parfaitement claire. Plus se multipliaient les points de contact entre la théologie de Sabatier et celle des modernistes, et plus le besoin se faisait sentir de rechercher pourquoi à un certain moment l'accord cessait, et sur quels points la doctrine de ceux-ci différait de la pensée protestante prise, en somme, chez ses interprètes les plus authentiques. Cela dit, et sans se figurer, comme l'ont fait les théologiens de Pie X, dans l'Encyclique, *Pascendi domini gregis*, que Loisy s'est contenté de ramasser les miettes tombées de la table de Sabatier et de Harnack, il faut bien reconnaître que l'auteur de *L'Evangile et*

L'Eglise leur a emprunté, avec leur méthode, nombre d'arguments et d'idées. L'origine de tout le mal est, comme l'a très bien vu l'anti-modernisme, dans le Kantisme. « Le modernisme, dit *L'Ami du Clergé*, ou maladie constitutionnelle de l'esprit moderne, c'est le Kantisme, et l'on a dit ici à plusieurs reprises déjà comment celui qui a le plus contribué à vulgariser chez nous la conception religieuse dérivée de Kant, ce fut feu Auguste Sabatier dans son *Esquisse*¹. » Déjà, l'Encyclique du 8 septembre 1899 recommandait aux évêques et au clergé de France de « se mettre en garde contre des infiltrations d'idées et de doctrines d'origine protestante qui, sous des formes philosophiques et exégétiques, auraient pénétré les sciences ecclésiastiques de ce pays. » De même, dans le *Bulletin* de Toulouse, Mgr Batiffol, à l'occasion de l'essai de M. l'abbé Henri Margival sur Richard Simon, dénonçait l'évolutionnisme comme le péril prochain. « La première phase du modernisme français, écrit ailleurs l'ancien recteur de Toulouse, était bien dans cet essai de catholicisation des idées de Sabatier². » Je sais que M. Loisy s'en est défendu à maintes reprises. Il déclare que le modernisme procède tout simplement de la science et de la critique moderne, et que, même pour ce qui est de la critique biblique et de la philosophie du dogme, son système diffère essentiellement de celui des théologiens protestants qu'il a réfutés. M. Paul Sabatier de son côté, dans son récent livre sur *Les Modernistes*,

1. Cité par M. John Viénot, *Revue chrétienne*, fév. 1908, p. 184.

2. *Revue de Théologie* de Montauban, sept. 1909, p. 387 (*Notre campagne contre le P. Tyrrell*).

ne veut pas que l'orientation moderniste doive rien au protestantisme....

On pourrait encore tenir compte de la ressemblance qu'il y a entre les théories actuelles des philosophes de l'*action* ou pragmatistes (MM. Maurice Blondel, Edouard Le Roy, le P. Laberthonnière) sur les rapports de la religion et de la science et la théorie que Sabatier a développée sur le même sujet dans son *Esquisse*. Mais il nous est interdit d'entrer dans les développements que mériterait chacun de ces points.

Dans notre protestantisme, les suffrages des théologiens ont été partagés. Peu de livres de notre temps ont provoqué des discussions aussi passionnées. Quelques-uns, hommes de tradition avant tout, ont critiqué vivement¹ cette façon d'entendre la religion en général, et en particulier la religion chrétienne, et n'ont pas hésité à représenter Sabatier comme l'apôtre d'une religion naturelle fort éloignée du véritable christianisme². Mais ils n'ont pas tenté une réfutation scientifique de sa pensée et l'ont combattu, sans toujours s'en rendre compte, au moyen d'arguments qui ne relevaient ni d'une psychologie rigoureuse, ni d'une exégèse et d'une critique exactes. Sabatier a déclaré une fois pour toutes qu'il n'accordait plus aucune valeur aux raisonnements *a priori*.

1. Parmi ces critiques, il n'est que juste de citer les nombreux et copieux articles de M. Henri Bois dans la *Revue de Théologie* de Montauban, 1897 et 1898. C'est une étude de l'*Esquisse* faite proposition par proposition.

2. La démonstration a été reprise par M. F. Brunetière dans une étude qui ne manque ni de violence, ni de dédain (*La fâcheuse équivoque*, *Revue des Deux-Mondes* du 15 nov. 1903, étude recueillie dans les *Questions actuelles*, 1906).

qui sont le plus souvent des raisonnements dans le vide, et à toute cette dialectique verbale qui, loin de nous découvrir la réalité, nous empêche de la voir. Mieux que personne, il savait que les vues auxquelles il s'était arrêté étaient imparfaites, et ses opinions de savant révisables indéfiniment; il ne lui était pas possible de les regarder comme le dernier mot de la science, bien moins encore de les imposer comme des solutions définitives dans l'ordre de la foi. Lui-même ne cessait de les compléter et de les corriger tous les jours par ses recherches, et il était assuré qu'elles seraient complétées et corrigées par d'autres dans l'avenir. Mais il les gardait jusqu'à information plus ample, comme la seule forme sous laquelle il pouvait, dans l'état présent de ses connaissances, se représenter les doctrines et les phénomènes religieux. Il ne demandait qu'une chose, qu'on lui opposât des faits détruisant ceux qu'il avançait, qu'on redressât ses erreurs d'exégèse et de critique, se tenant tout prêt à les corriger, mais revendiquant de la part de ses contradicteurs l'application de la méthode de stricte observation psychologique et historique qu'il employait depuis des années dans ce genre d'études. Naturellement, il s'entendit signaler dans les cercles religieux du protestantisme comme un homme dangereux. Mais, quoique profondément affligé de ces accusations, si ridicules entre protestants, il laissa passer l'orage. « Ne vous laissez pas troubler, écrivait-il à M. Stapfer, par les erriaileries de quelques esprits fermés à toutes les évidences par un fanatisme de parti et de parti-pris. Qu'importe que les chiens aboient pourvu que la

caravane passe¹ ! » Certains de ses adversaires se sont étonnés de son silence en présence des attaques de ses critiques et y ont vu une marque de son dédain. « Je ne comprends pas, répondait-il, qu'un chrétien, et un théologien surtout, puisse apprendre à se connaître soi-même sans apprendre en même temps à ne dédaigner personne². » Les admirables lettres intimes que la *Revue Chrétienne* a publiées nous le montrent au contraire très enclin à répondre toutes les fois qu'il rencontrait des interlocuteurs bienveillants qui voulaient comprendre sa pensée avant de la condamner, très préoccupé de leur faire mieux entendre le principe caractéristique de sa théologie et de défendre les conclusions auxquelles il était parvenu.

Quoi qu'il en soit, un renouveau s'est manifesté à partir de 1880 dans le sein du protestantisme, provoqué par l'influence de Sabatier sur de nombreuses générations d'étudiants devenus ensuite pasteurs, et par eux sur les églises protestantes françaises. Le pieux et reconnaissant souvenir que tant d'élèves gardent au fond du cœur à leur maître est le plus incontestable témoignage de l'influence profonde qu'il a exercée sur eux ; et c'est l'expérience de la plupart d'entre eux qui se trouve exprimée dans ce touchant passage :

Je me persuade que j'exprime ici la pensée de tous ceux dont il a voulu sauver la foi, en disant que si, aujourd'hui, nous servons avec joie notre Sauveur et son Eglise, c'est pour une grande part le résultat de son ensei-

1. *La Vie nouvelle*, 23 av. 1898.

2. *Revue chrétienne*, juin 1902, p. 452.

gnement. En travaillant pour l'Eglise réformée de France si chère à son cœur de huguenot, nous avons la certitude de réaliser son vœu le plus intime. S'il nous est donné de faire un peu de bien ici-bas, c'est à lui après Dieu que nous le devons ¹.

Certains ont constaté dédaigneusement qu'il n'avait pas réussi à fonder d'école. Rien de plus vrai. Sa grande préoccupation était, non d'imposer d'autorité à ses auditeurs ses propres conclusions, — il était incapable de gagner des adhésions qui n'auraient point été mûries par l'étude et la réflexion, — mais d'éveiller, d'entretenir, d'aviver leur foi et de les préparer pour le ministère évangélique qui les attendait.

Le résultat en fut qu'un esprit nouveau, qui n'a cessé de gagner d'année en année en profondeur et en étendue, souffla dans les deux grandes fractions dont les luttes ardentes et parfaitement stériles, ont, durant un demi-siècle, absorbé les meilleures forces du protestantisme. Les libéraux, — pour employer un mot usuel sans en presser le sens, — sans rien abdiquer de la méthode du libre examen, prirent un sentiment plus vif de la vie chrétienne et des nécessités pratiques qui s'imposent à toute société religieuse. Un mysticisme de bon aloi succéda à l'intransigeance individualiste et à l'esprit essentiellement critique de la période précédente. L'un des chefs les plus éminents du libéralisme pouvait écrire : « Si vous vouliez une épuration, elle est faite, elle se fait. » Dans l'autre camp, l'enseigne-

1. Henri Monnier, *L'Enseignement pratique d'Aug. Sabatier*, dans *Auguste Sabatier. Quatre conférences*, p. 97 (1 vol. in-8, Paris, Fischbacher, 1903).

ment de Sabatier opérait une transformation en sens inverse, mais non moins profonde. L'Eglise synodale, où les hommes de 1872 excercaient encore une action considérable, avait ouvert largement ses portes aux élèves de Sabatier devenus pasteurs. « Beaucoup, qui n'adhéraient pas aux idées nouvelles, sentaient qu'il y avait dans cette théologie spiritualiste des éléments de rénovation doctrinale dont l'Eglise aurait besoin dans un avenir prochain¹. » Les progrès des études théologiques faisaient tomber peu à peu les vieilles barrières dogmatiques que l'intransigeance des partis avait cru rendre infranchissables, en sorte que d'intimes communications s'établissaient entre les deux camps hostiles. Depuis surtout la Conférence de Lyon de 1896, il s'était constitué entre les fractions orthodoxe et libérale un tiers-parti ou parti de la conciliation, composé surtout d'anciens élèves de Sabatier, et qui s'efforçait d'arriver au rétablissement du régime synodal officiel, seul remède à l'état d'anarchie où se débattait le protestantisme. Sabatier, jusqu'à ses derniers jours, ne cessa de prêcher avec l'éloquence du cœur, la cause de la paix². C'est dans cet esprit déjà qu'il avait rédigé, en 1876, le rapport qu'il lut à la conférence de Rouen sur *Les Dangers qui menacent l'Eglise réformée et les moyens de rétablir la paix dans son sein*. Cette conférence de Rouen fut la première tentative faite pour rétablir l'union protestante

1. Henri Monnier, *La Crise du protestantisme*, p. 45 (1 broch. in-8, Paris, Fischbacher, 1906).

2. D'autres influences, non moins profondes, travaillèrent parallèlement à rapprocher les esprits. L'influence de T. Fallot, dont je n'ai pas à rappeler ici le caractère et les tendances, concourait, vers le même temps, au même résultat.

si gravement compromise par le triomphe d'une certaine orthodoxie au Synode général de 1872: elle devait permettre à l'Eglise de reprendre le cours normal de ses destinées. Les deux conférences consistoriales de Lyon (1896 et 1899) et la mémorable Assemblée des cent six églises réformées tenue à Jarnac, du 24 au 26 octobre 1906, n'ont fait que reprendre, en l'améliorant, cette généreuse tentative de rapprochement dont l'échec, en 1876, avait été complet.

A quoi tient l'influence qu'a exercée la pensée d'Auguste Sabatier bien au-delà des cercles intimes de notre petit monde protestant, et qui frappe les esprits les moins attentifs et les moins prévenus? Pourquoi seul peut-être de tous les écrivains protestants a-t-il été, de la part d'hommes si différents les uns des autres et qu'il est curieux de rapprocher¹, l'objet d'une attention particulière? C'est qu'il y a une sorte d'harmonie entre sa pensée et la pensée contemporaine. Nous retrouvons en son œuvre, traduites avec une netteté saisissante, quelques-unes des questions vitales qui se posent aux intelligences d'aujourd'hui. Il les discute bravement, et loin de dissimuler les difficultés, il les souligne et les accuse. Les problèmes qu'il agite, il ne les a évidemment pas inventés, puisqu'ils sont inhé-

1. Ne craignons pas de multiplier les témoignages significatifs. « J'ai lu récemment — disait en pleine Chambre des députés, dans une séance du 7 mars 1904, un éminent homme d'Etat, M. Ribot, répondant à M. Jaurès qui avait identifié l'Evangile et le *Syllabus* — j'ai lu récemment, et vous aussi certainement, le beau livre de M. Auguste Sabatier, le doyen regretté de la Faculté de théologie protestante. Vous le désavouez, vous l'exécutez, comme à certains jours les autorités catholiques exécutent ceux dont elles combattent les doctrines... »

rents à l'homme et que celui-ci ne saurait les arracher de son âme sans tuer ce qui constitue proprement en lui l'humanité. Mais il les a posés dans les termes précis où nous exigeons qu'on les pose, et ils les a imposés à notre attention. Il attribue modestement, dans plus d'un endroit de sa correspondance, une part de ses idées à ses devanciers immédiats, en particulier à Schleiermacher, Ritschl et Lipsius; il a cependant une originalité réelle qui consiste à avoir très fortement repensé toutes ces théories, à les avoir développées, précisées, marquées d'une forte empreinte, fondues en une harmonieuse unité, rendues vivantes, présentées sous une forme très personnelle et très élevée, enfin et surtout à les avoir adaptées aux aspirations et aux exigences, si diverses et en apparences même contradictoires, de la pensée moderne. M. Roberty a pu dire sans paradoxe, en parlant de l'ouvrage posthume de Sabatier : « C'est un jardin immense où le savant peut s'aventurer sans rencontrer d'autels élevés à la superstition ou à l'ignorance, où le plus dévot des chrétiens peut venir adorer sans qu'aucune voix profane parvienne à troubler sa retraite¹. »

Comme l'on se trompe, en vérité, quand on se représente Sabatier vivant enfermé dans son expérience personnelle, ne connaissant après tout que sa propre vie spirituelle, et, lorsqu'il veut se représenter une âme ou un monde, ne sachant qu'étendre à eux les faits constatés en lui et par lui ! Certes, il était né mystique, et il éprouvait au plus haut degré le besoin

1. *Journal de Genève*, 29 nov. 1903.

de remplir le vide immense qu'il portait au cœur ; mais ce n'était pas un contemplatif habitant les *templa sennera* du sage antique ou la *cella* paisible et recueillie de l'auteur de l'*Imitation*. Par ses travaux d'exégèse et de critique, il vivait dans le passé ; par la formation et la culture de l'esprit, par la méthode de travail, par les connaissances, il était entièrement de son temps.

Les mieux intentionnés ont parfois regretté que Sabatier ait dépensé beaucoup de temps dans ses travaux quotidiens de publiciste, qu'il ait porté son attention sur mille sujets qui n'avaient aucun rapport avec la théologie, au lieu d'employer toutes les ressources de son talent à l'étude des phénomènes religieux. Après tout, ce regret ne vient-il pas uniquement de notre manie d'opposer chez le même homme des facultés qui, loin de se nuire, se fortifient l'une par l'autre ? Je croirais volontiers au contraire que, sans sa collaboration au *Journal de Genève* et au *Temps*, et notamment sans la pratique assidue de la critique littéraire qui étendait à l'infini, par des lectures bien différentes, le cercle de son existence et le champ de son expérience, nous n'aurions ni l'*Esquisse*, ni *Les Religions d'autorité* telles que nous les possédons. Cette assertion court le risque sans doute de soulever quelques protestations : je ne crois pas pourtant soutenir là de paradoxe ni commettre de contre-sens. Et pour tout dire, cette étude, plus spécialement consacrée à l'œuvre littéraire de Sabatier, n'en est guère que le développement et la confirmation. Si cela ne ressort pas suffisamment des pages qu'on vient de lire, la faute n'en est qu'à moi.

Est-ce à dire, comme certains de ses adversaires

l'ont prétendu, que la théologie de Sabatier, si originale en son temps, « passera » avec la génération dont elle traduit les « préjugés, » les « défaillances, » les « préférences¹? » L'envisager de cette façon, c'est prouver qu'on ne l'a pas comprise. C'est oublier d'abord, ce me semble, l'identité persistante, chez tous les peuples et à toutes les époques, des mêmes besoins de l'âme humaine à la recherche de la vérité. Mais ce n'est pas assez dire. Par delà les hommes de son temps, il semble vraiment que ce théologien a atteint l'homme naturel et universel tel qu'il persiste aux différents âges de son développement, dans son essence permanente, avec le contraste de grandeur et de misère qui caractérise sa nature. Grâce à sa méthode d'observation psychologique, il descend toujours jusqu'aux sources de la vie, jusqu'au secret des âmes, à ce point où toutes les distinctions arbitraires, par lesquelles les hommes croient se séparer les uns des autres, se pénètrent et se fondent dans une mystérieuse unité. Ce qui nous attire, dans ses œuvres, c'est précisément ce fond durable de vérité morale qu'elles contiennent.

Assurément nous ne prétendons pas que Sabatier ait dit le dernier mot en apologétique. Il reconnaissait lui-même, avec la touchante humilité qui le caractérisait quand il parlait de son œuvre, qu'il avait voulu seulement « poser une pierre sur le chemin que nous frayons tous vers l'avenir. » Noublions pas, d'autre part, qu'il n'a pu terminer que le travail de critique et de déblaiement, aussi nécessaire d'ailleurs que celui de reconstruction au triomphe de la vérité. *Pendent*

1. *L'Eglise libre*, 19 av. 1901.

opera interrupta, suivant le mot inscrit en tête de l'édition des *Pensées* publiée en 1670. Et comme pour le grand livre inachevé de Pascal, on rêvera longtemps encore, devant cette œuvre interrompue, avec une admiration mêlée de tristesse, et l'imagination se plaira à l'achever, la faisant sans doute plus harmonieuse et plus grande qu'elle n'aurait été : pieuse compensation qu'il ne faut pas enlever à ceux que la mort à frustrés d'une légitime espérance.

Cependant, quelque reconnaissance que mérite son effort et quelque autorité qui s'attache à son nom, il est loisible à chacun d'essayer de modifier, sur tel ou tel point, les résultats auxquels il est arrivé. On n'y manquera pas. Mais il est certain aussi que les « Apologies » futures du christianisme ne rempliront tout leur objet que dans la mesure où elles s'inspireront de lui, où elles suivront la direction qu'il a indiquée et la méthode qu'il a employée. Ainsi ceux-là même qui réussiront à le corriger lui seront encore redevables.

Vu :

Le Président de la soutenance,

John VIÉNOT.

Vu :

Le Doyen,

E. VAUCHER.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. — Dessein de cet ouvrage. — De l'intérêt qu'offrent les articles du *Journal de Genève* comme documents pour une étude de biographie intime. — Sabatier est, au moins en fait de critique littéraire, le vrai successeur de Vinet. — Témoignages significatifs de Ed. Rod, G. Flaubert, O. Gréard, Doumic, Léon Bourgeois. — Il serait opportun de publier un recueil des articles qu'il a laissés. — De l'unité de l'œuvre de Sabatier. — On ne peut parler du critique littéraire sans toucher au théologien. — Sa critique littéraire, c'est la critique faite du point de vue chrétien. — Les limites de notre étude. v

CHAP. I. — Le *Journal de Genève* et le public romand. — Le caractère pratique et didactique de la littérature de la Suisse française. — La critique indépendante ne commence qu'à la frontière. — La nature de ces « lettres du dimanche. » — La chronique mondaine et la chronique morale. — Tout rentre dans la chronique de Sabatier dans la mesure même où tout ce qui paraît sur la grande scène parisienne révèle la vie morale de la nation. — Littérature, théâtre, séances académiques, récits de voyages, peintures de Paris, politique, enseignement, questions religieuses, etc. 1

CHAP. II. — Les idées littéraires de Sabatier. — Ce qu'est pour lui une œuvre d'art. — De la responsabilité morale des écrivains. — La littérature, expression de la société. — L'artiste véritable est un homme et un citoyen. — La doctrine de *l'art pour l'art* a tué dans l'artiste moderne tout

sentiment de solidarité avec le reste du genre humain. — De l'influence de la condition sociale des gens de lettres sur la littérature. — L'industrialisme littéraire. — La répression de la littérature immorale. — La question de la moralité dans les œuvres d'art. — Les préoccupations morales de Sabatier 21

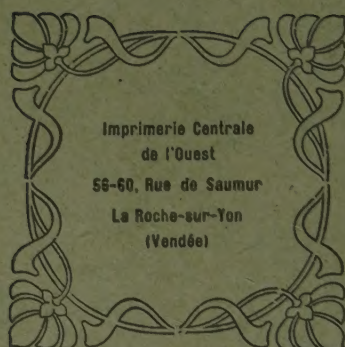
CHAP. III. — Il avait de la poésie dans l'âme. — Les deux aspects sous lesquels il envisage la poésie : la poésie intérieure et privée; la poésie, révélation lumineuse pour tous de l'idéal humain. — Les œuvres de la vieillesse de Victor Hugo. — Les Parnassiens. — Sully Prudhomme et ses deux poèmes *La Justice* et *Le Bonheur*. — La science et la poésie. — De la poésie décadente. — De la poésie provinciale. — De la poésie protestante en France. — Ses caractères. — L'art et le protestantisme. 43

CHAP. IV. — Plus Sabatier avançait en âge et moins il avait de goût pour les romans. — Sa critique accueillante aux jeunes. — La morale d'O. Feuillet. — La tristesse de Loti et sa puissance de sympathie. — Le roman de Bourget : ses prétentions moralisantes. — Zola : le faux et le vrai naturalisme. — Le réalisme russe. — Les conditions et les lois des jouissances esthétiques. — Les dilettantes. — Anatole France, contemporain des gnostiques. — La renaissance de l'idéalisme aux environs de 1890. — Du christianisme littéraire. — Pourquoi les prédications de M. de Vogüé n'ont pas eu de résultat. 71

CHAP. V. — La méthode historique moderne. — Ce qui manque à nos historiens : le jugement des faits. — La psychologie est la partie capitale de l'histoire. — De l'empirisme en histoire. — Les articles de Sabatier sur la Révolution française. — Son appréciation de l'ouvrage de Taine. — A. Sorel. — Un portrait de Napoléon I^{er} par Sabatier. — Eloge de l'érudition moderne. — L'histoire des religions comparées et l'action qu'elle a exercée sur la pensée religieuse contemporaine. — Les études d'histoire religieuse de Renan. — La cause secrète de la fragilité de son système historique. — Le renanisme. — Les divertissements de Renan. — La haute culture et la démocratie. — De la

grammaire comparée. — L'analyse philologique : ses résultats et ses limites. — La vie des mots. — Le courant conservateur et le courant révolutionnaire. — Sabatier écrivain. — Il a su rendre la théologie toujours accessible aux esprits les moins habitués à l'abstraction. — La rédaction de ses articles. — Les qualités de son style. — De nul autre, on ne peut dire avec plus d'assurance, que le style, c'est l'homme. 95

CONCLUSION. — Sabatier était avant tout un apologiste du christianisme. — L'accord de la culture moderne et de la foi religieuse. — La théorie du *symbolisme*. — Opposition du catholicisme et de la science. — Accord du protestantisme et de la science. — Sabatier a réalisé la conciliation dans sa vie personnelle. — Le pasteur doit pouvoir dire, plus et mieux que personne : *Homo sum et nihil humani a me alienum puto*. — Les conditions de l'apologétique moderne. — Sabatier n'a point été étranger au progrès de la psychologie religieuse. — Son évolutionnisme. — Les théories de Sabatier doivent leur succès et leur retentissement à ce qu'elles répondent aux exigences de l'homme moderne. — Sabatier et les intellectuels. — De l'action de Sabatier sur le clergé catholique. — Sabatier et le modernisme. — De l'influence de l'enseignement de Sabatier sur le protestantisme français. — Comme quoi sans la pratique assidue de la critique littéraire nous n'aurions ni l'*Esquisse* ni *Les Religions d'autorité*, telles que nous les possédons. — De l'avenir probable de cette théologie. 133



Imprimerie Centrale
de l'Ouest
58-60, Rue de Saumur
La Roche-sur-Yon
(Vendée)